LA VIE SPIRITUELLE

Nº 316 — Mars 1947

SOMMAIRE

LE MYSTÈRE DE LA CROIX

De même qu'ils n'ont plus le sens de Dieu, les chrétiens de notre temps n'auraient-ils plus celui de la croix ?

Il est vrai que notre génération, avide d'épanouissement, fuit spontanément la douleur et le sacrifice. Mais n'est-il pas permis de voir, en cette fuite même, le signe d'une bonne santé morale ? Seul en effet l'amour peut donner à la souffrance, stérile en elle-même, son sens et sa fécondité.

C'est ce que voudrait montrer l'ensemble des articles de ce numéro de carême. Après que Dom Flicoteaux ait rappelé comment le carême est le mystère de la lutte victorieuse du Christ contre Satan, telle que l'Eglise le revit chaque année durant les semaines qui précèdent la solennité pascale, le Père Paul-Marie de la Croix présente tous ces textes de l'ancien Testament pour qui déjà le sacrifice n'avait de valeur que par l'amour. Puis après un exposé d'ensemble de la théologie de la rédemption (R.P. J.-H. Nicolas), on lira deux témoignages : l'un, d'un apôtre pour qui le mystère du péché et de la croix est vécu au plan du Corps mystique et de l'humanité entière à sauver (R.P. Maydieu), l'autre, d'une contemplative pour qui le péché est un appel à la grâce et le pécheur — repenti — un invité à une intimité, plus grande qu'avant la chute, avec son sauveur (M.M.C.). Puis quelques extraits de lettres d'une convertie montreront que même pour une païenne de notre temps l'unique salut est à chercher dans la croix du Christ acceptée par amour.

Enfin nous publions le texte d'un chemin de croix, conçu spécialement pour la récitation publique. Pouvons-nous espérer qu'il remplacera les textes généralement médiocres de la plupart des missels en usage de nos jours ?

MT. ST. MICHAEL
LIBRARY

E. FLICOTEAUX, M. B. Le mystère du carême 35

PAUL-MARIE DE LA CROIX, O.C.D. Le sacrifice dans nos vies a la lumière de l'Ancien Testament 36

J.-H. NICOLAS, O.P. Achetés a haut prix 38

A.-J. MAYDIEU, O. P. Le péché et la croix dans notre vie spirituelle 40

M. M. C. Vers la plus haute rédemption 42

XXX. Une païenne découvre la croix 43

XXX. Chemin de croix pour la récitation publique et privée 44

CHRONIQUES

R. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P. Monseigneur A. Saudreau 45

A. LASSUS, O. P. Notre-dame de Lérins. *Une école de charité au XX^e siècle* 4

Nous aurons l'occasion de revenir sur le quatorzième centenaire de la mort de saint Benoît que nous fêtons cette année le 21 mars. La matière chargée de ce numéro nous en empêche pour cette fois-ci. On lira du moins avec intérêt cette présentation de la célèbre abbaye bénédictine et cistercienne.

A TRAVERS LES REVUES

La Vie Intellectuelle. — Nouvelle revue de Science Missionnaire. — L'appel de la route. — Frankfurter Hefte. — Masses ouvrières. — Revue des Communautés religieuses. — Dieu Vivant. — Offertoire. — Life of the spirit. — Art Sacré. — Témoignages. — La documentation catholique. — Etudes. — L'anneau d'or .....

LES LIVRES

Théologie et liturgie.

C. V. Héris, Le mystère de Dieu (*M.L.T.*) .....

R.P. Roguet, L'office et les messes de Noël (*E. F.*) ....

Dom Boval, Les litanies de Lorette (*A.M.R.*) .....

F. Valentine, Whatsœver he shall say (*M.L.T.*) .....

R. Mialhe, Dieu nous fait signe (*M.L.T.*) .....

Dom Gazeau, D'une voix unanime (*D.L.L.*) 482
A. M. Goichon, Le pardon (*A.M.H.*) 484
Dom Bernardet, Les plus beaux textes de la liturgie romaine (*A.M.H.*) 485
B. Guyon, Découverte de la messe (*P.B.*) 485
J. de Wolf, La justification de la foi chez saint Thomas (*A. Liégé*) 485
B. Clément, Notre-Dame, Reine de France (*H.-M. Manteau-Bonamy*) 486

Histoire.

Archives d'histoire dominicaine (*A.M.H.*) 486
R. Christoflour, Maisons et villages de France (*A.M.H.*) 483
G. H. Verbist, Où en est le problème du suaire de Turin ? (*M.L.T.*) 489

Ecriture sainte.

E. Osty, Les épîtres de saint Paul 489
Abbé Geslin, Une paroisse au 1er siècle, les deux épîtres aux Corinthiens (*M.L.T.*) 490

Divers.

K. Engelhard, Sagesse de Violaine (*M.L.T.*) 490
Th. Deman, Pour une vie spirituelle objective 490
L'action catholique dans les milieux indépendants (*M.L.T.*) 491
L.-M. Dumeste, Panégyrique de sainte Marie-Madeleine 491
M. Baudry, Nos frères les malades. 491
Hérauts du Christ. — Missionnaires et fondateurs. — Nos saints patrons. 491
Livres reçus 492

Le mystère du carême

RIEN ne met davantage en relief le mystère de l quarantaine, ni ne suggère plus sûrement e quel esprit nous-mêmes devons revivre ce mys tère, que la messe du premier dimanche de carême dont l'importance majeure tient à ce fait qu'il fu à l'origine, et que, liturgiquement, il demeure le poin de départ du cycle quadragésimal, le véritable *Initiu quadragesimale* (1).

Comme il convient à pareil jour, la fonction sta tionnale se tient, et cela depuis le IVe siècle, dans le plu insigne sanctuaire de la ville de Rome, en l'église cath drale du pontife romain, cette célèbre et majestueus basilique du Latran, dédiée depuis Constantin au Chri Sauveur du monde, et où s'effectuait jadis, dans la nu de Pâques, la plus solennelle fonction de l'année litu gique. La messe du premier dimanche de carême qu dans notre missel, a conservé, Dieu merci, son form

(1) Secrète de la Messe. — Ce point a été mis en lumière p Mgr CALLEWAERT, dans sa solide étude sur *La durée et le caract du carême ancien dans l'Eglise latine* (cf. *Sacris erudiri*, 1940, p. 44 L'auteur y démontre que le carême ancien formait une péri ininterrompue de 40 jours, commençant le premier dimanche et s'ét dant jusqu'au jeudi saint inclusivement, période préparatoire triduum pascal, lequel comprenait le vendredi saint, le samedi s et le dimanche de Pâques, et avait pour objet le mystère de mort et de la résurrection du Sauveur. Il est vrai que, de bonne heure, le mercredi des cendres et le vendredi suivant fur enclavés dans la série des messes quadragésimales, mais sans ent quant à l'office, dans le cadre du carême.

laire primitif, n'a rien perdu de son antique beauté et simplicité. L'épître et l'évangile sont exactement les mêmes qu'au temps du pape saint Léon le Grand (2). Or, c'est précisément l'évangile de ce jour, qui commande, peut-on dire, toute la liturgie du carême, et, plus particulièrement celle du premier dimanche. Le choix du psaume 90, auquel sont empruntés, sans exception, tous les chants de la messe, depuis l'introït jusqu'à la communion (3), fut visiblement inspiré par l'évangile de la tentation. Du reste, il faut bien le reconnaître, ce psaume, qui respire une absolue confiance en la protection du Père céleste, convenait mieux qu'aucun autre pour traduire les sentiments du Christ aux prises avec le tentateur (4).

La sobriété du récit évangélique fait très bien ressortir la grandeur de la scène qui n'eut d'autres témoins que Dieu et ses anges. Jésus, après avoir été conduit dans le désert par l'Esprit-Saint, afin d'y être tenté par le diable, se livra à un jeûne rigoureux de quarante jours et quarante nuits, comme autrefois Moïse sur le Sinaï. Lorsque le Fils de l'Homme sentit la faim, le tentateur se présenta à lui, et nous savons comment ses trois tentatives pour séduire le Christ aboutirent à un triple échec. Quand le Sauveur, transporté sur le sommet d'une montagne, eût refusé de rendre à son adversaire l'hommage qu'il sollicitait, « le diable se retira, nous dit l'Evangile, tandis que les anges s'approchèrent

(2) Nous en avons la preuve dans ses sermons. Les mêmes lectures se faisaient du reste dans toutes les églises d'occident, à Milan, en Gaule, en Espagne, etc.

(3) Le psaume 90 est même chanté presque intégralement, et d'une traite, comme *tractus* de la messe. « Chose d'autant plus remarquable que c'est un des rares cas où la liturgie actuelle ait gardé à la messe un psaume entier. » (CALLEWAERT.)

(4) Nous avons montré ailleurs (*Vie et Arts liturgiques*, 1924, p. 193) que les trois versets, qui complétaient jadis notre offertoire, se rapportaient à chacune des trois étapes de la tentation, selon l'ordre même du récit évangélique. La disparition de ces versets n'en est que plus regrettable.

de Jésus et le servirent » : *Tunc reliquit eum diabolus : et ecce angeli accesserunt et ministrabunt ei.*

Ce qui rend particulièrement grandiose ce corps à corps, si l'on peut dire, entre le Sauveur et Satan, c'est que la scène du désert se présente à nous comme la contre partie de la tentation d'Adam et la revanche de sa chute, ainsi que l'expliquent fort bien les Pères et, en particulier saint Grégoire dans son homélie sur l'évangile de ce dimanche. Là où le premier homme succomba, le nouvel Adam demeure victorieux. Au paradis terrestre, Dieu abandonne à elle-même la créature qui s'est détournée de lui pour écouter avec complaisance les propositions séduisantes de l'ange rebelle. Ici, au contraire, l'évangile de la tentation nous montre Dieu gardant jalousement sous les ailes de son infinie tendresse, l'Adam nouveau qui, pour notre salut, s'est offert aux coups de l'ennemi. Chaque fois qu'il est tenté le Christ Jésus se retourne avec une invincible confiance vers le Père céleste et se couvre de sa divine parole comme d'un bouclier pour parer aux traits du démon qui, finalement, abandonne le terrain et reconnaît ainsi sa propre défaite. Ce n'est, il est vrai, que pour un temps, *usque ad tempus*, nous dit saint Luc (5), puisque à l'heure de la Passion, le prince des ténèbres reviendra à l'assaut, et Dieu sait avec quelle violence, mais pour être, cette fois, définitivement vaincu sur le Calvaire. Car la quarantaine, qui s'ouvre sur la tentation du désert, s'achèvera, avec la solennité pascale, sur le triomphe du Christ vainqueur par sa croix de l'enfer et de la mort. De ces deux événements, le premier n'est que le prélude et comme le gage du second. Tous les deux se rejoignent dans l'unité d'un même mystère, le mystère du carême que résume admirablement le bel introït du premier dimanche dont la finale relève, très opportunément, la pha-

(5) 4, 13

décisive et glorieuse : « Il m'invoquera et je l'exaucerai, je le délivrerai et je le glorifierai, je le comblerai d'une éternité de jours » (6).

Toute la liturgie quadragésimale n'est que le développement de ce mystère. Depuis le début de la quarantaine jusqu'à la fin, nous assistons à une lutte entre le Sauveur et son adversaire, lutte qui se fait de plus en plus implacable au fur et à mesure que se rapproche son dénouement sur le Calvaire. A peine le Christ est-il sorti du désert, où il a tenu en échec le tentateur, que nous le voyons, en de multiples circonstances, s'employer contre l'Esprit du mal à l'œuvre de notre salut. Ses paroles et ses actes, sa prédication et ses miracles, n'ont d'autre but que de nous soustraire au redoutable empire que Satan exerce sur les âmes et sur les corps, par le péché et ses suites funestes, la souffrance et la mort. Saint Pierre n'a-t-il pas résumé l'œuvre du Christ en disant de lui : *Il a passé ici-bas faisant le bien, et guérissant ceux que le démon tourmentait* (7) ?

C'est au diable que le Seigneur s'en prend directement lorsqu'il guérit ces malheureux que l'Esprit du mal possède jusque dans leur propre chair, et qu'il soumet aux plus affligeants sévices. Parfois, le miracle s'opère à distance et sans tapage, comme ce fut le cas, semble-t-il, pour la fille de la chananéenne (8). Parfois, le diable ne cède la place que lorsque le Christ lui-même se rend maître des possédés en leur imposant ses divines mains. C'est ce qui se passa un certain jour à Capharnaüm, mais

---

(6) Comme toujours, la liturgie reproduit avec une certaine liberté, et non pas servilement, le texte du psaume. En mettant l'accent sur *glorificabo*, la mélodie grégorienne souligne d'une manière très expressive l'exaltation future du Christ, gage de la nôtre, dont la victoire au désert est le présage.

(7) *Act.*, 10, 38.

(8) Evangile du jeudi après le premier dimanche de carême.

non sans tumulte, car, nous dit l'Evangile, les dé mons s'enfuirent en proclamant à grands cris qu Jésus de Nazareth était le Fils de Dieu (9). Ce qui du reste, n'empêchait pas les Juifs de déclarer, en un autre circonstance, à propos de l'expulsion d'u démon muet, que le Sauveur chassait les démons pa la vertu de Beelzébub, prince des démons : *In Beel zebub principe dæmoniorum ejicit dæmonia* (10).

Le plus souvent, ce sont les âmes que le Christ a franchit de l'emprise diabolique, en les arrachant l'esclavage du péché. Sous ce rapport, les plus remar quables conquêtes du Sauveur sont précisément celle que fait si bien valoir la liturgie quadragésimale. L conversion de la Samaritaine au puits de Jacob (11) le pardon de la femme adultère (12), le touchan épisode de l'onction chez Simon le pharisien (13) montrent à l'évidence combien la puissance du Sau veur l'emporte sur celle de son adversaire. D'ailleurs quand le Christ guérit les infirmités du corps, c'es toujours pour affermir du même coup son pouvoi sur les âmes et les prémunir contre les retours offen sifs de l'antique ennemi : *Voici que tu es guéri*, dit- au paralytique de la piscine probatique, *mais dé sormais ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive que que chose de pire* (14). Si le Seigneur rend à l'aveu gle-né la clarté du regard, c'est bien avant tout, pou dissiper les ténèbres qui enveloppent son âme, ouvrir celle-ci à la vraie lumière, la lumière de l foi.

Cependant, le diable, de son côté, s'est assuré l concours des chefs du peuple juif dont il a su fai les dociles instruments de ses plus noirs dessein

(9) Evangile du jeudi après le troisième dimanche.
(10) Evangile du troisième dimanche.
(11) Evangile du vendredi après le troisième dimanche.
(12) Evangile du samedi après le troisième dimanche.
(13) Evangile du jeudi de la Passion.
(14) Evangile du vendredi des quatre-temps.

Mais précisément, parce qu'il voit en eux les perfides complices de son adversaire, le Christ les traite avec une extrême sévérité et démasque impitoyablement l'esprit qui les anime. Il les avertit qu'ils mourront dans leurs péchés (15). Il dénonce l'orgueil des pharisiens et des scribes qui, dans les festins comme dans les synagogues, revendiquent les premières places, et s'adjugent tous les honneurs (16). Il flagelle avec véhémence l'hypocrisie et la cupidité de ces aveugles « conducteurs d'aveugles » (17). Ce sont les complices de l'auteur du mensonge (18). Ils appartiennent à ce monde sur lequel s'appesantira la colère divine et qui sera bientôt vaincu en la personne de son chef.

Dans les dernières semaines du carême, la lutte entre la lumière et les ténèbres se fait de plus en plus serrée, de plus en plus âpre et inexorable. Sous l'impulsion du prince de ce monde, dont ils exécutent aveuglément le plan infernal, les Juifs se décident à en finir une bonne fois avec Jésus. Il faut, à tout prix, mettre un terme à son activité victorieuse, à ses miracles. Il faut que disparaisse au plus tôt ce dangereux contradicteur qui illumine les ténèbres et rend la vie aux morts. Alors les juifs cherchent toutes les occasions de s'emparer du Christ. Mais les ténèbres ne parviendront jamais à étouffer la lumière : *Lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt* (19). Chaque fois que les juifs veulent appréhender le Sauveur, ils ne peuvent le saisir parce que son heure n'est pas encore venue : *quia nondum venerat hora ejus* (20). Et, de fait, dans le duel à mort qui s'est engagé entre le Christ et Satan,

---

(15) Evangile du lundi après le deuxième dimanche.
(16) Evangile du mardi après le deuxième dimanche.
(17) Evangile du mercredi après le troisième dimanche.
(18) Evangile du dimanche de la Passion.
(19) *Jn.*, 1, 5.
(20) Evangiles du mardi et du samedi après le quatrième dimanche.

c'est toujours le Christ qui conserve l'avantage et qui mène le combat. Le dimanche de la Passion, pressés d'en finir avec celui qui s'est déclaré plus grand qu'Abraham, les Juifs ramassent des pierres pour le lapider. Mais Jésus disparaît à leurs regards, et s'échappe de leurs mains : *Jesus autem abscondit se et exivit de templo.* Et il en sera toujours ainsi jusqu'à l'heure où, de son plein gré, son heure à lui, le Christ s'offrira aux coups de ses adversaires, pour achever par sa mort la déroute de Satan.

Chose remarquable, plus on avance dans le carême, plus on voit s'affirmer, liturgiquement, la puissance prodigieuse du Rédempteur. La guérison de l'aveugle-né, que nous raconte, selon tout son développement, l'évangile du mercredi de la quatrième semaine de carême, est le symbole prophétique de la victoire prochaine de la lumière sur les ténèbres. Le récit de la résurrection de Lazare, dont nous entendons la lecture le vendredi de la même semaine, nous fait pressentir que l'auteur de la vie aura, avant peu, et en sa propre personne, triomphé de l'auteur de la mort. Quelle est l'impression qui se dégage de tous les textes liturgiques de la semaine sainte, sinon la ferme certitude que le Christ a déjà, par avance, remporté sur l'enfer un éclatante victoire ? Les acclamations enthousiastes qui, le dimanche des rameaux, retentissent au cours d'une procession triomphale ne sont pas autre chose qu'un hommage anticipé rendu à la résurrection de notre Sauveur. C'est ce que mettent en pleine lumière les diverses formules de la bénédiction des palmes, collectes et antiennes. Dans une de ces antiennes, l'Eglise nous assure que la multitude qui acclamait le Fils de David, lors de son entrée à Jérusalem, « pressentait elle-même le grand combat que le Rédempteur allait livrer au prince de la mort pour la vie du monde entier, et le triomphe qui résulterait de sa propre

ort » : *Quia Redemptor noster, humanis condolens miseriis, pro totius mundi vita cum mortis principe esset pugnaturus, ac moriendo triomphaturus* (21). es antiennes de la procession nous invitent à nous oindre aux anges et aux petits pour acclamer le ainqueur de la mort : *cum angelis et pueris fideles nveniamur, triumphatori mortis clamantes : Hosanna in excelsis* (22). Au cours de la semaine sainte, même lorsqu'elle s'attarde aux humiliations et aux ouffrances endurées par le Sauveur, jamais l'Eglise ne manque de souligner l'aspect glorieux de la pasion du Christ. Est-il une pièce de chant plus résolument triomphale que cet introït du mardi saint qui proclame avec tant de noble fierté la gloire de la croix : « Pour nous, il faut nous glorifier dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui est notre salut, notre vie et notre résurrection, par qui nous avons été sauvés et libérés » (23) ?

La liturgie du carême nous conduit ainsi jusqu'au riduum pascal qui s'achève sur la victoire définitive du Rédempteur ressuscitant dans la nuit de Pâques. près avoir brisé les portes de l'enfer et enchaîné celui-là même qui tenait captive l'humanité pécheresse, comme le chante magnifiquement un des plus beaux répons de la semaine sainte : *Nam et ille captivus est qui captivum tenebat primum hominem : hodie portas mortis et seras pariter Salvator dissupit* (24).

■ ■ ■

Le mystère du carême est donc tout simplement *le mystère de la lutte victorieuse du Christ contre*

(21) Troisième oraison de la bénédiction des palmes.
(22) Cinquième antienne de la procession.
(23) Ce texte est inspiré de saint Paul : *Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi* (Gal., 6, 14). Mais, comme aujours, la liturgie interprète et modifie, très librement, ce qu'elle emprunte à l'Ecriture.
(24) Répons : *Recessit pastor noster* (2e nocturne du samedi saint).

Satan, mais telle que l'Eglise doit la revivre elle-même, chaque année, durant les semaines qui précèdent la solennité pascale. Le Christ a combattu, déclare saint Léon, mais pour que nous aussi, à notre tour, nous combattions; il a vaincu, mais pour que, comme lui, nous remportions la victoire : *Pugnavit ergo ille tunc, ut et nos postea pugnaremus; vicit ille, ut et nos similiter vincamus* (25). Sans doute, la vie chrétienne sur cette terre, n'est jamais que lutte et combat, mais, par cela même qu'elle exige une vie chrétienne plus intense et plus pure, la quarantaine est nécessairement un temps de lutte plus active et plus âpre. Aucun docteur n'a, peut-être, plus insisté sur cet aspect du carême que le pape saint Léon : il faut, nous dit-il, nous préparer à la tentation, puisque nous entrons dans la quarantaine, pour y soutenir un saint combat : « *Quia quasi ad quemdam agonem sancti operis introïmus, ad pugnas tentationum animas præparemus* » (26). C'est bien, justement, ce dont l'Eglise nous avertit elle-même, dès le mercredi des cendres, lorsqu'elle demande au Seigneur que pour combattre les esprits de malice, nous sachions nous munir des armes de l'abstinence : « *ut contra spiritales nequitias pugnaturi, continentiæ muniamur auxiliis* » (27).

Comment pourrait-il en être autrement à l'approche des solennités pascales ? Car, il faut bien nous en convaincre, comme l'observe encore saint Léon, le diable se montre d'autant plus acharné contre nous qu'il nous voit plus appliqués à l'œuvre de notre salut : « *Et intelligamus, quanto studiosiores pro nostra salute fuerimus, tanto nos vehementius ab adversariis impetendos* » (28). En effet, le démon

(25) Serm. 39, 3.
(26) *Ibid.*
(27) Collecte qui suit l'imposition des cendres.
(28) Serm. 39, 3.

ıore pas que chaque solennité pascale fournit au ompteur du genre humain l'occasion de lui infli- une nouvelle défaite par la vertu de sa croix : *entit insuper diem dominicæ passionis instare et se is crucis potestate conteri, quæ in Christo ab omni ito mortis alieno, redemptio fuit mundi* » (29). bstination du Pharaon poursuivant les Israëlites s'enfuyaient de la servitude d'Egypte est, aux x de saint Léon, la figure expressive de l'achar- ıent avec lequel le prince de ce monde s'efforce retenir en son pouvoir les âmes qui échappent à la ınnie du péché.

a liturgie quadragésimale donne justement l'im- ssion très vive que le diable, avec qui l'Eglise est tinuellement en lutte, surtout pendant le carême, « une personnification réelle et non imaginaire du hé » (30). Car le diable n'est aucunement, comme ıaginent, peut-être, trop de chrétiens pénétrés de prit du siècle, une figure symbolique du mal ou péché, une allégorie fantastique à l'usage des sim- s. Il est bel et bien ce monstre dont l'Ecriture nous oile la nature redoutable et l'extraordinaire mal- ance. C'est précisément dans la liturgie du carême nous voyons le mieux se manifester la malice et vigueur de l'Esprit du mal. L'évangile de la ten- on est à cet égard des plus significatifs. Il a bien place au début du carême pour nous prémunir tre les ruses dangereuses du démon, « qui sait jours choisir le moment où son expérience et sa te intelligence nous supposent plus vulnéra- s » (31). N'est-ce pas juste à l'instant où le Fils l'Homme commence à sentir la faim qu'il lui

---

0) Serm. 49, 3.

1) Bouyer, *Le mystère pascal*, p. 47.

2) Mme Cécile Bruyère, *La vie spirituelle et l'oraison*, p. 199. ne saurait trop recommander, à l'occasion du carême, la lecture eau chapitre de ce livre intitulé : « Nos ennemis extérieurs et protecteurs angéliques ».

suggère d'accomplir un miracle avant l'heure fi
par son Père, en changeant des pierres en pains ?
n'hésite pas, quand il le faut, à se transformer
ange de lumière, et il excelle à détourner de son s
véritable la parole de Dieu. Connaissant à fond
cœur de l'homme, son ambition, sa soif des honne
et des richesses, il lui est facile de se l'assujettir
le séduisant par l'appât des biens terrestres : *H*
omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me. Jamais
Malin n'est en repos, mais toujours en éveil. Com
l'homme fort et bien armé de l'Evangile, il ga
jalousement les lieux où il s'est établi, et, lorsq
s'en voit chassé par plus fort que lui, il revient bi
tôt à la charge avec une force nouvelle, afin
reprendre ce qui a été momentanément ravi à
empire (32).

L'activité du démon est devenue, de nos jo
d'autant plus redoutable qu'il a su mettre à son
vice de dangereuses complicités. Nous l'avons vu ja
tandis qu'il luttait contre le Christ en personne,
ploiter habilement la haine des Juifs dont il a
fait ses instruments aveugles. Aujourd'hui, nous
savons que trop combien l'action de Satan est f
litée par le milieu où nous vivons et qui est
pénétré de son esprit à lui. D'ailleurs, tout contri
à répandre son influence néfaste : la déformation
intelligences, l'abaissement des caractères, la co
sion des doctrines, le désordre des mœurs, la di
ciation de la famille, la multiplicité des erreurs
toute espèce, dont la diffusion est singulièrement
vorisée par les conditions de la vie moderne e
progrès matériel. Car, qui peut dire jusqu'à quel p
le père du mensonge sait faire usage de la pr
de la radio, du cinéma et de tous les procédés
propagande, pour asservir les esprits et corro

(32) Evangiles du mercredi des Quatre-Temps et du troi
dimanche.

œurs ! Nul ne peut contester que nous assis-
aujourd'hui à un déchaînement des puissances
vaises tel que, peut-être, le monde n'en a jamais
u depuis la Passion du Sauveur.

pendant, il faut le reconnaître, la complicité la
dangereuse dont dispose le démon est celle qu'il
erve au fond de nous-mêmes. Sans doute, par le
ème, nous avons été constitués enfants de Dieu,
ustraits, du même coup, à l'esclavage de Satan.
celui-ci n'a pas, pour autant, perdu tout empire
nous, puisque subsiste en notre âme la concu-
nce, ce germe pernicieux de toutes les inclinations
vaises dont nos péchés sont le fruit. Il y a là,
le démon, un élément de connivence dont il
e contre tous les fils d'Adam les plus grands
tages.

iant à nous, au cours de cette lutte que nous im-
le carême, nous n'avons qu'un seul moyen de
orter la victoire, c'est de nous appuyer résolu-
sur le Christ. Si l'Homme-Dieu a permis au ten-
r de l'éprouver lui-même, c'est, nous dit saint
, afin de nous instruire par son exemple, et de
munir de son secours : « *quia ob hoc Dominus*
ntari permisit, ut cujus munimur auxilio, ejus-
erudiremur exemplo » (33). Nous sommes puis-
dans la mesure où nous mettons notre con-
e en sa force divine : « *Et per ipsum validi*
s, in cujus virtute confidimus » (34). Sans comp-
ue nous ne sommes pas isolés dans le combat,
que nous y prenons part en tant que soldats de
litia christiana, c'est-à-dire de l'Eglise, qui n'est
is plus l'Eglise militante que pendant la quaran-
Or, de cette milice chrétienne, le Christ Jésus
ure le chef invisible, mais toujours agissant. Dans
nditions, pourquoi ne pas affronter la lutte avec

(33) Serm. 39, 3.
(34) *Ibid.*

intrépidité et vaillance comme nous y exh
saint Léon : « *Freti armis, impigre atque intre*
propositium nobis certamen ineamus » (35).

Mais, avant tout, il faut nous recommander du s
fice de notre chef. Le Christ a vaincu Satan, nou
savons, et détruit son empire, en s'immolant pour
sur la croix. Puisque la messe, qui représente —
sens propre du mot — l'immolation de la croix,
permet d'y participer à notre tour, il est normal
l'Eglise assure plus de solennité que de coutume
célébration quotidienne du sacrifice eucharistiqu
que, par la liturgie stationnale, elle y ramène co
à son véritable centre toute l'observance du car
La communion à l'hostie du sacrifice a nécessaire
pour effet plus spécial, en cette période liturgiqu
purifier les âmes du péché et de ses suites, et de
franchir progressivement de l'influence du dé
C'est du moins ce que suggèrent, en grand nom
les prières du missel. Telle est, par exemple, la
communion du premier dimanche de carême,
saveur déjà pascale, et où il est demandé que, p
vertu du sacrement, « nous soyons, une fois p
du vieux levain, introduits en participation du my
de notre salut ». Telle est encore la secrète du di
che de la Passion, où l'Eglise demande que nos o
des soient assez agréables au Seigneur pour
dégager des liens de notre malice : *Et vincula n*
pravitatis absolvant.

Le sacrement de pénitence est bien, lui aussi,
grand secours dans la lutte qui se poursuit si
ment pendant le carême. Nous avons eu l'oc
de dire ailleurs (36) combien cette effusion du
rédempteur sur les âmes est propre à les fortifie
la lutte contre le péché, en les affermissant cor

(35) Serm. 29, 5.
(36) *Le sens du carême* (Bloud et Gay), p. 29.

:tion, et en leur inspirant une haine de plus en profonde envers l'auteur du mal.

nfin, n'oublions pas que, si l'Eglise nous oblige, nt le carême, à recourir à ces deux éléments essen- de l'observance que sont le jeûne et la prière, justement parce que le Christ les a recommandés nême comme des armes d'une efficacité souveraine s la lutte contre le tentateur. L'Eglise l'entend bien i, lorsqu'elle nous fait solliciter la grâce de nous nner avec ferveur au jeûne et à la prière, afin de s affranchir des ennemis de l'âme et du corps : *jejuniis et orationibus convenienter intenti, libe- ur ab hostibus mentis et corporis* » (37).

n a pu exagérer parfois l'importance du jeûne, suite d'une conception inexacte du carême. Il n'en pas moins vrai que la sainte quarantaine a tou- s été considérée dans l'Eglise comme la « vénéra- solennité des jeûnes » : *jejuniorum veneranda mnitas*, ainsi que l'appelle la collecte du mercredi cendres. D'ailleurs une autre oraison de ce même fait justement valoir que, pour combattre les its de malice, il importe que nous soyons munis armes de l'abstinence : « *ut, contra spiritales itias pugnaturi, continentiæ muniamur auxi-* » (38). C'est que le jeûne — et sous ce terme il entendre tout ce qui se rapporte à la mortification sens — n'est pas seulement une expiation volon- qui apaise la justice de Dieu et nous concilie sa ur, il est aussi et surtout, comme le redisent de prières liturgiques, un remède doué d'une vertu iculière pour nous affranchir de la tyrannie de la r, et soustraire à l'influence du démon cette partie ieure de l'âme où réside le germe pernicieux de s les convoitises et de tous les vices. Il y a cer-

Collecte du jeudi après le deuxième dimanche.
Collecte de l'imposition des cendres.
Collecte de l'imposition des cendres.

taines tentations, personne ne l'ignore, qu'on ne surmonter qu'en mortifiant la chair. La collecte jeudi de la Passion, nous redit excellemment qu nature humaine, qui a été blessée par l'intempéra ne peut être rétablie en sa dignité originelle que la pratique d'une salutaire abstinence : « *ut dig conditionis humanæ per immoderantiam sauciata, dicinalis parsimoniæ studio reformetur* ».

Cependant, puisque la victoire n'est possible dans la mesure où nous nous appuyons sur le C et sur sa grâce, rien ne saurait l'emporter, c'est dent, sur la prière, que l'Eglise tient, à juste pour l'élément capital de l'observance du carême fait, comment obtenir du Sauveur le secours dont avons besoin pour vaincre l'esprit du mal, si ce par la prière, mais par une prière humble et fiante, assidue et persévérante, telle que doit l'êt prière du carême ? La liturgie quadragésimale justement l'accent qui lui est propre, sa vigueu pureté, son élan à ceci qu'elle traduit à merveill sentiments de l'âme qui, consciente de sa faib devant son redoutable adversaire, éprouve, co d'instinct, le besoin de se jeter éperdument dan bras du Seigneur pour se couvrir de sa protec Voilà pourquoi les textes liturgiques du carême tout les chants du graduel, ne sont, pour la plu qu'audacieuses objurgations et poignants appe celui-là qui, seul, est capable de défendre l'âme c les ennemis qui l'enserrent, la menacent, et s'a nent à sa perte. Combien sont émouvantes, en simplicité, ces brèves invocations qui se succèdent bout à l'autre de la quarantaine : « Seigneur, sur moi un regard secourable, que soient confo et couverts de honte ceux qui en veulent à mon pour lui ôter la vie » (39). « Lève-toi, Seigneur

(39) Offertoire du vendredi après le deuxième dimanche.

mme ne prévale pas contre moi » (40); « Sei-r, sur la rage de mes ennemis étends la main, ue ta droite soit mon salut » (41); « Aie pitié de , Seigneur, car je suis dans la tribulation : déli-moi, arrache-moi des mains de mes ennemis et de persécuteurs : Non, Seigneur, je ne serai pas con-du après t'avoir invoqué » (42). Plus nous avan-s vers la semaine sainte, plus les appels de ce genre nultiplient, plus ils se font véhéments, pathétiques, me si le péril devenait plus redoutable, à l'heure la lutte est sur le point d'être décisive.

e la prière du carême on peut dire qu'elle est, s son ensemble, un énergique et continuel exorcisme l'Eglise oppose aux forces mauvaises qui sont dé-înées contre elle, et contre chacun de ses mem-. C'est tout simplement la mise en pratique du cepte dominical : *Orate, ne intretis in tentationem.* il besoin d'ajouter que rien n'est plus conforme à prit du carême que le recours fréquent à la protec-des saints anges, puisque ceux-ci ont providentiel-ent la charge de nous garder en toutes nos voies, me le rappelle l'office de chaque jour (43) ? Dans tte contre l'ange rebelle, nous ne saurions trouver plus utiles défenseurs que les esprits célestes et out que la reine des anges, la femme bénie entre es les femmes, qui, de son talon virginal, broya te du serpent.

e n'est pas tout. Comme nous l'avons dit plus haut, s ne marchons pas isolément au combat. La lutte s'engage dès le début de la quarantaine a, si l'on dire, toutes les proportions d'une bataille rangée e la milice chrétienne, conduite par son chef invin-

---

) Graduel du troisième dimanche.
) Offertoire du jeudi après le troisième dimanche.
Introït du vendredi de la Passion.
) Verset de vêpres.

cible le Christ Jésus, et la légion des puissances i
nales, que manœuvre avec toute la perfidie dont i
capable, le prince des ténèbres. Mais, nous ne l'i
rons pas, une armée est d'autant plus certaine de v
cre que l'amour du chef établit une cohésion plus
faite entre les multiples éléments dont elle se
pose. Voilà justement pourquoi, dans l'observanc
carême, l'Eglise réserve une si large part aux œu
pies, (*opera pietatis*), comme les appelle saint L
c'est-à-dire à l'ensemble des œuvres que comp
l'exercice de la charité fraternelle et qu'on désigne
habituellement sous le terme modeste d'aumône.
tes ces œuvres, quelle qu'en soit la nature ou l'im
tance, n'ont d'autre but que de resserrer entre
et aussi étroitement que possible, dans un ar
amour du Christ Jésus, les membres de la *militia c*
tiana. Le plus grand bienfait, peut-être, de l'observ
du carême est de renouveler tous ceux qui la p
quent, selon l'esprit de l'Eglise, dans une prof
et sincère charité fraternelle, et de les mettre
en état de célébrer avec fruit le mystère pascal. C
renouvellement liturgique de ce mystère est d'a
plus fécond qu'il y a, entre les membres du Ch
unité plus parfaite dans la participation au sac
du chef et à sa victoire finale.

Dom E. FLICOTEAUX, m.

e sacrifice dans nos vies à la lumière de l'Ancien Testament

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ta force, de tout ton esprit (1).

Tel est le commandement divin, absolu et exclusif, qui ume tout l'enseignement de la Bible.

Le nouveau Testament en montrant dans la personne Christ Jésus son accomplissement parfait, le placera en ine lumière. Et la sainte Eglise, comprenant l'amour préférence que Dieu nous demande, en réponse à son our jaloux, mettra ces mots sur nos lèvres dans l'acte de rité :

Mon Dieu je vous aime de tout mon cœur, et par-dessus toutes choses.

amour d'absolue préférence : tel est le commandement in qui demande l'engagement de tout notre être, de tes nos puissances d'intelligence et d'affection. Il dresse à la créature, reliée à Dieu, par intime ressemnce; et voici qu'il trouve en face de lui ce pécheur est tout homme.

Par sa faute l'homme a renié, rejeté volontairement nour divin. Dès lors chacun de ses actes, pour être tablement un acte d'amour doit porter le caractère fon- d'une conversion du cœur, d'une préférence absolue

---

) *Dt.*, 6, 5.

OTA. — Les citations sont tirées de la Bible de Crampon sauf s des Psaumes, empruntées à la traduction du P. Hugueny, O. P.

de volonté, d'âme et d'esprit témoignée au « Seig
son Dieu ».

Je serai votre Dieu

ne cesse en effet de répéter Yahweh tout au long
livres saints. En vérité tout est là : Dieu sera-t-il o
sera-t-il pas « notre » Dieu? celui que nous aimons
dessus toutes choses et en qui nous aimons toutes cho

Et c'est pourquoi, à travers tout l'ancien Testamen
notion de sacrifice apparaît comme une vibrante man
tation d'amour. Il est en effet le témoignage d'un re
cement au péché et à ses œuvres de mort, d'un retc
Dieu du plus profond du cœur, d'une confiance absolu
sa miséricorde.

Mourir au monde pour revivre en Dieu : le sacr
rituel par l'anéantissement de la victime qui f
l'âme (2) exprime lui-même cette volonté, ce choix
fond que l'âme consent au plus intime d'elle-même. C
où elle se livre sans réserve et accepte d'être consumé
le feu de l'amour divin.

Aussi la Bible si prodigue en détails sur les rites
cernant le sacrifice (3) se tait sur son sens et son u
Le précepte de l'amour divin en est un motif et
explication suffisants.

*Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout
cœur, de toute ton âme, de toute ta force.*

■ ■ ■

Une courte étude des livres prophétiques (4) suf
à prouver combien est capitale dans l'esprit de nos
la nécessité d'une conversion préalable du cœur. Elle
montrerait aussi la pénétration profonde de leur vi
la notion du sacrifice, parallèlement et conjointeme
l'offrande rituelle, qui de ce fait trouve grâce devant

Envahissement si total, que le sacrifice, s'il est le

(2) *Lv.*, 1, 3, 17, etc.
(3) Cf. *Ex.*, *Lv.*, *Nm.*, *Dt.*
(4) *Is.*, *Jér.*, *Ez.*, en particulier.

oignage des sentiments d'expiation, devient non moins nécessaire et vivante expression d'une volonté qui gage avec toute sa ferveur au service de celui qu'elle e par-dessus toutes choses. Dès lors, qu'elle veuille rer ses fautes passées, traduire sa disponibilité totale, la louange qui jaillit de son cœur, elle se servira du moyen dont elle dispose : le sacrifice.

Spontanément, elle s'immolera au bon plaisir divin.

L'enseignement que nous livre la Bible n'a rien d'abs- t. Il vient, sur ce point comme sur les autres, à tra- s des faits, des exemples vécus. Le sacrifice y appa- mêlé à toute la vie des hommes de l'ancien Testa- nt. Ses formes variées, les sentiments qu'il a mission xprimer, lui donnent même portée, même amplitude à l'amour lui-même.

A nous qui possédons la messe, le « sacrifice » par ellence, à travers lequel s'exprime tout l'amour du rist pour son Père, cette vérité devrait être familière. urtant l'Eglise ne juge pas inutile, chaque année, au ment du carême, de rappeler à notre faiblesse que le rifice est le « sacrement de l'amour ».

L'ancien Testament nous aide avec force à en prendavantage conscience.

■ ■ ■

Expiation, pénitence.

Alors que les premières pages du livre saint nous apitent presque uniquement, dans les nombreux holocausofferts à Yahweh, un témoignage de bénédiction, qu'exque l'intégrité des patriarches, et leur sens profond de transcendance divine; la plus grande partie de la Bible martelée par l'idée de pénitence et par l'offrande de nbreux sacrifices d'expiation, attestant la conscience fonde, prise par le peuple, de l'offense faite à Dieu, sa nté de revenir à lui, sa confiance enfin en la miséride divine.

De cette miséricorde, une certaine assurance ne lui

était-elle pas donnée incluse dans les préceptes sur sacrifices d'expiation enseignés par Dieu à Moïse?

C'est ainsi dit-il que le prêtre fera l'expiation, il leur sera pardonné (5).

Ainsi la valeur du sacrifice d'expiation était gran aux yeux de ses pieux serviteurs. Nous en trouvons exemple admirable dans le saint homme Job qui, crainte que ses fils n'eussent péché au cours de quel festin,

envoyait chercher ses fils et les purifiait, puis se levait de bon matin et offrait des holocaus pour chacun d'eux, car il disait : « peut-être fils ont-ils péché et offensé Dieu dans leur cœu et il faisait ainsi chaque fois (6).

Mais le sacrifice rituel, s'il n'est pas accompagné dispositions intérieures demeure vain. C'est à travers t tes les formes diverses par lesquelles ces dispositions manifestent, que Dieu répond miséricordieusement. prière, le jeûne, la pénitence, ont toujours été, en mê temps que l'expression d'une conversion sincère, des arm toutes puissantes pour obtenir le pardon divin. Nin elle-même, la ville païenne et impie l'expérimentera.

Jonas commença de pénétrer dans la ville... e prêcha disant : encore quarante jours et Ni sera détruite ! Les gens de Ninive crurent en D Ils publièrent un jeûne et se revêtirent de s depuis le plus grand jusqu'au plus petit. La c étant parvenue jusqu'au roi de Ninive, il se de son trône, ôta son manteau, se couvrit d'un et s'assit dans la cendre. Et on cria dans Ninive on dit : « que ni hommes ni bêtes... ne goû rien, ne paissent point et ne boivent point d'e Qu'ils crient vers Dieu avec force et qu'ils se dét nent chacun de sa voie mauvaise et des actions violence que commettent ses mains. Qui sait si l ne viendra pas à se repentir, s'il ne reviendra

(5) *Lv.*, 4, 26-31; 5, 4.
(6) *Joel.*, 1, 5.

de l'ardeur de sa colère, en sorte que nous ne périssions point ? Dieu vit ce qu'ils faisaient, comment ils se détournaient chacun de sa mauvaise voie et Dieu se repentit de ce qu'il avait annoncé... et il ne le fit pas (7).

Sans doute, c'est bien souvent l'imminence du châtiment qui incline les cœurs des hommes à s'humilier et à se repentir. Dieu ne dédaigne pas pourtant ces premiers élans vers lui, nés de l'angoisse et de la peur.

Ainsi dit Yahweh, Dieu d'Israël : quant aux paroles que tu as entendues, parce que ton cœur s'est repenti et que tu t'es humilié devant Yahweh, en entendant ce que j'ai prononcé contre ce lieu et ses habitants... et parce que tu as déchiré tes vêtements et pleuré devant moi, je t'ai entendu, oracle de Yahweh (8).

Mais c'est aussi afin de faire œuvre divine, avant les batailles décisives, où le peuple combat pour Dieu, qu'il implore son assistance à l'aide de la pénitence.

Lorsque tous eurent prié ensemble et imploré le Seigneur avec larmes et avec jeûnes, se tenant continuellement à genoux pendant trois jours, Judas leur adressa une exhortation et leur commanda de se tenir prêts (9).

Déjà au Sinaï, à la veille des manifestations divines, le peuple avait été invité à se purifier par la pénitence pour entendre les paroles divines.

Va vers le peuple. sanctifie les aujourd'hui et demain... et qu'ils lavent leurs vêtements, qu'ils soient prêts dans trois jours (10).

Une véritable ascèse, fondée sur l'humilité intérieure, appuyée sur des pratiques de pénitence, suggérée par les préceptes eux-mêmes, contribuait à tenir tourné vers

7) *Jonas.*, 3, 5-10.
8) 2 *Rois.*, 22, 18-19.
9) 2 *Mac.*, 13, 12.
10) *Ex.*, 19, 10.

Dieu le cœur de l'homme. Des temps d'affliction étaie prévus, l'invitant à rentrer en lui-même et à se convert toujours davantage.

> *Ce sera pour vous une loi perpétuelle : au se tième mois, le dixième jour du mois, vous affliger vos âmes et vous ne ferez aucun ouvrage... car ce jour on fera l'expiation pour vous afin de vo purifier, vous serez pur de tous vos péchés deva Yahweh. Ce sera pour vous un sabbat, un jour repos et vous affligerez vos âmes. C'est une loi pe pétuelle* (11).
>
> *Ce sera pour vous un sabbat, un repos absolu vous affligerez vos âmes* (12).

A cette forte et habituelle discipline, étendue à mi détails de la vie quotidienne, les meilleurs des Juifs s crifiaient par amour du commandement divin. Et récompense spirituelle éclate à maints endroits. A qua jeunes hébreux, qui, à la cour de Babylone, persiste dans leurs austère abstinence, sans que leur santé soit altérée :

> *Dieu donna du savoir et de l'habileté, dans to la littérature et en toute sagesse, et Daniel av l'intelligence de toutes sortes de visions et songes...* (13).

C'est à une vie rigoureusement mêlée de pénitence de prière, qu'à leur témoignage, les Sages de l'anc Testament durent leur haute pénétration des myst divins.

Mais c'est peut-être aux heures de tribulation vécurent ces grands amis de Dieu, que se révèle dav tage, et d'une façon combien émouvante, la transfor tion accomplie dans leur cœur, l'attitude profondém humble que soutient une pénitence admirable, l'exemple demeure lié au plus profond amour du j chain, dans l'oubli des injures qui leur sont adressée

---

(11) *Lv.*, 16, 29-30.

(12) Affliger a ici le sens de « mortifier à la fois son âme et corps ». *Lv.*, 23, 32.

(13) *Dn.*, 1, 17.

Ainsi David fuyant son fils Absalon, usurpateur du trône :

David gravissait la colline des Oliviers. Il montait en pleurant, la tête voilée, et il marchait nu-pieds, et tout le peuple qui était avec lui avait aussi la tête couverte, et ils montaient en pleurant...

Voici que Séméï s'avançait en maudissant, et il jetait des pierres à David et à tous les serviteurs du roi David... Et David dit à Abisaï et à ses serviteurs : « Voici que mon fils, qui est sorti de mes entrailles, en veut à ma vie, à plus forte raison ce fils de Benjamin. Laissez-le maudire, car Yahweh le lui a ordonné. Peut-être Yahweh regardera-t-il mon affliction et Yahweh me fera-t-il du bien en retour de la malédiction d'aujourd'hui » ? Et David et ses gens continuèrent leur chemin tandis que Semeï marchait sur le flanc de la montagne ne cessant de le maudire, lui jetant des pierres et faisant voler de la poussière (14).

■ ■ ■

Réparation.

Avec l'humiliation et la pénitence, qui accompagnent ez l'âme sincère, ses rapports avec Dieu, son offrande pécheur, naît le désir de témoigner son amour, en réant autant que faire se peut, l'offense faite à Dieu ou tort causé à autrui.

Là encore, Dieu a proposé aux hommes, un sacrifice uel qui consacre à nouveau ce qui fut soustrait à ses ins, et rétablit toutes choses en leur ordre premier, r grâce toute puissante et miséricordieuse.

Si quelqu'un pèche et commet une infidélité envers Yahweh, en mentant à son prochain, au sujet du dépôt d'un gage mis entre ses mains, d'une chose volée, ou en faisant violence à son prochain, en mentant à propos d'un objet perdu qu'il aura trouvé, en

(14) *2 Sm.*, 15, 30; 16, 11-13.

faisant un faux serment au sujet de l'une des chose dans lesquelles l'homme peut pécher... il restituer la chose volée... Il la restituera en son entier ave un cinquième de la valeur en sus, et le remettr à son propriétaire le jour où il offrira le sacrifice réparation... et il lui sera pardonné de quelque fau qu'il se soit rendu coupable (15).

C'est une chose très sainte (16).

Totale et miséricordieuse réparation ! Elle apparaît bi comme une grâce divine, dans cette formelle promes de pardon qui suivra la prière sincère élevée jusqu'à l Il n'est pas de souillure qu'elle n'efface totalement et compense par plus d'amour et de beauté encore. Aussi psalmiste s'écrie :

Asperge-moi avec l'hysope et je serai purifié
Lave-moi et je serai plus blanc que la neige
...Fais que j'entende des paroles d'allégresse et de j
et ils tressailliront mes os que tu as brisés
détourne ton visage de mes péchés et efface tou
[mes iniqui
Rends-moi la joie de ton salut
Elle exaltera ma langue, ta justice (17).

De ce renouvellement profond et plénier, la joie écl à certaines pages de la Bible. Ainsi dans le sacri offert en vue de consacrer à Dieu le Temple profané purifié (18).

L'âme peut parfois réparer d'elle-même le préju particulier, conséquence d'une faute commise, mais point sa faute elle-même. Quand elle restituerait jusq épuisement de ses richesses, quand elle offrirait n sacrifices pour l'offense faite à Dieu, lui appartiendr elle vraiment de nouveau? Ne faudra-t-il pas qu'elle p sa rançon, qu'elle se rachète, en se restituant elle-mê pour être pardonnée?

---

(15) *Lv.*, 7, 22-26.
(16) *Lv.*, 7, 2.
(17) *Ps.*, 50.
(18) *2 Chr.*, 29, 4, 27-30.

Dieu a fixé lui-même un prix, prix dérisoire, qui souligne bien sa valeur spirituelle et le symbole qui y est attaché.

Quand tu compteras les enfants d'Israël pour en faire le recensement, ils donneront chacun à Yahweh une rançon pour leur âme... voici ce que donneront tous ceux qui seront compris dans le dénombrement : un demi-sicle, selon le sicle du sanctuaire... le riche ne paiera pas plus, et le pauvre pas moins. Ce sera pour les enfants d'Israël un titre devant Yahweh, pour la rançon de leurs âmes (19).

Symbole sans doute, car aucune rançon ne saurait racheter le prix infini d'une âme.

En vérité, personne ne se rachetant, ne se rachète
et ne donne à Dieu sa rançon,
Elle est trop chère la rançon de l'âme,
Il faut y renoncer pour toujours, et à vivre [*encore* (20).

Il y faudra le prix du sang rédempteur du Christ Jésus, auquel cependant s'uniront nos humbles efforts, les multiples sacrifices et témoignages d'amour d'un cœur généreux et fervent; mais aussi, et tout particulièrement, notre miséricorde envers le prochain, qui nous ouvrira la miséricorde divine.

car l'aumône délivre de la mort, et c'est elle qui efface les péchés et qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle (21).

■ ■ ■

Prière.

Il est dans l'ancien Testament, de nombreux sacrifices qui ne portent pas de nom, mais témoignent de la véhémente prière qui les accompagne et les souligne.

---

(19) *Ex.*, 30, 11-14.
(20) *Ps.*, 48.
(21) *Tb.*, 12, 9.

C'est un vœu ardent qui suggère à Jacob l'idée d sacrifice futur qu'il offrira à Dieu.

> *Jacob prit la pierre dont il avait fait son chev la dressa pour monument, et versa de l'huile à s sommet et il nomma ce lieu Béthel... et Jacob fit vœu en disant : « Si Dieu est avec moi... Yahw sera mon Dieu, cette pierre que j'ai dressée po monument sera une maison de Dieu, et je vous pa rai la dîme de tout ce que vous me donnerez »* (22

Mais le sacrifice est si nécessaire à l'expression de prière, qu'il est rare de ne pas les rencontrer ensemb dans toutes les circonstances difficiles où une grâce i portante est implorée, unissant généralement l'intenti de beaucoup en une seule médiation.

> *Les enfants d'Israël dirent à Samuel : « ne c sez pas de prier vers Yahweh notre Dieu afin q nous sauve de la main des Philistins ». Samuel p un agneau de lait et l'offrit tout entier en holocau à Yahweh et Samuel cria vers Yahweh pour Isr et Yahweh l'exauça* (23).

Expression des sentiments d'une multitude, ou enc offert pour le salut d'une multitude, le sacrifice joint la prière trouve mieux faveur auprès de Dieu.

Au cours d'un fléau terrible qui s'est abattu sur peuple par sa faute

> *David bâtit là un autel à Yahweh et offrit des h caustes et des sacrifices pacifiques. Il cria Yahweh et Yahweh lui répondit par le feu qui cendit du ciel sur l'autel de l'holocauste. Et Yahw parla à l'ange, et celui-ci remit son épée dans fourreau* (24).

La confiance absolue dans le secours miséricord que le sacrifice produit est la raison profonde de grâce qu'il obtient. Cette certitude, quand elle s'é

---

(22) *Gn.*, 28, 19.
(23) 1 *Sm.*, 7, 8-9.
(24) 1 *Chr.*, 21, 26.

nme une louange de foi, est si précieuse à Dieu qu'il
accorde autant qu'elle espère. La bible nous en donne
n exemple saisissant :

Le peuple va périr sous une invasion guerrière :

Josaphat se détermina à publier un jeûne pour tout Juda... et tout Juda se tint debout Yahweh avec les femmes et les petits enfants. Alors... l'esprit de Yahweh fut sur Jahaziel et Jahaziel dit : « ainsi dit Yahweh; ne craignez point, et ne vous effrayez point devant cette nombreuse multitude, car ce n'est pas vous que concerne la guerre, mais Dieu... Demain, descendez contre eux, et Yahweh sera avec vous »... Comme ils partaient... Josaphat se tint debout et dit : « confiez-vous dans Yahweh et vous serez inébranlables, confiez-vous en ses prophètes et vous aurez du succès... » et il établit des chantres qui devaient, revêtus d'ornements sacrés et marchant devant l'armée, célébrer Yahweh en disant : « Louez Yahweh car sa miséricorde demeure à jamais ». Au moment où l'on commençait les chants et les louanges, Yahweh dressa des pièges contre les fils d'Amon... et... ils s'aidèrent à se détruire les uns les autres (25).

Confiance absolue, pénitence et humble prière font la rce et la victoire de Judith. Elles sont aussi la seule rure dont veut s'orner Esther, prosternée devant Dieu :

Quittant ses vêtements splendides, elle prit ses habits d'angoisse et de deuil. A la place de ses parfums précieux elle se couvrit la tête de cendres et de poussière, affligea durement son corps, et s'arrachant les cheveux, elle en remplissait tous les lieux où elle avait coutume de se livrer à la joie. Et elle adressa cette prière au Seigneur, Dieu d'Israël : « Mon Seigneur, qui êtes notre seul Roi, assistez-moi dans mon délaissement, moi qui n'ai pas d'autre secours que vous » (26).

Ainsi nous apprenons peu à peu à pénétrer la force

---

25) *2 Chr., 20, 3, 14-16, 20.*
26) *Est., 14, 3-4.*

profonde du sacrifice, qui se cache dans la réalité de sentiments d'humilité, d'appartenance à Dieu, de confiance absolue dans la miséricorde divine. L'âme du juste les réunit tous, aussi n'a-t-il qu'à exposer sa prière pour la voir exaucée; Dieu lui-même l'assure à Abimélech à propos d'Abraham.

Il priera pour toi et tu vivras (27).

et Moïse étendra seulement ses bras sur son peuple en signe de médiation, pour obtenir son salut.

Témoignages d'amour, combien émouvants, sont ces gages de foi intense où la louange précède le secours implore, dans la calme confiance d'appartenir tout entier à ce Dieu qui ne déçoit nulle attente.

Considérez les générations antiques et voyez
Qui jamais a espéré au Seigneur et a été confondu
Qui est resté fidèle à ses préceptes et a été abandonné
Qui l'a invoqué et n'a reçu de lui que le mépris ?
Car le Seigneur est compatissant et miséricordieux
Il remet les péchés et délivre au jour de l'
[*fliction* (2

Action de grâces. - Louange.

Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens
[*j'ai reçus de l*
Je prendrai le calice du salut... j'invoquerai le n
[*du Seigneur* (2

Il n'est sans doute que les âmes profondément humbles, qui ont expérimenté la grâce toute miséricordieuse de Dieu, pour en saisir l'étendue et pour percevoir la transcendance infinie par rapport à nous. Ces âmes n'ont plus qu'une attitude : la louange, la bénédiction... l'acte de grâces.

---

(27) *Gn.*, 20, 7.
(28) *Ec.*, 2, 10.
(29) *Ps.*, 115, 3-4.

C'est cette attitude que nous retrouvons en ces âmes e foi, d'humble et ardente piété, qui, du commence- ent à la fin des âges, demeurent des modèles. Ce n'est as par hasard, en effet, si nous voyons les grands pa- riarches offrir à Dieu des sacrifices où la bénédiction emble bien l'élément majeur unique. Leur zèle va, tout abord, à bâtir un autel à Yahweh où un culte d'adora- ion lui sera offert.

Noé construisit un autel à Yahweh, et ayant pris de tous les animaux purs et de tous les oiseaux purs, il offrit un holocauste sur l'autel (30).

Abraham bâtit là un autel à Yahweh qui lui était apparu. Il passa de là à la montagne, à l'orient de Béthel... Là encore il bâtit un autel à Yahweh, et il invoqua le nom de Yahweh (31).

La louange est l'expression de leur adoration, et la énédiction divine la faveur qu'ils implorent. Pour l'ob- enir, Jacob n'hésitera pas à supplanter son frère, et plus ard :

Jacob resta seul et un homme lutta avec lui jusqu'à l'aurore... Il dit à Jacob : laisse-moi aller, car l'aurore se lève... Jacob répondit : je ne te laisserai pas aller que tu ne m'aies béni. Et il le bénit là (32).

Ce zèle, cette avidité, surprennent souvent nos âmes èdes et affadies. Si notre cœur était assez brûlant au- edans de nous, ne surprendrions-nous pas le secret de tte âpre jalousie?

Eux, ne discutent pas leur appartenance à Dieu, dès ue la voix divine se fait entendre.

Me voici dira Abraham, et ils se présentent à Dieu ls qu'ils sont. l'adoration vibrant dans leur cœur, la uange prête à jaillir.

Les Psaumes placent ainsi souvent sous le regard de

---

(30) *Gn.*, 8, 20.
(31) *Gn.*, 12, 7-8.
(32) *Gn.*, 32, 25-27.

Dieu, bien avant l'offrande de l'âme qui ne se réclame que de sa misère, le récit des bienfaits dont elle est comblée, le tableau de toute la création qui le loue.

Il est bon de louer Yahweh, et de célébrer ton nom [ô Très Haut
De publier le matin ta bonté, et ta fidélité pendant [la nuit (33)

Louez Yahweh du haut des cieux, louez-le dans les [hauteurs
Louez-le vous tous ses anges; louez-le vous toutes [ses armées (34)

L'âme elle-même s'oublie, et passe toute dans son chant d'action de grâces.

Mon âme bénis le Seigneur... que tout en moi bénisse [le Seigneur (35)

Rendre à Dieu tout ce qu'ils ont reçu de lui, accumuler les bénédictions comme un titre de gloire divine, c'est la louange des justes. Les sacrifices pacifiques, si en faveur au Temple, seront souvent ainsi cette action de grâce.

C'est *la victime de reconnaissance . à laquelle seront joints les gâteaux levés et d'autres sans levain, pétris à l'huile* (36).

Et tout homme pur pourra en manger (37).

C'est aussi l'offrande du meilleur des biens gratuitement accordés :

Toute dîme de la terre, prélevée soit sur les semences de la terre, soit sur les fruits des arbres appartient à Yahweh (38).

Tu lèveras la dîme de tout le produit de tes semailles, de ce que ton champ rapportera chaque

---

(33) *Ps.*, 91, 1.
(34) *Ps.*, 148, 1.
(35) *Ps.*, 102, 1.
(36) *Lv.*, 7, 12.
(37) *Lv.*, 7, 19.
(38) *Lv.*, 27, 30.

année, et tu mangeras devant Yahweh ton Dieu, dans le lieu qu'il aura choisi pour y faire habiter son nom, la dîme de ton blé, de ton vin nouveau et de ton huile, ainsi que les premiers nés de tes bœufs et de tes brebis, afin que tu apprennes à craindre Yahweh ton Dieu à jamais (39).

L'allégresse accompagne offrandes et bénédictions en armonie avec l'élan spontané et joyeux de l'âme qui aie son tribut d'amour.

Vous vous réjouirez en présence de Yahweh votre Dieu; vous, vos fils et vos filles, vos serviteurs et vos servantes, et le lévite qui sera dans vos portes, car il n'a reçu ni part ni héritage avec vous (40).

Glorifie ton Dieu d'un cœur libéral
Et ne retranche rien aux prémices de tes mains
Dans toute offrande aie le visage joyeux
Et consacre ta dîme avec allégresse
Donne au Très Haut ce qu'il t'a donné
D'un cœur libéral, selon ce que tes mains ont [acquis (41).

Offre à Elohim le sacrifice de louange
Et accomplis tes promesses au Très Haut (42).

C'est dans une « fête » en l'honneur de Yahweh, qui viendra trois fois l'an : « fête des azymes... », « fête e la moisson »... « fête de la récolte », que seront pportés

Les prémices des premiers fruits de ton sol à la maison de Yahweh ton Dieu (43).

Signe précieux de cette joie, car elle témoigne de la ureté d'intention de celui qui donne, et d'un amour éritablement libre. Elle est partout attachée aux pas du rai serviteur, de l'ami de Dieu.

■ ■ ■

(39) *Dt.*, 14, 22-23.
(40) *Dt.*, 12, 12.
(41) *Ec.*, 35, 7.
(42) *Ps.*, 49, 14.
(43) *Ex.*, 23, 15-19.

Dans la joie j'ai tout donné.

Lætus obtuli universa (44).

En vérité tout est à Dieu, et qui pourrait oublier s parole?

Le pays est à moi, et vous êtes chez moi comm des étrangers et des gens en séjour (45).

L'homme ne trouve la liberté et la possibilité d'aime son Dieu par-dessus toutes choses qu'en attachant so cœur non aux choses périssables, mais à celui qui e est Maître et Dispensateur. Aussi le commandement divi porte-t-il en lui-même une exigence de détachement Détachement des biens et des avantages matériels aux quels l'homme a légitimement droit, ou qu'il pourra facilement obtenir.

La loi le lui demandera, non seulement en faveur d Dieu, mais encore au profit de ses frères moins favorisé

Pendant six ans tu ensemenceras ton champ pendant six ans tu en recueilleras le produit. Ma la septième année sera un sabbat, un solennel repo pour la terre, en l'honneur de Yahweh (46).

Si ton frère devient pauvre auprès de toi, et qu' se vende à toi comme esclave, tu n'exigeras pas d lui un travail de mercenaire... Il sortira libre l'an née du Jubilé, lui et ses enfants avec lui, car c'es de moi que les enfants d'Israël sont serviteurs (47)

Mais l'âme est conviée à un détachement plus spir tuel, plus profond. Pour la gloire de Dieu, s'il le fau le sacrifice de ce qui est le plus cher à l'homme : so honneur, pourra lui être demandé. David témoigne ainsi à Dieu de son amour et de son humilité. A Micho sa femme, qui le méprise, le voyant danser devant l'a che, vêtu d'un seul ephod, il répond :

(44) 1 *Par.*, 29, 17.
(45) *Lv.*, 25, 23.
(46) *Lv.*, 25, 3.
(47) *Lv.*, 25, 39-55.

C'est devant Yahweh qui m'a choisi de préférence à ton père et à toute sa maison, pour être prince sur son peuple, sur Israël, c'est devant Yahweh que j'ai dansé. Je veux paraître encore plus vil que cela et m'abaisser à mes propres yeux (48).

insi, sous l'influence du commandement divin, l'âme croyant devient elle-même l'offrande et l'holocauste nt et véritable dont le sacrifice rituel n'était que parfait et cependant magnifique symbole. N'est-ce là le culte spirituel qu'appelaient certains textes dont contradiction avec d'autres n'est qu'apparente :

Je n'ai pas parlé à vos pères et ne leur ai rien prescrit
...en matière d'holocaustes et de sacrifices.
Mais quant aux commandements que je leur ai donnés,
[je leur ai dit
Ecoutez ma voix et je serai votre Dieu
Et vous serez mon peuple (49).

ilencieuse, docile aux plus délicats appels adressés on cœur, l'âme attentive et généreuse fait de sa vie entière, un sacrifice de louange, constant et total, nt à redire avec le psaume messianique ces paroles le Christ accomplira pleinement :

La victime et l'offrande tu ne les as pas désirées
mais tu m'as creusé des oreilles
L'holocauste et l'hostie pour le péché, tu ne les as
[pas demandés
Alors j'ai dit : voici que je viens
... que je fasse ta volonté (50).

■ ■ ■

Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime...

le Christ Jésus, Son agonie et sa mort pour le salut monde entier témoigneront de ses paroles.

—

2 Sm., 6, 21-22.
Jér., 7, 22.
Ps., 39, 7-9.

Cet ultime sacrifice, non plus pâle et lointain reflet désir de l'âme, mais réel et total hommage d'amour, sera pas chose inconnue dans l'ancien Testament qui n offre des exemples de détachement absolu.

Sur une simple parole de Dieu, par amour de sa se volonté, Abraham sacrifie son fils unique et ce tém gnage du plus grand amour méritera de devenir la fig même du sacrifice rédempteur.

> *Dieu mit à l'épreuve Abraham et dit : Abraha Il répondit : me voici... Et Dieu lui dit : pre ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, va t'en au pays de Moria, et là, offre le en h causte sur l'une des montagnes que je te m trerai ». Et Abraham prit le bois de l'holoca et le mit sur Isaac son fils... et ils partirent ens ble* (51).

Tout au long de l'histoire, les enfants de Dieu s poseront pour lui avec joie à la mort, et la trouve dans les combats.

> *Ils résolurent de se jeter hardiment sur l'en et, dans un combat acharné, de décider l'aff puisque la ville, la religion, le temple, étaient péril. Car, dans cette lutte, ils songeaient moi leurs femmes, à leurs enfants, à leurs frères et à l proches... leur plus grande crainte, et la pren était pour le temple saint* (52).

Le livre des Macchabées nous retrace le sacrifice vc taire des sept fils dont la mère est martyre dans cœur, avant de l'être en son corps. Il nous livre auss paroles du vieil Eleazar mourant :

> *Le Seigneur qui a la science sainte, voit, que vant échapper à la mort, j'endure sous le bâton douleurs cruelles selon la chair, mais qu'en mon je le souffre avec joie par respect pour lui* (53).

---

(51) *Gn.*, *22*, *2-6*.
(52) *2 Mac.*, *15*, *18*.
(53) *2 Mac.*, *6*, *30*.

amour divin brûle au cœur d'Esther qui s'expose à
ort pour le salut de son peuple.

Je jeûnerai avec les servantes, puis j'entrerai chez le roi, malgré la loi, et si je dois mourir, je mourrai (54).

existence d'Isaïe, Jérémie, d'autres prophètes encore
un véritable martyre... Témoins de la vérité, les trois
es hommes dans la fournaise feront jaillir de leurs
es la louange.

Vous êtes béni Seigneur, Dieu de nos pères
Digne d'être loué et glorifié à jamais (55).

■ ■ ■

Que votre règne arrive, que votre volonté soit
»... semblent répéter toutes ces bouches...

ans ces âmes, le sacrifice a si profondément épousé
amour de Dieu, que celui-ci les entraîne sans retour
cte qui le témoignera le mieux.

e vous préoccupez pas de ce que vous direz lorsque serez traduits dans les conseils et devant les juges le Christ. Devant les tribunaux ces simples ignorent
ongs détours. Parfois, d'un cri éclatant, ils confessent
foi. Plus souvent ils meurent obscurément dans un
bat, ou au soir d'une longue vie, usée au service de
loire de Dieu, aimant Dieu en vérité plus qu'eux-
es et par-dessus toutes choses, de toutes leurs forces
e toute leur âme, et aimant leur prochain d'un même
ur; nous préparant à recevoir l'enseignement du Christ
s, qui, par sa Passion et sa croix, nous dira que le
grand amour est un amour crucifié, à la fois pour
et pour nos frères.

fr. PAUL-MARIE DE LA CROIX, O. C. D.

) *Est.*, 4, 16.
) *Dn.*, 3, 52.

Achetés à haut prix

La Rédemption est à la fois le mystère chrétien le proche de l'homme et le plus déconcertant p sa raison. L'humanité, toujours et partout, s'est se enchaînée et les plus rudimentaires manifestations de vie religieuse la montrent désespérée de se sauver même, aspirant ardemment à une libération venue de haut qu'elle. Aujourd'hui qu'elle ne croit plus en D c'est en des idées impersonnelles, comme la raison o progrès qu'elle met en son espérance, ou bien dans c réalité humaine qui transcende l'individu, la collecti

Quand le christianisme enseigne que le Christ est r pour racheter le monde, il a donc bien des raisons s'attendre à une large audience. Mais que de difficu suscite cette affirmation! En quoi et comment la r sanglante du Christ innocent a-t-elle pu servir aux v coupables ? Si l'humanité est rachetée depuis deux r ans, pourquoi gémit-elle encore dans sa dure servitu Un salut purement spirituel et qui ne fera sentir effets que dans une autre vie n'est-il pas une compensa dérisoire pour les misères de celle-ci ? De quel côté q envisage les choses, l'obscurité se fait si épaisse au du mystère qu'on ne sait plus que penser. L'attrait exerce sur nous ne serait-il que mirage ?

Aux sources de la foi.

L'Eglise nous enseigne que : « le même Jésus-Ch notre Seigneur et notre Dieu, a subi la mort très cr de la croix afin de nous racheter de nos péchés et d

: éternelle, et de nous réconcilier avec le Père pour
'e éternelle » (1). Elle nous fait chanter dans le
'o : « Pour nous hommes et pour notre salut, il est
endu des cieux... crucifié pour nous sous Ponce Pilate ».
et enseignement s'appuie sur les déclarations les plus
esses du Christ lui-même et de saint Paul : *le fils*
l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour
ir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs,
me Jésus à la veille de sa mort (2). Ce rôle rédemp-
, il l'a symbolisé dans la parabole immortelle du bon
eur : *je suis venu pour que les hommes aient la vie*
qu'ils l'aient abondante. Je suis le bon pasteur : le
pasteur offre sa vie pour ses brebis... Comme mon
e me connaît, moi aussi je connais mon Père et j'offre
vie pour les brebis. Et j'ai d'autres brebis qui ne sont
de ce bercail; il faut aussi que je les conduise, et elles
ndront ma voix et il y aura un seul troupeau et un
pasteur. Mon Père m'aime pour ce motif que j'offre
vie pour la prendre de nouveau. Personne ne me l'a
vée, mais je l'offre de moi-même et j'ai le pouvoir de
eprendre : tel est le commandement que j'ai reçu de
Père (3).

uant à saint Paul, la doctrine de la Rédemption tient
telle place dans sa prédication que quelques-uns lui
ont attribué la paternité. Avec quelle indignation il
it protesté, lui qui ne voulait être que l'« envoyé de
is-Christ »! Soulignons seulement la force avec la-
lle il demande à chaque homme, pour avoir part à
Rédemption, d'adhérer personnellement à l'œuvre ré-
ptrice du Christ : par la foi, — une foi soulevée
pérance et traversée d'amour; par le baptême et par
uffrance : *si tu confesses de ta bouche Jésus comme*
neur, si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité
morts, tu seras sauvé. Car c'est en croyant de cœur
n parvient à la justice et c'est en confessant de bouche
n parvient au salut, selon ce que dit l'Ecriture : qui-
que croit en lui ne sera pas confondu (4). Foi qui est

) Paul IV : *Const.* « *Cum quorumdam...* » du 7 août 1555
z. n° 993).
) *Mt.*, 20, 25-28.
) *Jn.*, 10, 10-19.
) *Rom.*, 10, 10-11.

DIOCESE, WAS

indissolublement liée au sacrement du baptême, par leq et en lequel s'opère le mystère de la rédemption ind duelle : *ne savez-vous pas que nous tous qui avons baptisés en Jésus-Christ, c'est en sa mort que nous av été baptisés ? Nous avons donc été ensevelis avec lui le baptême en sa mort, afin que, comme le Christ ressuscité des morts pour la gloire du Père, nous aussi n marchions dans une vie nouvelle* (5). Mais cette confi ration à la mort du Christ, commencée par le baptême continue par la lutte morale, par la souffrance et par mort naturelle : *si le Christ est en vous, le corps il vrai est mort à cause du péché, mais l'esprit est vi cause de la justice* (6).

Déjà dans l'ancien Testament, le prophète Isaïe p sentait le Messie comme l'« Homme des douleurs « transpercé à cause de nos péchés », « broyé à ca de nos iniquités », « portant sur lui le châtiment qui n donne la paix », « nous guérissant par ses meurt sures » (7). Dès le début de l'évangile le nom mé donné à l'Enfant-Dieu est présenté comme le signe de mission salvatrice : *tu lui donneras le nom de Jésus, il sauvera son peuple de ses péchés* (8). Vraiment, to la révélation converge vers le mystère de la mort croix de l'Homme-Dieu pour le salut de l'humanité. en faisant le centre de son enseignement et de sa l'Eglise catholique obéit à sa mission, qui la constitue c le monde de l'écho permanent de la parole de Dieu.

Intelligence du mystère.

Telle est la foi catholique. Il nous faut d'abord l cepter humblement comme une vérité qui nous dépa mais divinement assurée. Ceci fait, nous avons à réflé sur elle pour en nourrir notre esprit et en alimenter n vie.

La Rédemption est un drame qui se joue entre D

(5) *Rom.*, 6, 3-4.
(6) *Rom.*, 8, 10.
(7) *Is.*, 53.
(8) *Mt.*, 1, 21.

Christ et l'homme. Nous allons l'envisager successivement du point de vue de chacun de ces trois acteurs.

stère de justice et de miséricorde.

ue Dieu eût pu pardonner à l'homme sans exiger au- réparation, cela ne fait aucun doute. Il est le seul isé. L'ordre public que l'offense a troublé n'est pas essus de lui pour qu'il soit soumis à ses exigences, dépend entièrement de sa sagesse et de sa volonté : ardon sans conditions décidé par cette sagesse et ac- é par cette volonté eût été l'ordre même.

ieu a voulu cette réparation. Pourquoi ? Par cette eur de sa justice il fait éclater ce sens de sa gloire ette fidelité a soi-même en quoi consiste la justice ie. La justice est un attribut de la sainteté divine; telle décision, inspirée par elle, est sainte, digne de . Contre toute apparence, notre propre bien y est ement intéressé, car il est incomparablement plus noble entrer en grâce par une démarche réparatrice, que e simplement gracié. C'est d'être traités en hommes s, c'est être pris au sérieux, aussi bien quand nous ons que quand nous demandons pardon. La pure in- ence, quand elle n'est pas chez l'offensé l'effet d'une esse méprisable, ne va pas sans quelque mépris à rd de l'offenseur.

ne telle démarche réparatrice, l'homme en est-il ca- e ? Il faut que sa valeur soit infinie, si elle doit com- er réellement l'atteinte portée aux droits de la Ma- infinie; et quel acte de l'homme vaudra-t-il tant ? aut en outre qu'elle procède d'une volonté droite et cœur aimant, car Dieu n'a cure de tout ce que nous ons lui donner, — qui d'ailleurs est à lui de toute n —, si ce don n'est pas inspiré par l'amour et ne uit pas le libre don de notre propre cœur; mais le é n'a pas seulement offensé Dieu; il a aussi dégradé me, perverti sa volonté, souillé son cœur; nous ne nes plus capables par nous-mêmes d'aimer Dieu comme doit, et cet état, dont nous sommes responsables, différence, de refus, d'hostilité latente à l'égard de Dieu, udrait d'abord en sortir pour pouvoir réparer le péché, ous ne pouvons en sortir que si le péché est d'abord

réparé, si la grâce nous est rendue ? C'est un cercle
cieux où l'homme, en suite de son péché, était condam
à tourner éternellement.

Si la miséricorde divine était, comme la nôtre, timi
et limitée, il aurait fallu qu'elle cède à la justice ou qu'e
la fasse céder. Elle s'est servie d'elle, et en a fait l'i
trument du plus éclatant de ses triomphes. Dieu ne
nonce pas à exiger une réparation rigoureusement adéqua
mais, puisque l'homme pécheur à lui tout seul est in
pable de la lui fournir, il lui envoie quelqu'un qui s
acquittera pour lui, et ce quelqu'un est un autre lui-mên
son propre Fils. C'est toute l'économie de la Rédempti

Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et véri
dit le psaume. Dieu donne à chacun son dû, c'est
justice parfaitement exacte; mais c'est en vertu d'un d
miséricordieux que la créature a créance sur lui, à co
mencer par ce don de l'existence, qui est le fondeme
de tous les droits. Il exige de même inflexiblement ce
lui est dû, mais sa miséricorde fournit d'abord au dé
teur le moyen de s'acquitter, de manière à lui octroy
avec la libération de sa dette, la gloire de s'être mis l
même en règle. Ainsi, loin de contrarier la miséricorde,
justice est son meilleur auxiliaire; et l'œuvre de D
n'est pas un compromis bâtard entre la sévérité et
bonté, elle est toute entière effet de la bonté, jusque da
sa sévérité la plus rigoureuse.

La rançon du péché.

Mais en quoi la mort du Christ pouvait-elle satisfa
la justice divine ? Outre qu'elle fût, de la part de ce
qui la provoquèrent un crime abominable, comment D
a-t-il pu vouloir que l'innocent portât la peine méri
par les coupables ?

Il ne pouvait pas le vouloir, mais il pouvait l'accep
Jésus n'a pas été châtié, comme l'ont enseigné beauc
trop de théologiens, principalement protestants. Le c
timent ne compense la faute que lorsqu'il est suppo
par le coupable et qu'il impose par contrainte la volo
du supérieur au sujet rebelle. Mais il en va tout aut
ment de la satisfaction.

La faute commise, et quel que soit le repentir du c

lle, un désordre objectif demeure : le supérieur a été é, l'ordre a été violé. Il ne suffit donc pas que le pé- eur revienne à lui-même et se repente; il faut encore e le tort soit réparé. Il faut qu'en compensation d'un te où s'est exprimé la rébellion intérieure de la créature, un acte en outre qui n'aurait pas dû être commis et nt le souvenir est perpétuellement offensant, soit posé autre acte où s'exprime à l'inverse la soumission due Dieu et le regret intérieur qui abolit l'insolence passée. est la satisfaction, qui se distingue du châtiment en ceci 'elle est volontairement offerte en réparation et qu'elle duit les sentiments intérieurs de repentir du coupable.

Or un tel acte peut être posé par un autre que le cou- ble lui-même, si celui-ci le ratifie intérieurement, et à ndition que son auteur soit uni au coupable par quelque n naturel de solidarité, ratifié par l'amour, et qu'il ac- mplisse cet acte dans l'intention expresse de réparer pour compte de son ami.

En s'incarnant le Verbe s'est fait solidaire de tous les mmes; Homme-Dieu, il en est le chef né. Il a droit et uvoir d'engager, par le moindre de ses actes, l'humanité ute entière. Il en a aussi le vouloir, car c'est pour cela 'il s'est fait homme. Ainsi il donnera à Dieu satisfaction ur le péché collectif de l'humanité, et pour les péchés chacun. La justice sera pleinement restituée par une uvre admirable de miséricorde.

Le moindre des actes du Christ a une valeur infinie. Un ste de lui, inspiré par l'amour magnifique de son grand eur d'homme, exalté au-dessus de tout le créé de par la nscendance de la Personne divine qui le fait sien, eût ffi à compenser surabondamment toutes les offenses du nde. Il n'a pas voulu se contenter de si peu; il est é jusqu'à l'immolation sanglante. Pourquoi ? Certes nous pouvions pas recevoir de lui un témoignage plus saisis- nt de son amour pour nous, de l'amour infini de Dieu. ais pour que ce témoignage nous atteigne, il faut que us comprenions l'utilité du sacrifice, le besoin que nous avions.

Nous sommes ici à un des moments les plus délicats notre réflexion sur le mystère. Saint Thomas, avec n exceptionnelle profondeur et sa tranquille lumière va

nous aider à le passer. Pour expliquer la manière sangla
dont s'est accomplie la Rédemption, il nous découvre d
motifs admirables de la totale immolation que le Ch
a voulu faire de lui-même.

Le premier est tiré des exigences de la gloire de Di
S'il est vrai que l'acte réparateur tire le meilleur de
valeur des sentiments qui l'inspirent, il reste que certa
actes sont objectivement mieux qualifiés pour exprir
ces sentiments de repentir, de mépris de soi, d'obéissa
et d'amour. Ces sentiments dans l'âme du Christ valai
assez par eux-mêmes pour satisfaire parfaitement la j
tice infinie en quelque action qu'ils s'expriment. M
justement parce qu'ils étaient véhéments comme un
cendie, ils tendaient de toute leur violence divine à
traduire en une œuvre éclatante et qui fût à leur mes
Or, à considérer les choses en elles-mêmes, aucune pre
n'est mieux faite pour exprimer un repentir aussi abs
que l'immolation volontaire. On met à mort celui qui s
rendu coupable d'un crime énorme; ce n'est pas seulem
pour l'exemple, ni par précaution envers le criminel, n
c'est surtout dans un but de réparation solennelle c
désordre, capable par nature de bouleverser l'ordre so
Celui qui a commis un tel crime et qui s'en repent,
peut-il faire de mieux, s'il veut donner une satisfac
adéquate, que de ratifier librement la sentence de n
qu'il a méritée ? Il est vrai que nul n'a le droit de
donner la mort, même dans un but religieux et à
forte raison pour payer sa dette envers la société.
criminel repentant pourra cependant, — et qui niera
ce geste soit noble et psychologiquement possible ?
s'exposer à un péril de mort certaine pour le service
sa Patrie et dans un but de réparation. Quoi qu'il en
le Christ, lui, ne s'est pas donné la mort, mais il a ré
ment immolé sa vie, étant librement venu au monde
cela, ayant accompli sans défaillance la mission qu'il
vait devoir aboutir aux horreurs du Calvaire, et, le
ment venu, s'étant laissé prendre sans résistance : *re
le glaive au fourreau,* dit-il à Pierre au moment de l'a
tation, *le calice que m'a donné le Père, est-ce que j
dois pas le boire ?* (9). Comme il l'avait annoncé,

(9) *Jn.*, 18, 10.

ment et très librement *donné sa vie pour ses brebis.* l'a fait, avant tout pour laisser libre cours à sa soif offrir à Dieu, au nom de l'humanité toute entière qu'il présentait dans sa chair, qu'il portait dans son cœur, une paration qui fût à la mesure de la gloire de Dieu et de propre amour. Il n'a pas voulu faire les choses à itié (10).

Le second motif se prend du point de vue de l'homme. est parce qu'il était Dieu que le Christ, en la moindre ses actions, payait à l'excès toute la dette humaine. Il te que ses actes, considérés en eux-mêmes et en leur stance humaine, n'avaient pas tous la même valeur. Or st en tant qu'homme que le Christ expie, c'est l'huma- é qui expie en lui et par lui, afin de réparer elle-même mal qu'elle a commis et de restituer à Dieu la gloire nt son péché l'a frustré. De ce point de vue la même séricorde qui a incité Dieu à réclamer tout son dû ite le Christ à faire les choses aussi complètement que sible, de manière à mériter vraiment et pleinement le our en grâce de l'homme pécheur. Aussi n'a-t-il pas lu se prévaloir de sa divinité pour que soit allégée la rge de réparer qu'il avait assumée; il a tenu à accom- r tout ce qu'aurait dû faire un rédempteur qui n'eût qu'un homme (11); il a voulu offrir à Dieu, en com- nsation de tout le péché humain, toute la souffrance maine (12). Sa divinité n'a servi qu'à conférer à cette ffrance, qui, purement humaine eût été quand même

---

10) Cf. saint THOMAS, *Somme theol.*, IIIa, q. 48, a. 2.

11) Cf. saint THOMAS, op. cit. q. 46, a. 6 ad 3 : « Le Christ a voulu rer le genre humain de ses péchés, non seulement en fait et la mise en œuvre de sa puissance, mais aussi en droit, par complissement de la justice. Aussi n'a-t-il pas regardé seulement valeur infinie que sa souffrance recevait de son union à la di- té, mais aussi à la quantité de souffrance qui, du point de vue ain, requérait une satisfaction de cette taille ».

'est ici très exactement que se situe la co-rédemption de Marie. elle a coopéré à l'acte rédempteur lui-même, ce ne put être ajoutant aux sentiments intérieurs de Jésus, qui ont par eux- es une valeur infinie, mais en complétant l'œuvre extérieure laquelle s'exprimaient devant Dieu ces sentiments; à la Passion Christ elle a ajouté sa Compassion, la seule souffrance humaine le Christ ne pouvait connaître. Au pied de la croix elle a donc la *nouvelle Eve* à côté du nouvel Adam, cette « auxiliaire sem- le à lui » que Dieu a donnée à l'homme en créant la femme.

12) S. TH., ib. a. 5.

insuffisante — non plus cette fois, et cette carence e été incomparablement plus grave, à cause de l'insuffisan de l'oblation, mais à cause de l'insuffisance de la pe sonne offrante — une valeur infinie, de manière que tou cette entreprise de miséricorde se passe selon les règl de la plus exacte justice.

Comme il est important de comprendre que le Chr n'a pas souffert par amour pour la souffrance, qu'il n'e pas mort par mépris de la vie! Saint Thomas voit da la Rédemption une bataille menée par le Christ-Homr sous le commandement de Dieu (13). Or, dans les vert guerrières s'exaltent les puissances de vie, et le sacrifi suprême du soldat est l'épanouissement dernier de vitalité. Rien n'est plus éloigné du suicide que la m volontaire sur le champ de bataille; rien ne diffère p de la lâche envie de mourir que le courage de celui brave la mort. Si le Christ a bravé la souffrance et mort c'est pour la gloire de Dieu et le salut de l'homr

Qu'est-ce que vivre, sinon aller à Dieu, source et c sommation de toute vie ? Où puisez-vous cet appétit vivre et d'agir et d'accomplir un grand destin, sinon d ce puissant courant de vie, qui, par la vertu de l'a créateur, est sorti de Dieu comme un torrent, et par la loi même de son mouvement, retourne à D comme un grand fleuve dans l'Océan ? On parle de vie comme d'une force cosmique, et on semble pres diviniser le *cosmos :* la vie est une force divine, qui p de Dieu et y retourne, entraînant tout sur son passa et le *cosmos* qui ne sait pas et l'homme qui est au-des du *cosmos* et en qui le *cosmos* trouve sa conscience son orientation. Si le péché a détourné ce fleuve vers marécages sans issue du refus de Dieu de la mort éterne ah! qu'il s'en arrache, dût-il pour cela nous entraîner d l'épreuve de la mort temporelle : « Plutôt perdre sa que ses raisons de vivre! ».

Car il ne s'agit pas, comme dans le cas du sacri suprême pour une patrie terrestre, d'une perte abso Le Christ par sa mort a vaincu la mort, comme le cha à Pâques la liturgie, d'après saint Paul. Il a sacrifié

---

(13) Saint THOMAS, op. cit. q. 47, a. 2.

ie terrestre, infiniment précieuse parce qu'elle était celle une Personne divine, mais d'une bien moindre valeur elle-même que la vie de l'âme qui a trouvé en ce sacri-ce son exaltation suprême et sa puissance de diffusion ar toute l'humanité; et cette vie terrestre même lui a été ndue par la résurrection, méritée par l'intensité de amour et la plénitude de l'obéissance qu'il a manifestés n mourant. Si le grain tombé en terre doit mourir, c'est our que sa vie soit multipliée, « pour qu'il porte beau-oup de fruit ». L'égoïsme est stérile comme la mort, la ie est généreuse et ne se trouve vraiment qu'en se don-ant : *celui qui aime sa vie la perdra, celui qui hait son me en ce monde la gardera pour la vie éternelle* (14). e mystère de la croix est la plus éclatante manifestation e cette loi, qui régit toute vie.

Mais pourquoi et en quel sens parle-t-on de rachat ? l s'est trouvé au cours des âges des théologiens pour ccuser cette notion au point d'imaginer un invraisem-lable marché, dont la vie du Christ aurait fait les frais, grâce auquel le démon eût été dédommagé par Dieu e ses droits sur l'homme pécheur. Ce qui est vrai c'est ue la mort du Christ nous a délivrés du joug du dé-ion (15), mais non pas en ce sens absurde qu'une rançon i aurait été versée pour qu'il nous laisse aller. Le péché ous rend esclaves du démon, parce que celui qui s'est olontairement engagé dans le mal s'est mis de lui-même ous la domination de celui qui, en ce domaine, est le ef, et que, ne pouvant se dégager tout seul du péché, a de ce fait perdu son indépendance à l'égard du « prince e ce monde ». C'est l'esclavage du péché dont parle saint aul. En outre, le péché appelle un châtiment qui, lui, nd esclaves, sous la main de Dieu ceux qui le subissent. e ce double esclavage, le Christ nous a délivrés en por-nt sur lui toute la peine que nous avons méritée et en ous obtenant la grâce qui nous fait sortir du péché. e haut prix qu'il a payé pour nous, c'est à Dieu et à ieu seul qu'il l'a versé, se donnant soi-même en holo-uste d'agréable odeur, en sacrifice de propitiation.

(14) *Jn.*, 12, 25.
(15) *Denz.*, n° 371.

Configurés à la mort du Christ.

L'œuvre satisfactoire peut être présentée par un aut
que le coupable, mais il faut que celui-ci s'y unisse.
n'en est pas en effet d'une dette morale comme d'une det
matérielle. Quand il s'agit d'un désordre purement ext
rieur, un acte purement extérieur aussi le répare suffisar
ment : il n'importe pas à mon créancier d'être payé p
moi ou par un autre, de mon plein gré ou à mon ins
pourvu qu'il soit payé. S'il s'agit au contraire de ce désord
moral qu'est une offense, toutes les excuses du mon
et toutes les satisfactions imaginables ne sont rien po
ce supérieur si l'offenseur, qui l'a délibérément blessé, n
souscrit pas délibérément. Ainsi le sacrifice du Christ don
à Dieu pleine satisfaction et surabondante compensati
pour tout le péché humain, mais cette satisfaction ne d
vient valable pour une personne déterminée que si e
s'y associe librement. Sans cela elle demeure en deh
de l'action réparatrice.

Pour être racheté, il faut donc s'unir au sacrifice sat
factoire du Christ, le faire sien. Avant tout il faut s'u
aux sentiments intérieurs, sous l'inspiration desquels
Christ a satisfait : s'y unir par la foi d'abord, car la s
tisfaction est une réalité qui se situe dans l'invisible, da
le divin pur, que la foi seule peut atteindre; mais, par u
foi pénétrée d'amour, car ce sacrifice est essentielleme
de la part du Christ, un acte d'amour, et l'amour se
l'amour de charité, en faisant communier à l'âme
Christ l'âme du pécheur, le fait entrer dans le grand m
vement spirituel par lequel le Christ sur la croix ram
au Père l'humanité; amour qui commande toutes
vertus chrétiennes, manifestées excellemment dans la P
sion, et principalement la religion, dont relève précisém
l'acte même du sacrifice et de la satisfaction.

Mais comme le Christ n'est pas satisfait seulement
des sentiments intérieurs; comme il a tenu à tradu
ceux-ci en une œuvre proportionnée et à leur véhémen
et à leur objet, de même la part personnelle du rach
ne peut se réduire à des sentiments intérieurs. Une
marche extérieure a été divinement instituée, qui
mystérieusement communier l'homme à l'œuvre satisf
toire du Christ, à sa Passion et à sa mort : c'est le b

re. Nul n'est sauvé que par le baptême, effectivement
u ou au moins désiré. Cette union établie, et elle ne
avait l'être que par une action du Christ, elle se pour-
it et s'achève par la propre souffrance du chrétien, qui
trouve, par la vertu de la grâce baptismale et de la
vive, élevée au-dessus d'elle-même jusqu'à participer
la valeur de celle du Christ : c'est le Christ qui souffre
ses membres, complétant ainsi, non pas dans l'ordre
la qualité, mais dans l'ordre de l'extension, la satis-
ction, qu'en souffrant et mourant par amour et obéis-
nce il a offerte au Père sur la croix. Ce que le baptême
accompli symboliquement, la configuration extérieure du
rétien au Christ, la croix de chaque jour le fait peu à
u entrer dans notre chair; s'il unit sa souffrance, n'im-
rte laquelle, en grande foi et en grand amour, à la croix
Jésus, le chrétien est « configuré à la mort du Christ »,
enseveli avec lui », « crucifié à la croix du Christ ».
r la souffrance et par la mort du Christ s'est accompli
Rédemption collective de l'humanité; par notre souf-
nce et notre sort s'accomplit notre rédemption per-
nnelle.

C'est pour cela que la grâce, pourtant toute-puissante,
Christ ne nous a pas délivrés de la souffrance; c'est
ur cela que la Rédemption, pourtant si réellement et
complètement accomplie, demeure invisible, et comme
dehors de la vie terrestre. Pour l'honneur de l'homme,
ieu a voulu que l'humanité en la personne du Christ se
chète elle-même; dans la ligne de ce même dessein,
spiré par une miséricorde infiniment délicate, il fallait
e chaque racheté participe à cette rédemption par sa
opre peine et par son propre amour. La substance de
euvre rédemptrice ne pouvait être accomplie que par
Christ, car nous n'aimerions pas s'il ne nous avait pas
érité l'amour, et notre peine à elle toute seule n'eût pas
de valeur satisfactoire, mais eût été seulement le
âtiment sans issue dans lequel nous enfermait la juste
lère de Dieu. Mais, cette œuvre accomplie et commu-
quée gratuitement à chacun pour qu'il la fasse sienne
r la foi et le baptême, il est bon et sage que chaque
cheté y prenne généreusement sa part. Notre rédemption
ccomplit dans le temps et le sens profond de cette vie
rrestre qui nous est donnée, est, qu'en elle, à travers

les mille péripéties visibles dont est tissée l'histoire, s'a
complit invisiblement l'événement qui donne son sens
tous les autres : la rédemption de l'homme pour la v
éternelle : *nous savons que jusqu'à ce jour la créati
toute entière gémit et souffre les douleurs de l'enfant
ment. Et ce n'est pas elle seulement; nous aussi qui avo
les prémices de l'esprit nous gémissons en nous-mêm
attendant l'adoption des enfants de Dieu. Car c'est
espérance que nous sommes sauvés. Or voir ce qu'
espère ce n'est plus espérer : car ce qu'on voit pourqu
l'espérer encore ? Mais si nous espérons ce que nous
voyons pas, nous l'attendons avec patience* (16).

C'est encore par là que s'expliquent les innombrabl
échecs, en ses applications individuelles, de la Rédempti
du Christ, pourtant si pleinement réussie sur la cro
Il faut l'accepter librement et cela laisse place au ref
Le Christ est mort pour tous et désire le salut de tous
mais celui qui ne veut pas s'unir à lui et prendre part
la satisfaction qu'il offre au Père, celui qui veut res
dans son péché, est exclu de la Rédemption.

Cette mauvaise volonté d'ailleurs est une attitude d'â
trop secrète pour être susceptible, par celui-là même s
vent qui s'y obstine. Car la Rédemption n'est pas présen
à chacun avec la même clarté, et chacun n'est respo
sable que de l'engagement qu'il prend vis-à-vis d'elle, te
qu'elle lui est montrée au fond de lui-même. Un tel, c
l'on croit, ou qui se croit, juste l'a refusée, un jour pe
être lointain, dans les zones les plus profondes de
âme, et il s'obstine dans ce refus, qu'il est même parve
à ne plus apercevoir (17). Tel autre au contraire,
l'on condamnait pour ses gestes, ses attitudes, ses paro

---

(16) *Rom.*, 8, 22-25.

(17) Ces considérations ne sont pas faites pour inquiéter les â
scrupuleuses : celui-là peut être suffisamment rassuré sur l'aut
ticité de son adhésion au Christ qui fait de son mieux tout ce
le Christ par son Eglise commande à ses disciples de faire, et se
prêt à tous les sacrifices qu'il verrait lui être demandés. L'
obstinée dans le refus sans en avoir pleinement conscience, don
est question dans le texte, pourrait s'apercevoir de l'obstacle
sible qui la sépare du Christ si elle regardait sérieusement en
même et si elle n'était pas instinctivement retenue par la peur
connaître le sacrifice qu'il faudrait faire et qu'au fond d'elle-m
elle ne veut pas faire.

aura sous un faux nom découverte et acceptée, ou du oins se trouve tout proche d'elle. Nul ne peut juger de es choses, mais il faut bien savoir que nul ne sera sauvé – hormis les petits enfants morts baptisés — sans avoir n quelque manière, mais très sincèrement, adhéré à la assion du Christ, par son âme d'abord et ensuite par a chair. La foi, la prière, le sacrifice d'un autre ne peut ne racheter qu'en m'obtenant une grâce de lumière et l'amour qui me fera franchir le pas. Ils ne peuvent sup-léer à ma démarche personnelle.

Assimilation vitale du mystère.

La religion chrétienne est d'un réalisme terrible. Elle epose toute sur un fait véridique : l'Incarnation de Dieu t l'immolation sanglante de l'Homme-Dieu en un moment récis du temps, en un coin de l'espace. Le formidable vénement supra-terrestre qui bouleverse toute la vie hu-naine, qui change radicalement la destinée éternelle de 'homme. est d'abord un humble fait historique et nos ivres sont des chroniques.

Rachetés par le sang du Christ.

Vous avez été achetés à haut prix, nous rappelle saint 'aul, *glorifiez donc et portez Dieu en vos cœurs* (18). Rien ie peut mieux nous affermir dans notre résolution chré-ienne que la pensée des souffrances dont notre christia-isme est le prix. Par le baptême nous avons été plongés, nystérieusement, mais réellement, dans l'océan des souf-rances du Christ, dans l'abîme de sa mort. Le geste sacer-lotal qui nous absout est une invisible aspersion de ce ang, qui, pour pouvoir couler ainsi spirituellement dans ous les confessionnaux de l'univers, a coulé d'abord de aille affreuses blessures. L'Eucharistie surtout dresse au ilieu de nous la croix. Elle n'est plus sanglante, dans e miroitement des soies, dans le ruissellement des ors, lans le bourdonnement des orgues, mais la valeur infinie le rédemption et de sanctification qu'elle possède là, lui ient toute d'avoir été sanglante une fois et pour tou-

(18) *I Cor.*, 6, 20.

jours; le corps qui repose sur l'autel dans la calme blan
cheur de l'hostie est ce « corps qui a été livré pou
nous », le sang qui remplit notre calice est ce « san
répandu pour la rémission des péchés de plusieurs », e
en chaque fidèle quand il communie « ce sacrement ac
complit ce que la Passion du Christ a accompli dans l
monde » (19). Il n'est pas une grâce, depuis les première
touches qui réveillent le pécheur jusqu'aux dons les plu
sublimes de l'union mystique et jusqu'à la grâce suprêm
de l'entrée au ciel, qui ne descende du côté ouvert d
Christ crucifié, qui n'ait l'amère saveur de sa souffranc
Aussi ne faut-il pas jouer avec la grâce et avec le péch
qui la contrarie. Des expressions comme : « il faut qu
jeunesse se passe », ou : « que voulez-vous, je ne suis pa
un saint », sont haïssables pour quiconque a compris c
qu'est la Rédemption et le prix qu'elle a coûté. Certes
lutte morale est âpre et l'on peut bien tomber; le Chri
le savait bien, qui, dans sa miséricorde infiniment com
préhensive, a institué le sacrement de pénitence. Ma
tout chrétien qui prend au sérieux sa foi, qui croit vra
ment que le Christ est mort pour lui, doit respecter
grâce et s'interdire de plaisanter avec le péché. Il s'ag
de bien autre chose en effet que de se libérer d'une dés
gréable obligation extérieure; de quelque chose de pl
grave même que de compromettre sa vie éternelle :
s'agit de mépriser un amour qui est allé jusqu'à l'effusi
du sang. Prenons conscience du réalisme poignant de not
vie chrétienne.

Pour cela il faut souvent regarder la croix. Si la m
ditation est un exercice si important de la vie chrétienn
ce n'est pas sous la forme conventionnelle d'une réflexi
ordonnée sur quelque vérité de foi. Une telle réflexi
n'a de valeur que si elle conduit l'âme à un contact intir
et personnel avec les personnes et les faits que cet
vérité concerne. Spécialement avec le Christ souffrant
mourant avec nous. Plus que toutes les exhortations, cet
contemplation sérieuse est de nature à transformer u
vie, à engager une âme au service du Christ : « Q
n'aimerait en retour celui qui nous a tant aimés ? » (20

(19) Saint THOMAS, op. cit. q. 79, a. 1.
(20) Saint AUGUSTIN.

; morale chrétienne contient beaucoup de préceptes et
:ge beaucoup de sacrifices, — des sacrifices plus durs
plus intimes que n'en demandait la loi juive. Elle est
ourtant tout autre chose qu'un code rigide, car le pré-
pte auquel se ramènent tous les autres est celui de
amour : *si vous m'aimez vous accomplirez mes com-
andements* (21) — amour de quelqu'un qui nous a
imés le premier et qui ne nous commande rien qu'il n'ait
compli d'abord : de sorte que lui obéir c'est le suivre.
usqu'où les brebis ne suivraient-elles pas le bon pasteur
ui a donné sa vie pour elles ?

achetés pour la vie éternelle.

Dans le monde moderne où les servitudes imposées à
homme par l'égoïsme et la rapacité de l'homme n'avaient
mais été si lourdes depuis la suppression de l'esclavage
ntique, un puissant courant entraîne vers leur libération
s masses opprimées. Ce courant est si impétueux, il
illit de telles profondeurs, qu'aucune action sérieuse ne
mble possible sur les esprits entraînés par lui qui n'aille
as dans le même sens que lui. Comment les apôtres d'au-
urd'hui, dont la mission est d'agir sur ces hommes, ne
raient-ils pas frappés par cette constatation ?

Mais n'y aurait-il pas justement dans ces aspirations
ne voie d'accès pour l'Eglise ? N'est-il pas question de
rt et d'autre de salut, de rédemption ? La grande es-
rance qui soulève les foules et les tend vers un avenir
us humain, plus pur et plus fraternel, n'est-elle pas
eur de l'espérance chrétienne ?

Qu'on prenne garde à ces analogies. Le christianisme
t une doctrine de rédemption, mais de rédemption spi-
tuelle, de salut des âmes pour la vie éternelle. S'il a
n rôle à jouer dans l'organisation de la vie terrestre,
ne peut être qu'à titre secondaire. Le bonheur et la
ix, il les promet à l'homme, mais pas pour ici-bas. Il
it et il enseigne que la destinée temporelle de l'homme
t dominée par la loi de la croix : *héritiers de Dieu,
-héritiers du Christ, si toutefois nous souffrons avec*

(21) *Jn.*, 14, 15.

lui pour être glorifiés avec lui (22). Il est vrai que tous les hommes vivaient selon la morale évangéliq qu'elle prêche, tous les problèmes sociaux à mesure qu' se posent, et l'humanité se développerait ici-bas selon rythme harmonieux et sûr qui ferait de ce monde paradis anticipé. Il est vrai aussi qu'aucun chrétien le droit de prendre son parti de l'injustice, quand el touche les autres, surtout quand elle est collective; morale évangélique lui fait un devoir de lutter de tout ses forces pour instaurer un ordre juste et humain. Ma il est dans l'évangile une parole étonnante qui doit no aider à sentir combien une vision trop optimiste de l'av nir de l'humanité sur la terre est en dehors des perspe tives chrétiennes : *malheur au monde à cause des sca dales ! Car c'est une nécessité que les scandales arrive mais malheur à l'homme par qui vient le scandale* (2 Si les juifs avaient été fidèles à leur mission de peup messianique, le Christ n'aurait pas été crucifié et Rédemption n'aurait pas eu lieu : *oh ! que vous êtes p claivoyants ! et que votre cœur est lent à croire à to ce qu'ont dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Chr souffrît tout cela et entrât ainsi dans sa gloire ?* (24), Jésus, le soir de la résurrection, aux disciples d'Emma qui ne le reconnaissent pas et qui pensent que tout a é perdu sur le Calvaire, quand tout au contraire y a é accompli. Mystère étonnant, qu'il n'est pas ici le li d'examiner. Mais ce qui est vrai du Christ est vrai l'Eglise : *s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vo aussi* (25). Comme son Maître, ce n'est pas par l'établ sement du Royaume de Dieu sur la terre, c'est par crucifixion, qu'elle rachète l'homme. Or ce qui cruci l'Eglise ce sont les continuelles persécutions, ouvertes sournoises, du monde; ce sont les échecs de son influen sur l'organisation terrestre de la vie humaine; ce so tous les schismes, toutes les hérésies qui la déchirent; sont aussi les scandales que donnent ses membres, et c sont sa grande souffrance.

---

(22) *Rom.*, 8, 17.
(23) *Mt.*, 10, 7.
(24) *Lc.*, 24, 25.
(25) *Jn.*, 15, 20.

La grande angoisse des apôtres est précisément de
ser que la foule humaine qu'ils portent dans leur cœur
éloignée de ce Christ par qui seul elle peut être sau-
e, que le mouvement qui les entraîne vers une libéra-
n légitime, mais purement terrestre, les éloigne en fait
leur libération éternelle, que pour beaucoup le sang
Christ coule en vain. « Seigneur, que deviendront les
cheurs ? », gémissait saint Dominique, durant ses nuits
prière violente et de dure pénitence : tous les pé-
eurs, les riches et les pauvres, les chrétiens conformistes
les révolutionnaires athées, tous ceux qui sont séparés
Christ. De cette angoisse jaillit une prière douloureuse,
ie à celle de Gethsémani; une immolation de soi-même,
ie à celle de la croix, et la prédication inlassable d'une
rité qui dépasse infiniment celles dont peuvent s'inspirer
mouvements révolutionnaires les plus purs, d'une mys-
que et d'une morale surnaturelles, dont la mystique et
morale que ces mouvements peuvent inspirer aux meil-
rs de leurs militants ne sont qu'un lointain reflet.

dividuellement rachetés.

Ne nous faisons pas du Corps mystique une conception
logique, ne voyons pas dans la communauté des croyants
société de type collectiviste. L'Eglise, corps mystique
Christ, est une société de personnes libres, dont cha-
ne, pour en faire partie, doit adhérer personnellement
Dieu par le Christ. Le péché affecte premièrement et
nt tout les rapports personnels d'une âme avec Dieu :
r l'âme il est une dégradation de sa valeur person-
le; pour Dieu il est une offense. De même la Rédemp-
n qui efface le péché est, elle aussi, principalement per-
nelle : elle remet l'âme en grâce avec Dieu, c'est-à-
en relations intimes de connaissance, de confiance et
mour. C'est personne par personne que l'humanité par-
pe à la Rédemption, et si les rachetés constituent en-
ble un corps organisé, si le moindre de leurs actes,
bien ou en mal, a une répercussion sur tous, c'est parce
dans leur retour à Dieu ils se retrouvent tous dans
même Christ sauveur : c'est à lui qu'ils sont attachés
ord, par un lien personnel, et c'est en lui qu'ils se
uvent ensuite attachés les uns aux autres.

Aussi n'est-ce pas sans surprise et sans quelque m
laise qu'on a pu lire récemment, en des pages d'ailleu
toutes vibrantes d'un magnifique zèle apostolique et rich
d'une précieuse expérience humaine et sacerdotale, d
phrases comme celle-ci : « Seulement, rivés que no
sommes sur notre idée de salut individuel, par l'acquisiti
des vertus individuelles (mon ami Alexandre me répè
sans cesse : « quels égoïstes, ces chrétiens ! »), no
avons oublié que la foi était un engagement dans l'œuv
rédemptrice du Christ, sous la lumière de Dieu révélé
Ne pourrait-on pas, plutôt que d'abonder en son se
expliquer à Alexandre que le chrétien, le vrai, cherche s
salut pour la gloire de Dieu (*la volonté de Dieu est q
vous soyez saints,* dit saint Paul), et aussi qu'il a conscier
de ne rien pouvoir faire pour le salut, le vrai et le s
qui compte, le salut éternel, de ses frères, que si l
même est saint, — ce qui est exactement la même ch
que : sauvé. D'ailleurs l'auteur de cette phrase cont
dirait-il cela, lui qui écrit un peu plus bas, en termes
pressants, que « mêlés à tous leurs frères humains r
baptisés en Jésus-Christ, les chrétiens n'assumeront
vie du monde que s'ils sont des hommes débordants
Dieu, des contemplatifs »? Ce qu'il faut reprocher
chrétiens étriqués qu'il vise, c'est, non pas de cherc
leur salut individuel (saint Paul se souciait du sien,
s'écriait : *je traite durement mon corps et je le réc
en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres
ne sois moi-même réprouvé* (26), mais de n'avoir pas c
pris qu'on ne fait son salut que par l'amour, que l'am
de Dieu consiste à préférer Dieu à soi-même, ce qui c
porte les plus complets renoncements, et qu'il s'étend
cessairement au prochain, de sorte que *si quelqu'un d
j'aime Dieu, et qu'il n'aime pas son frère, c'est un m
teur* (27). Mais c'est une formule bien vague que celle
désigne la foi comme « un engagement dans l'œuvre
demptrice du Christ à la lumière de Dieu révélé »! A
d'être un engagement dans l'œuvre rédemptrice, la foi
un engagement personnel à l'égard du Rédempteur
même; et cet engagement ne nous fait pas entrer se

(26) *I Cor.*, 9, 27.
(27) *Jn.*, 4, 0.

nt dans la lumière du Dieu révélé, il nous unit intiment au Dieu personnel.

C'est pourquoi le souci primordial de l'Eglise est le ut des âmes. *Que sert à l'homme de gagner l'univers vient à perdre son âme,* dit le Christ. La mission qu'elle reçue est celle-ci : *allez par le monde entier prêcher vangile à toute créature. Celui qui croira et sera baptisé a sauvé; celui qui ne croira pas sera condamné* (28).

Il n'y a en cette conception de la vie religieuse aucune ce d'égoïsme. C'est pour le salut, la sanctification, le nheur éternel de nos âmes que le Christ a versé son sang, ce serait une singulière manière d'accueillir son safice et l'amour éternel qui l'a inspiré, que de mépriser salut qu'il a jugé lui-même assez important et assez pable de glorifier Dieu, pour que cela valût la peine 'il s'incarnât et qu'il mourût afin de nous l'obtenir. gloire de Dieu est plus importante que tout intérêt main, fût-il collectif : n'hésitons pas à le rappeler à e époque où la religion se détourne de Dieu pour ne uloir plus être qu'amour et service de l'homme, comme était possible d'avoir vraiment le sens de l'homme ıs avoir d'abord le sens de Dieu, qui a fait l'homme et us a commandé de l'aimer. Ajoutons immédiatement e toute opposition qu'on voudrait établir entre la pourte de la gloire de Dieu et celle des vrais intérêts de umanité est factice, puisque Dieu met sa gloire à liver l'homme et à le rendre heureux. La gloire de Dieu, bien de ses frères, le salut de son âme, ce ne sont pas objectifs divergents; on ne peut les poursuivre l'un ıs l'autre, et les poursuivre ensemble c'est laisser le rist accomplir en soi son œuvre rédemptrice, cette ondante effusion de vie pour laquelle il est venu.

■ ■ ■

Ainsi la Rédemption n'est pas un processus évolutif, outissant, par une dialectique psychologique ou histoue, à la libération individuelle ou collective de l'homme égard des mille servitudes de sa vie terrestre. Elle est

---

8) *Mc.*, 16, 15-16.

une œuvre objective, accomplie par le Christ dans passé, toujours présente parmi nous par ses effets, enlev au temps et revêtue d'éternité par l'acte d'amour to jours jaillissant avec lequel le Christ ne cesse de la pr senter à son Père. Notre part à nous consiste à fai nôtre cette œuvre, en nous unissant, par la foi et l'amou à l'offrande réparatrice du Christ; par le baptême d'abor puis par notre propre souffrance et notre mort, à s accomplissement. C'est là un mouvement vital qui nous replie pas sur un passé disparu, puisque la croix Christ ne cesse d'agir au milieu de nous, et que le sac fice eucharistique nous en rend invisiblement présente mystérieuse réalité. Mais il ne nous tend pas non pl vers un avenir temporel, et par là il est sans commu mesure avec les mouvements révolutionnaires auxqu il paraît ressembler. Il nous fait sortir du temporel nous oriente vers l'éternité. Si le chrétien doit être de monde et participer réellement à la vie des hommes, c'e pour leur annoncer un message qui n'est pas de ce mon et leur donner part à une vie qui transcende la vie t restre.

« Achetés à haut prix », au prix du sang du Fils Dieu, ne perdons jamais de vue la sanglante immolati que le Christ a faite de lui-même pour nous, et le b de cette immolation qui est de nous assurer la vie ét nelle. Ce serait minimiser la Rédemption et dévaluer christianisme que de n'y voir qu'une libération terres et temporelle de l'homme par l'homme, alors qu'il s'a d'une libération spirituelle et éternelle de l'homme Dieu.

fr. Jean-Hervé Nicolas, O. P

Le péché et la croix dans notre vie spirituelle

L'époque que nous vivons ne nous permet plus de considérer notre vie spirituelle dans son isolement. Nous ne pouvons reprendre la réponse de Caïn : *ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère ?* Car la oix du Dieu, auquel nous prétendrions réserver nos pen- es répondrait à nouveau : *le sang de ton frère crie de terre jusqu'à moi.*

Le véritable élément de notre spiritualité, c'est notre ndition humaine, et pour nous cette condition en ce ilieu du XX^e^ siècle. Or j'ai passé mes derniers mois à rcourir la France et les pays de l'Europe occidentale. rtout des maisons, des rues, des villes entières démolies, ûlées, anéanties; à travers les décombres, des hommes x bras et aux jambes coupées pour lesquels il n'y avait us assez d'appareils de prothèse, nécessaires cependant ur reprendre l'apparence d'une vie normale; des femmes, nt le mari n'était pas revenu et qui étaient obligées accomplir les plus durs travaux des hommes; des en- nts à l'abandon, des adolescents aux traits tirés qui iaient la faim. Si j'avais interrogé, on m'eût répondu uvent que ces jeunes n'avaient plus ni père ni mère ne sauraient plus ce que c'est qu'un foyer. Mon regard reporte en arrière. J'évoque nos camarades, nos amis venant de l'interrogatoire, le dos en sang, se traînant r le peu de paille que l'on avait pu amasser, et recevant soins des plus adroits qui avec un peu d'eau ou quel-

ques médicaments tentaient de les soulager; — l derniers regards de ceux qu'on était venu chercher d'abo à 5 heures puis à 11 heures du matin, et que l'on abatta à coup de mitraillettes dès qu'ils venaient de sauter leurs camions. Je pense à ce que l'on nous a dit d camps de Dachau, d'Auschwitz et d'ailleurs. Journell ment des témoins revenus par miracle nous racontent qu sur 100 hommes enfermés, des jours durant, sans ea dans un fourgon, des dizaines étaient morts de soif, d'étou fement, de folie. Nous ne pouvons oublier les chambr à gaz et les fours d'incinération, et nous savons que c'éta là les moindres des tortures de ces lieux où l'inscriptio d'entrée avertissait : « tu viens ici pour travailler mourir ».

Or cette rage n'est point morte au cœur de l'humanit Car hélas, des peuples entiers sont encore déportés, l'e clavage est ressuscité, des millions d'hommes sont encor au nom d'une idéologie aussi cruelle, parqués comme ne parquerait pas des bêtes. Et de cette folie je por moi aussi la responsabilité. Il se peut que je n'ai p poussé jusqu'à si sanguinaire cruauté les sentiments q sont à son origine. Mais l'amour de mes frères, le voulo de la paix, de la justice sociale, qui seuls pourraient no arracher à cet engrenage hallucinant, les ai-je au cœur N'ai-je pas eu plutôt cette lâcheté, qui s'applique à rien voir, qui se repose sur de bonnes intentions, et q permet que d'autres accomplissent leur infernale besogn Dès que notre intérêt nous pousse, combien ne faut pas d'efforts et de temps pour vaincre les sentiment tantôt inavouables, tantôt avoués sans assez de pudeu qui nous portent à nous ranger dans un camp d'assassins Ce sont bien ces sentiments immodérés du bien-être pe sonnel, ou de l'orgueil de classe ou la volonté de puissan nationale, qui donnent cette puissance de masse aux in tincts les plus meurtriers. La misère du monde m'étouff mais de cette misère je suis aussi responsable, car je n pas étouffé à leur naissance les causes qu'elle a dans m propre cœur.

Le péché de l'homme, je viens de le toucher du doig ou si l'on veut le résultat de ce péché. Le péché est cet préférence donnée inlassablement à l'égoïsme, à la joui sance et à l'orgueil alors que l'amour m'était demand

la vie spirituelle est cet effort, qui devrait sans cesse répété, de donner le pas à l'amour. Mais l'amour des mmes est impossible, ou même ne serait d'aucune utilité n'enveloppait également le bien suprême de l'homme est Dieu même, Dieu immédiatement possédé. Comnt puis-je de tout mon être adhérer à Dieu, de tout on être d'intelligence et plus encore de volonté au miu de ce monde de souffrances et de turpitudes ? Comnt le puis-je surtout alors que je sens en moi-même veiller les mêmes désordres, que j'accomplis les mêmes tes, qui ont abouti à cette misère et à cette détresse ? ui ne serait, dans si triste situation, sur le point de déspérer ?

Or au milieu de mon désespoir, voilà que se dresse la lution, qui, ailleurs, serait en vain cherchée. C'est la oix où pend le corps du Fils de Dieu mort par amour ur les hommes et pour leurs péchés. Car la pire des uffrances et le pire des abandons, il les a connus et rouvés, et ce n'est pas pour un homme qu'il croit juste 'il a accepté la mort, mais pour ceux qu'il savait péeurs et enlisés dans la haine et dans l'impuissance. Je ns enfin le point fixe sur lequel je veux m'appuyer. r désormais « là où le péché a abondé la grâce a suoondé » et je peux maintenant chanter : *Où est ô mort victoire, où est ô mort ton aiguillon ?* car rien désorais ne peut me séparer de celui qui m'a aimé le emier.

Si la vie la plus haute du chrétien commence à ce niau où la misère du monde et sa propre misère risquent l'étouffer, s'il peut se demander s'il n'est pas d'autre ution que la désespérance, il expérimente aussi avec e force au moins aussi grande, que le Christ est mort ur ce monde sans espoir et que par sa mort il lui rend spérance. La croix, notre unique espérance. Mais esrance qui est une force. Toute la vieille théologie, qui irme que le chemin de l'amour de Dieu est l'espérance, orend sa pleine signification. Nous avons trop oublié rôle premier du Christ qui est d'être Rédempteur. Nous nsions que notre devoir était de l'imiter, et pour aller lui d'être digne de lui. Il se peut qu'un jour vienne reille attitude. Mais ce n'est pas là notre premier rapt avec le Rédempteur, et la doctrine de saint Thomas

qui veut que le motif déterminant de l'incarnation soit l
péché, est loin d'être pour nous une abstraction. Le Chris
est d'abord la pierre d'angle sur laquelle nous nous ap
puyons pour nous arracher au mal et nous élever quelqu
peu; et c'est à cette expérience que doit faire appel mo
lecteur s'il veut comprendre la place du péché et de l
rédemption dans la vie spirituelle. Chacun de nous es
appelé à la faire de même, et c'est peut-être l'événemen
le plus décisif de sa vie chrétienne.

Que le Christ ait accepté, pour nous en tirer, d'être notr
compagnon de misère, ce n'est pas une vérité que l'on puiss
démontrer; seule la foi nous l'enseigne, mais nous l'en
seigne indubitablement. Le Christ est avec nous jusqu
la fin du monde. Il est au milieu de nous, en nous, agissan
sans cesse, et il fait en nous sa demeure. Eclairés pa
notre foi, il nous suffit d'être attentifs et se révèle cett
présence qu'il faut se garder d'imaginer et encore plu
de chercher à sentir. Présence qui est tout secours et tou
amour, et devient garante de la vérité, de la durée, de l
qualité de ce qui nous environne. Je me réfère à l'expé
rience que chacun en peut avoir, et si l'un ou l'autre n
l'a pas, qu'il fasse uniquement appel à l'enseignement d
la foi, et il verra s'affirmer la certitude de son espéranc
Seulement, il s'agit de voir l'ampleur que veut prendre e
nous cet appui du Christ, et c'est à cette prise de conscienc
que je convie mon lecteur.

Celui qui croit être sans péché se séduit lui-même.
n'est que d'être attentif pour découvrir cette lamentab
misère qui nous empêche à chaque instant de faire c
que nous voulons faire, et nous pousse à accomplir ce qu
nous ne voudrions pas. Résumons ce désordre radical d
notre être par l'évocation des trois concupiscences. Il e
bien certain que le désordre de la sensibilité, la cupidi
de posséder et la volonté de puissance sont les trois fléau
qui mènent et détruisent le monde. Ce sont aussi sous d
formes diverses et à des degrés divers les tendances pe
nicieuses que nous trouvons en chacun de nous. Le
puissance vient de ce qu'elles prennent racine dans l
aspirations les plus légitimes de l'homme qui est fait pou
procréer et pour aimer, pour dominer la terre et la poss
der, pour affirmer sa personnalité. Aussi le tourment es

parfois de ne même pas avoir la vision claire de ce il y aurait à faire. Il est facile, par exemple, de dire il faut être humble; mais une recherche mal réglée, fausse par conséquent de l'humilité, ne va-t-elle pas us pousser à fuir nos responsabilités, à manquer même services que le prochain peut attendre de nous, à ire finalement à l'influence que l'esprit chrétien peut oir dans ce monde ? Je pourrais parler de même à ppos de chaque concupiscence et de la vertu qui en omphe. Dirai-je que ce n'est pas là qu'est pour l'homme bscurité la plus pénible ? A mal lutter contre les tennces pernicieuses en soi, à les violenter trop, comme à gliger de les combattre, on s'aperçoit que l'on porte einte à sa propre personnalité, on arrache le bon grain ec l'ivraie, et pourra-t-il être vertueux ce pauvre homme e je deviens, dont, sous prétexte de le corriger, je sse les réactions les plus spontanées ? Il est clair, par mple, que de 14 à 25 ans, le jeune homme doit mener conquête de sa sensibilité, devenir maître de sa sensuaé. Mais l'acharnement que l'on peut avoir contre telle nson ou telle parole légère, contre ces pensées dont n'est pas maître, contre les gestes échappés, bien loin nous rendre maître d'eux, en viennent à créer les lantables hantises qui sont le tourment des scrupuleux. rs beaucoup par haine (fort compréhensible) du scrue, renoncent même à cette maîtrise raisonnée qu'il faut out prix acquérir, et prennent le parti contraire d'un èglement que l'on ne peut tolérer. Il est difficile d'y r clair à cette naissance où la nature et les déformas s'emmêlent étroitement, de discerner ce qu'il faut bbattre et ce dont il est plus sage de ne pas trop ccuper. Il faut beaucoup de patience pour débrouiller écheveau.

Le Christ a cette patience. C'est toujours la même érience sur laquelle je veux revenir. Il est difficile s'expliquer, car le Christ n'est plus vu, n'est plus enlu, n'est plus touché. Mais au vrai, les gens les plus sents le sont-ils au moment où nous pouvons les aperoir, où nous pouvons leur parler ? Certainement il agréable, il est précieux de saisir sur un visage la ction à nos discours, d'entendre la parole attendue. s ces moyens normaux de communication ne sont-ils

pas parfois des gênes, lorsque nous voulons parler le pl
à cœur ouvert. Si nous voulons exprimer ce qui nous e
le plus intime, ne nous arrive-t-il pas de fermer les yeu
d'exiger que notre confident se taise, comme pour re
placer cete présence extérieure, par une autre plus
recte et plus intime qui vient nous chercher là où no
sommes le plus nous-mêmes. C'est ainsi que le Chr
vient nous rejoindre. Et plus encore que celui qui nc
connaît parfaitement et pourait nous dispenser de par
lorsque nous parlons de nous-même, le Christ vient à
secret de notre être où naissent tout en même temps
qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire. Il le sait mie
que nous et parfois notre prière se limitera à lui dire de v
par lui-même, et sans nous qui ne la voyons pas aussi cl
rement, cette misère secrète qui est notre tourment. C
l'on ne s'y trompe pas. Il n'y a là aucune joie à met
sous les yeux d'un autre ce que nous serions si heur
de cacher; il y a seulement cette quête d'un point
et solide à partir duquel nous pouvons faire triomp
notre personnalité. Or ce rocher, c'est le Christ.

On demandera d'où vient cette certitude ? De notre
uniquement, c'est-à-dire de la parole même du Chr
C'est par manque de foi, que nous cherchons des moy
compliqués pour trouver le chemin, pour rencontrer
vie. Le Christ entre en nous par des moyens très simp
par la communion, et par les autres sacrements, par n
vie dans l'Eglise, où nous sommes deux réunis en
nom. Le tout est de saisir la portée de cette présence,
être attentif et de l'utiliser. De ne pas oublier surt
que le Christ est tout à la fois le Rédempteur et le C
teur, celui qui mène les événements et qui nous a
voulu en ce point de l'espace et en ce moment du ter
conduit avec amour toute notre vie. Alors l'écheveau
dénoue, l'obscurité s'éclaircit. Telle crainte, telle obses
s'éloigne. Telle solution est prise sans que l'on ait p
à y songer. Telle action où nous voyons à tort du
nous révèle sa simplicité. Tels sentiments qui se noua
à la façon de nœuds de vipères se dénouent et lais
notre cœur en liberté. Plus profondément encore ce
les événements qui d'eux-mêmes s'arrangent et nous
mettent de triompher de tentations redoutées, mais qu
se présentent pas. Surtout, gardons-nous à ce mome

faire les sots et les prétentieux. Ne nous plaignons pas
d'être pour rien dans des victoires que nous n'eussions
remportées si le combat eût été plus ardu ou seule-
ot se fût présenté. C'est le Christ qui en nous a été
orieux; que nous importe le chemin qu'il a choisi
ur son succès ?

Parfois ce chemin est plus étrange encore — et c'est
chute qui nous a donné de remonter la pente. Ainsi
est-il de certaines maladies, relativement bénignes, qui
obligé à un repos, et prévenu ainsi des maux plus
nds. Il arrive qu'une chute, qui nous a grandement
ctés et humiliés, nous fasse prendre conscience de notre
itable misère, et nous éclaire sur la seule façon dont
us pourrons en triompher. Oh ! bienheureuse faute,
e-là aussi !

Mais ce que je voudrais surtout mettre en lumière,
t que le Christ ne violente aucunement notre liberté.
n au contraire, c'est dans ce travail mené ensemble
celle-ci se trouve et s'affirme. Beaucoup ont du mal
saisir cette collaboration libre, c'est qu'ils en parlent
jours dans l'abstrait, et ne se reportent pas au contraire
expérience de cette conquête. Remarquez que déjà dans
taines collaborations de la terre, on expérimenterait l'ana-
ue de cette liberté. Mais l'idéalisme nous a détraqués.
us ne pouvons renoncer à penser l'homme comme une
nade, comme s'affirmant en soi avant de rencontrer
rui, alors qu'il n'y aurait pas de pensée sans les mots
nous sont enseignés par d'autres, qu'il n'y aurait
de vouloir sans l'amour qui nous porte hors de nous-
mes, car c'est lorsqu'il se referme sur lui que l'amour
iste tuant toute universalité, en vient à supprimer la
rté. A chaque fois que nous rencontrons sur notre
te quelqu'un dont la pensée éclaire et fortifie notre
sée, dont l'amitié conforte nos vouloirs, il importe assez
que les vérités soient découvertes ensemble au lieu
l'être dans la solitude, que les décisions soient prises
lement ensemble, la liberté qui se nourrit du vrai et
bon ne fait que croître. Mais il n'y a là qu'image de
qui se fait plus profondément avec le Christ. Le
rist est le Verbe qui s'est fait petit sur terre pour nous.
st la Vérité de Dieu qui s'est faite à notre dimension
omme, à notre dimension de pécheur. Par lui, l'Esprit

d'Amour devient à notre portée. Au contact avec
vérité totale, avec l'amour envahissant, la liberté ne p
que s'affirmer. C'est l'expérience que fait celui qui s'
puie ainsi sur le Christ. Curieuse condition de l'hom
qui, en se réduisant à lui-même, ne peut que se s
roser et développer des réflexes automatiques, ou ne c
quiert sa vie la plus intime qu'à condition de la perc
Cette perte de soi-même dans le Christ est le plus co
chemin pour affirmer, sans aucune crainte de la per
désormais, la liberté sans laquelle nous ne pouvons
nous-mêmes.

Mais il serait bien étroit, et par suite erroné, de
voir l'influence de la faute et du péché, et par suite
victoire de la rédemption qu'en soi-même et dans
solitude. On a dit : « l'enfer, c'est les autres », je p
que la vision d'un homme totalement refermé sur
sans aucune fenêtre même intérieure, ne serait pas m
infernale. L'enfer est en nous-mêmes seuls ou avec
autres, dès là que nous sommes dans un monde clos.
péché opère notre emprisonnement. Nous l'avons déjà
en nous-mêmes, isolés. Il n'est pas besoin de beaucou
temps, pour le constater dans nos rapports avec au
Comment le commerce avec le prochain ne développe
il pas le désordre qu'est en nous le péché ? Deux déso
qui se rencontrent font un désordre plus grand, et
le domaine de la sensualité, et dans celui de la cupi
et dans celui de l'orgueil dominateur. Nous revien
plus loin sur les moyens de triompher de ces organisa
monstrueuses qui résultent de l'association dans un m
vice. A la racine de tout, il faut triompher de la h
que ne manque pas d'engendrer la rencontre de
hommes également enfoncés dans leur misère.

Il aurait été faux de ne pas joindre ce souci de
tente avec son frère, à la préoccupation d'une perfe
et d'une spiritualité personnelles. Celles-ci ne se rencon
qu'en Dieu, dans l'amour de Dieu. Or nous savons
si nous disons que nous aimons Dieu alors que nous
sons notre frère, nous sommes des menteurs. Mais il ne
fit pas de ne pas haïr, il faut aimer. On peut dire d'ail
que la haine ne peut être chassée, que par un grand a
en notre cœur. Cet amour doit être en chacun de

iiment varié depuis l'absence de haine que nous ve-s de signaler, en passant par le désir d'aider les mi-ables, la miséricorde, la bienveillance, l'entente, jusqu'à re affection profonde qui fait que quelques êtres, à qui us ne donnons pas seulement, mais de qui aussi nous evons, nous apparaissent comme d'autres nous-mêmes. la charité tout entière dans son extension se nourrit cette gamme infiniment variée de sentiments qui forme mour fraternel, car l'amour fraternel est la chose la ins monotone qui soit mais la plus variée et la plus louissante.

Or il est difficile de le faire partout triompher. Il difficile à certains jours de n'être pas cruel, mais il difficile d'être bienfaisant et miséricordieux, et il est ficile de garder l'entente avec qui l'on doit vivre, et ut-être plus difficile encore à certaines heures d'aimer nme soi-même celui qui est notre plus proche pro-ain. Les heures même d'accord peuvent-elles avoir leur nitude si nous n'arrivons pas à répondre à cette double gence contradictoire : respecter la liberté de l'être aimé, cependant le rejoindre au plus secret de sa préoccupa-n et de son attachement ? Le Christ nous donne de liser ce miracle. Car c'est bien lui qui est au plus ime de ces êtres qui ont à se rencontrer, et, s'il y est, st pour épanouir en chacun la liberté. La rencontre te dans le Christ n'est pas une rencontre où nous oncerions, par une discrétion mal comprise, à unir qu'il y a de plus intime en nous, elle est au contraire moyen de parvenir à cette union, non point dans le pect (ce serait trop peu dire), mais dans le renforce-nt de notre liberté la plus sacrée. Seulement, il faut bien r la condition de cette rencontre : elle ne se fait que ns la foi. De même que nous ne nous atteignons nous-mes à notre source de liberté qu'en raison de la foi e nous avons aux paroles du Christ, de même ne nous eignons-nous l'un l'autre en ce secret qu'en raison de même foi. Il nous faut voir maintenant comment ce n de la rédemption qui vainc la haine et fait triompher mour joue à travers toute la vie de l'homme en ses s diverses occupations.

Car ce n'est pas dans la solitude que l'homme accom-sa destinée. Il appartient à de multiples groupes, son

foyer, son entreprise, sa cité, nécessaires pour épanou
toutes les richesses qu'il porte en lui. Mais en même tem
que se poursuit son épanouissement, croissent égaleme
les dérèglements que l'on a pu résumer dans les tr
concupiscences, dérèglements rendus terribles encore, p
le voisinage du prochain, qui tout à la fois pâtit de no
propre mal, et l'aggrave en nous. Plus que jamais
trouve nécessaire le recours à celui qui nous permet
nous trouver nous-même et de trouver notre frère.

Cette insertion du Christ dans l'œuvre que nous po
suivons avec notre plus proche prochain est si nécessa
qu'elle a donné naissance à un sacrement. Tous les
crements, au vrai, embrassent le prochain en même ten
que nous-même. Que signifierait une ordination qui
mettrait pas le nouveau prêtre au service de l'assemb
des fidèles ? Et le baptême lui-même, s'il ne faisait ent
dans la société hors de laquelle il n'est point de salu
L'Eucharistie enfin, n'est-elle pas par excellence l'a
de l'assemblée ? Mais il est un sacrement dont les
nistres et tout ensemble les sujets sont explicitement p
sieurs, et c'est le sacrement de mariage. Il est donné, n
dit la théologie catholique, pour assurer le triomphe
la concupiscence. De nos jours où la foi conquérante
nos foyers a rendu à ce sacrement son éclat et sa grand
on entend parfois certains se plaindre de ce biais m
rable par lequel les docteurs justifient la grâce pr
du mariage. Mais que cette plainte révèle une incompré
sion de l'action salvatrice! La manifestation d'une p
au secret de l'âme, c'est l'affirmation du secours néces
du Rédempteur et l'affirmation également que ce sec
est donné. Répétons notre souverain principe : là o
péché a abondé, la grâce a surabondé. La grâce du Ch
la présence effective du Christ seront assurées en
ouverture secrète où le péché a son entrée. Car, so
réalistes, n'est-il pas vrai que le mariage ouvre la
à la concupiscence ? Les jeunes époux qui sont allé
mariage dans une totale pureté nieraient-ils que
révélation d'un plaisir ardent risque de les emporte
delà des limites de la raison ? Mais il n'est pas qu
premiers jours du mariage où les corps sont jeunes co
les âmes. Il y a aussi le long cheminement qu'il fa
faire des années durant, pendant lesquelles les petit

la vie, les mesquineries des caractères et plus encore
tempéraments se révéleront infailliblement, il y aura
maternités, les inquiétudes sur le gain de la vie, les
ures, le vieillissement. Il y aura pour l'homme ou la
mme qui voient fuir leur jeunesse, les rencontres nou-
iles avec d'autres jeunes auxquels ils ne seront pas
différents. C'est le temps où l'amour ne devra pas être
oins fort mais trouver son point d'appui dans une ren-
ntre spirituelle. Or la menace que cause notre faiblesse,
est là que pour donner au Christ sa place dans la par-
ite union du foyer. Ici sans doute, plus que jamais, s'ap-
quent les remarques que nous faisions plus haut sur
Christ lien entre deux êtres, utilisant pour être ce lien
faiblesse même que chacun porte en soi. Ici s'entrelacent
roitement le recours personnel au Christ pour assurer
propre perfection, et l'appel commun du groupe pour
e le foyer connaisse un plein épanouissement. Chacun
ut en effet recourir à l'action rédemptrice pour être
inqueur dans la lutte livrée à la concupiscence. Mais
e ce serait mal connaître le sacrement des épousailles du
rist et de l'Eglise, que de s'arrêter à ce recours égoïste,
de ne pas voir que ce n'est pas seulement chacun qui
menacé individuellement de péché, mais le groupe dans
totalité qui peut être arrêté dans son ascension. Le
cours du Christ sera donc du foyer tout entier. Et de
ème que la faute aura menacé de le corrompre, de même
ction rédemptrice du Christ mort et ressuscité lui don-
ra de partir à la conquête d'une unité plus étroite, d'une
tivité plus rayonnante.

Mais il n'est pas que dans son foyer que le chrétien
amené à faire pénétrer l'activité rédemptrice. On reste
nné de la conception, heureusement de moins en moins
pandue, de certains chrétiens qui n'imaginent pas que
r foi chrétienne eût à régir toutes leurs activités aussi
n à l'usine ou au bureau, qu'au foyer ou à l'Eglise.
oiraient-ils par hasard que l'appât du gain, qui fait ses
ages dès que l'on commence à gagner sa vie, fût moins
aste que le dérèglement de la sensualité ? Plus néfaste
contraire, et plus meurtrier aussi. La lutte contre les
règlements qui en ont résulté, en est devenue autrement
ficile et autrement ardue. Les misères que nous avons

connues dans certains quartiers lépreux de nos cités, chez les peuplades entières qui furent colonisées, étaie le résultat moral de cette soif d'argent. Pour en triomphe il faudra une force surhumaine. Il nous est difficile mên d'indiquer, comme nous venons de le faire pour le foye les voies qu'il faudrait suivre afin d'y parvenir. No savons que ce ne peut être que par un triomphe de charité. D'une charité qui nous fait avoir le souci de to ceux qui pourraient souffrir de nos appétits désordonné mais d'une charité qui nous pousse aussi à recherch l'entente avec chacun de ceux qui auront pris conscien des effroyables méfaits d'un pareil désordre, et qui so désireux d'unir leurs efforts pour en triompher. Christ demeure le plus court chemin de cette entent bien que de façon nouvelle et mystérieuse. Car il pe arriver, il arrive que ceux qui entendent mettre de l'ord dans les domaines économiques et sociaux ne partage pas toujours notre foi. Nous n'aurons pas cependant hésiter de collaborer avec eux. Mais il sera bon égaleme que les chrétiens qui auront pris conscience de leur re ponsabilité devant la misère du monde, se lient aussi ent eux d'un vouloir très solide afin d'entretenir en eux volonté indéfectible de triompher de cet enfer. Ce que dis du monde des affamés, je le dirai aussi du monde la politique. Car les cités peuvent dorénavant être bât dans une telle tyrannie, que l'homme y soit condam au pire des esclavages. La volonté de puissance de ci tains se solde par la mort de millions d'autres, et la m même serait peu de chose, si elle n'était précédée, com c'est le cas de nos jours, par la destruction systématiq de tout ce qui est la raison de vivre pour tous ces homm pour tous ces foyers dont la plainte ne cesse de crier ve geance. Le mal est si profond, si ample, que l'homm encore une fois serait près de désespérer d'en triompl jamais. C'est l'appui sur le Christ qui est de jour en jo davantage requis pour que nous puissions sortir de enfer.

Mais il est alors requis que la spiritualité du chrét prenne toute son ampleur. Déjà nous avons montré qu'ap s'être trop refermé sur lui-même, le chrétien pren conscience qu'il ne pouvait se sauver seul, que même ce

pression lui imposait plus que de la gêne, de la honte. est peut-être par son foyer qu'a commencé ce mouement conquérant qui étend sa préoccupation à autrui, lle a gagné depuis son entreprise, et s'étend maintenant la cité. Mais c'est aux dimensions de l'humanité entière t du monde que doivent s'ajuster sa peine et son amour. l doit aimer le monde. Et les menaces monstrueuses ui s'affirment de plus en plus contre la vie de l'homme, e doivent pas lui masquer les richesses infinies qui s'affrment également chaque jour davantage. D'immenses ésirs travaillent en ce moment l'humanité, dont il serait riminel de méconnaître la grandeur : un désir de maîrise de cette terre où nous vivons, et même au delà de ette terre de l'univers tout entier — un désir de vérité ui, pour commencer par le souci de connaître les réalités atérielles et humaines, n'en est pas moins profond — un ésir de réaliser l'union entre tous les hommes qui traillent et peinent sur notre planète. Trop souvent, le rétien a eu peur de ces vouloirs titanesques. Ce sera our notre génération, sans doute aussi pour les générations à venir, l'immense reconnaissance, que nous gardens à un homme comme le Père Teilhard de Chardin, de us avoir appris à nous réjouir au nom même de notre i de chrétiens, de cette action unificatrice et conquénte, et d'avoir montré qu'elle ne peut se parfaire qu'en chèvement du Christ total. Nous aurions souhaité cendant que l'action salvatrice du Christ nous arrachant péché et que la personnalité la plus intime, si précieuse ur notre amitié, de celui qui est né de la Vierge Marie début de notre ère, qui a été crucifié sous Ponce Pilate, ressuscité et demeuré éternellement le même, en fussent oins absentes.

Car il reste que cette marche vertigineuse peut être n seulement accélérée ou retardée par notre paresse notre vigilance, mais qu'elle peut tourner à la libéion de l'homme ou à son esclavage. A chaque fois que présente à l'homme un milieu plus grand où il aime vivre, à chaque fois se propose l'alternative que ce onde soit au service des valeurs éternelles qui le libéront, ou qu'il en soit l'ennemi. Depuis quelques décades, us acquérons l'habitude de ces luttes aux dimensions la planète. Mais le devoir du chrétien n'est pas de

les fuir, pour sauver sa seule intégrité, mais d'entr
au contraire pleinement dans l'œuvre conquérante de s
frères, et d'y rendre présent le Christ, afin qu'il pou
suive à cette nouvelle échelle son œuvre rédemptric
Aurions-nous si peu de foi dans sa mort et dans sa r
surrection, que nous ne serions pas assurés qu'il a vain
le monde ? Notre liberté n'est pas grande, au princip
dans cette œuvre de géants. Que nous le voulions ou nc
l'homme est poussé par cette force qu'il porte en lui,
qui y fut mise par la création : la vérité de la science
poursuivra, l'unification de l'humanité se fera. Nous avc
chacun la possibilité d'accepter ou de refuser la particip
tion à cette conquête. Nous chrétiens, et en tête ce
d'entre nous qui ont consacré leur vie à la contemplatic
nous avons du même coup la possibilité d'y faire particip
ou d'en exclure le Christ dont nous sommes les porteu
Au terme, nous aurons collaboré à la liberté du mon
ou à son asservissement.

L'œuvre est écrasante, il est vrai, mais le Christ n'e
il pas avec nous ? L'expérience à laquelle nous fais
appel, de ce travail avec le Christ dès que notre inte
gence, dès que notre vouloir s'éveillent, il faut la c
tinuer à l'échelle de l'humanité. Dans notre tourment
tous les jours, c'est une immense joie qui nous est acc
dée. Sans doute, nous nous sentons petits et faibles dev
la tâche, qui est à entreprendre. Nous ne nous sent
pas tous du génie, nous ne sommes pas tous des héros,
des saints. Nous nous appliquerions volontiers la phr
de saint Paul aux Corinthiens : *Les sages selon la ch
n'abondent pas parmi nous, ni les puissants, ni les nob
Ce qu'il y avait de fou dans le monde, Dieu l'est
chercher... Ce qu'il y avait de faible dans le monde, L
l'est allé chercher... Les petites gens de ce monde,
gens de rien, Dieu les a choisis.* Mais nous avons a
nous le Christ qui demeure éternellement. Nous fais
notre travail dans le noir, nous menons notre combat s
savoir chaque jour à quoi il sert, nous mourrons à la tâ
sans avoir vu les résultats, nous verrons même dans
rangs à des tâches de commandement des hommes
nous eussions souhaité qu'ils fussent plus intelligents
plus virils. Mais cette immense lutte d'hommes de tro
obscurs et ignorants, est menée sous la conduite de

vit à travers les siècles, et nous savons qu'il nous
e à la victoire au bénéfice de tous ceux qui auront
é passionnément comme lui et nous osons dire comme
s, l'humanité. Nous ne combattons pas seulement avec
mais nous combattons avec tous ceux qui partagent
même foi, et le même amour. Notre amour est d'abord
combat mené ensemble, car cette unité hiérarchisée
e les hommes d'une même foi et d'un même baptême,
t l'Eglise. L'Eglise qui a seule pouvoir de donner préci-
ent au monde ce qu'il cherche : la totale unité et la
faite unité. Seulement, dans cette Eglise, qui est in-
lible en son enseignement mais qui ne donne à chaque
le que la sainteté que ses membres ont voulu embrasser,
re devoir est de maintenir continuellement la connais-
ce et l'amour de ce monde que notre Christ est venu
ver.

Je sais bien que cette même Eglise enseigne que ce
nde est mauvais. Le péché que j'expérimente en moi
que j'ai retrouvé en chaque groupe auquel j'ai été
elé à participer, ce péché a pénétré le monde tout
ier, et l'a pénétré dès le commencement. Mais il faut
n comprendre l'enseignement du dogme du péché ori-
el. Que l'activité du monde dans son universalité fût
ssée, il n'était point besoin d'une révélation pour nous
prendre. Il nous suffit de regarder. Le sang d'Abel
st point le seul à crier sur la terre. De siècle en siècle
victimes n'ont point cessé, et notre siècle fut plus
e tout autre prodigue en homicides. Tout près de nous
y a ces millions d'êtres tués, brûlés, gazés, épuisés par
faim, dont nous ne pourrions même évoquer toutes les
tures. Que le mal ait été triomphant, nous l'avons vu
nos yeux. Ce que la révélation nous révèle en nous
lant d'un péché originel, c'est que la souffrance de
umanité, Dieu en a voulu partager la blessure. Pour
e nos crimes l'atteignent, lui aussi, et non point seule-
nt les humaines victimes, il faut qu'il nous ait con-
vé son amour. Seul l'être qui aime peut être ainsi
ssé. Nous sommes d'autant plus sûrs de son amour,
'il n'en est pas resté à cette déclaration de Père et de
ticier. S'il a voulu être blessé, il a voulu aussi que
us puissions être victorieux même de cette blessure, et
un Dieu seul pouvait effacer l'offense faite à Dieu,

un Dieu nous a été donné. Dieu a tellement aimé le mon qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque cr en lui ne meure pas mais qu'il ait la vie éternelle. Ma la foi n'est pas seulement un acte récepteur où nous a cepterions un don auquel nous n'aurions pas particip C'est une acceptation d'abord, il est bien vrai, mais av ce Christ reçu, c'est aussi la possibilité de poursuivre p nos propres souffrances ce qui manque à la passion Christ. Le Christ n'a pas voulu travailler seul au sal du monde, mais avec nous. Et le salut, ce n'est pas u réalité abstraite, mais cet arrachement à toutes les n sères dont nous sommes les témoins et trop souvent acteurs. Dès lors ce n'est pas l'attachement au mon qui s'opposera à la croix, mais au contraire c'est lui c le servira.

Parviendrons-nous dès ici-bas à si grande victoire ? n'est pas en notre pouvoir de le décider. Appuyé sur el levier, la croix elle-même, il serait d'une impardo nable lâcheté de céder au pessimisme. Si Dieu a ta aimé le monde, pourquoi arrive-t-il si souvent de ne p montrer aux autres le visage d'hommes confiants da leurs victoires, certains d'être rachetés, assurés au jo fixé de ressusciter ? Mais quelle que soit au terme de s histoire terrestre la destinée visible de notre monde, fut-il donné de connaître enfin la paix et ce triomp humain si ardemment désiré, ce serait trop peu po l'espoir fou qui nous a pris au jour où nous avons rencon le Christ et nous sommes appuyés sur sa croix. Parti Dieu, dont nous avons emprunté la force, nous ne p vons nous arrêter qu'en Dieu, Dieu clairement vu, D totalement rencontré et totalement embrassé. La mes du monde, et même son péché, nous ont amenés à le passer, à aller au-delà de lui pour atteindre enfin, plénitude que, même heureux et pacifié, il ne peut n donner. Seuls, une autre terre, d'autres cieux seront pables de nous combler. Nous voilà par le péché et la croix, tout animés d'une autre attente. Et c'est d cette espérance que nous répétons désormais le cri Jean, le voyant : « Amen, venez Seigneur Jésus ».

A. J. MAYDIEU, O. P.

Vers la plus haute rédemption

Pour de nombreux chrétiens, la Rédemption consiste exclusivement dans la rémission des péchés et ils s'arrêtent à ce qui n'est que la base de la restauration spirituelle de l'humanité opérée par le Fils de Dieu. Ils méconnaissent la magnificence vraiment royale de notre sauvetage. *Et copiosa apud eum redemptio* (1).

Le Père nous a envoyé son Verbe par amour, et par amour, il l'a immolé sur la croix sans qu'un ange vint arrêter son bras comme celui d'Abraham. Lorsqu'on mesure l'étendue terrible de cette dilection, il est impossible de croire qu'elle n'aboutisse à une œuvre de grâce parfaite et achevée dont le pardon n'est que la première ébauche. De même qu'un baptisé, le re-baptisé dans ce qu'on appelait autrefois « le baptême laborieux » de la pénitence, est un saint en puissance.

Mais un saint d'une espèce particulière. Un saint qui réalisera une des étymologies du mot saint : « sanguine inctus », une perfection teinte de sang.

Pour « le juste », son type de sainteté se rapproche de celui d'Adam, l'homme en son intégrité originelle. Il est parfois difficile de distinguer en lui entre la nature rectifiee et la grâce rectifiante, en raison de l'heureuse harmonie qui règne entre elles. On peut prendre parfois pour une efflorescence théologale ce qui n'est que l'aisance ac-

(1) *Ps.*, 130, 7.

quise des vertus morales. Chez le pécheur converti, au contraire, il y divergence trop marquée entre les énergies surnaturelles et les puissances blessées de sa nature. Par là même il met en relief le don de Dieu, et son type de sainteté qui ne peut se rattacher qu'au nouvel Adam constitue un témoignage vivant de la Rédemption. Il affirme de façon irrécusable la gratuité de la grâce miséricordieuse et ainsi lui rend gloire.

Ce qu'il y a de spécial dans son cas, c'est qu'il ne deviendra pas saint comme si dans sa vie la fissure du mal n'avait été qu'un accident aussitôt réparé. Non, le péché lui-même et ses cicatrices entreront dans le plan de sa sanctification au titre « d'heureuse faute ». Dieu va s'en servir pour tirer le bien du mal comme dans le coup de génie du paradis terrestre.

Mais sa vocation de ciel sera comme « l'endroit » de sa vocation d'enfer : un retournement exact des valeurs « Tu brûleras ce que tu as adoré, tu adoreras ce que tu as brûlé », et cela jusque dans les moindres parcelles de vie quotidienne.

Dans tout péché nous trouvons deux éléments qui constituent sa matière et sa forme : un attachement au bien qui passe et un détournement du bien qui demeure : conversion à la créature, aversion du Créateur.

Dans la voie du retour, deux mouvements contraires seront requis pour la sanctification du pécheur-converti : aversion de la créature exprimée par la contrition et la pénitence, conversion au Créateur exprimée par la charité. On refait la route en sens inverse. Le premier mouvement enfonce dans la connaissance de soi-même, le second élève dans la connaissance de Dieu. Tiraillement semble-t-il, entre le haut et le bas, mais qui réalise justement l'axe de la vraie vie spirituelle, de même que les poutres transversales de la croix qui sont un signe d'éca tèlement se rencontrent et se croisent au niveau du Cœu du Christ.

I. — Profondeur de l'amour : contrition.

De profundis. L'itinéraire commence dans les ténèbre Il ne s'agit pas seulement de fautes accidentelles, ma

cette épaisseur de péché qui englue toute existence umaine. Dieu appelle le premier. Il se met en chasse et oursuit l'âme qui le fuit.

Je le fuyais à travers les nuits et les jours,
Je le fuyais à travers les successions d'années,
Je le fuyais à travers les voies tortueuses de mon propre [esprit...
J'étais poursuivi par ce pied puissant qui me suivait [sans cesse.
Mais en une chasse têtue,
Avec un pas serein
Une vitesse égale, une royale insistance, les pas son- [naient
Et résonnant encore plus fort s'élevait alors une voix
Tout te trahit, toi qui me trahis... (2).

Le Seigneur rejoint par une conquérante grâce actuelle e pauvre être qui veut s'échapper à son emprise, mais qui e rend dans un acte de volonté plus haut que celui de ésister.

Le pas s'arrête à mon côté
Les ténèbres qui m'environnent
Ne seraient-elles après tout que l'ombre de sa main [prête à me caresser ?
Ah, le plus aveugle et le plus débile des hommes,
Je suis celui que tu cherches
Et tu fuyais l'amour toi qui me fuyais... (3).

La rencontre a lieu dans un confessionnal où le Christ ttend dans l'ombre. Il en sort un homme nouveau. Extéieurement, il a le même visage et sur ce visage les mêmes igmates. Mais intérieurement nous nous trouvons en résence d'un phénomène comparable à la création du ıonde. Saint Thomas se demande où Dieu a montré le plus e puissance : en créant le monde de rien, *ex nihilo,* ou n tirant le bien du mal. Il s'agit en effet, de la re-création 'un monde de grâce : « seul celui qui m'a créé peut me ecréer » disait saint Augustin. « Fiat lux » sur l'esprit nténébré. Le Créateur se penche avec une sollicitude enore plus mystérieuse que celle de l'Eden sur cet homme ouveau qu'il va façonner non plus seulement à sa resemblance, mais sur le type de son Fils.

(2) The Hound of Heaven, par Francis Thomson, S. J., traduit e l'anglais.
(3) *Id.*

Sous l'obscur sacrement de pénitence qui peut semble à la raison humaine quelque chose d'abaissant, il y le principe d'une montée qui ne finira plus, la perspectiv d'horizons infinis, et pour un cœur vaincu, la possibilit d'être un vainqueur dans le royaume.

Ce que nous appelons si modestement la grâce sacra mentelle de la pénitence est un dynamisme de revanch

Le chrétien re-né de la grâce est un être fait pour s surpasser. Il y est appellé par l'immense ambition de sc Dieu à son égard. Certes, s'il n'entr'ouvre qu'une part de son repentir au pardon divin, ce pardon demeure limité, mais s'il ouvre tout son être, la miséricorde l'e vahira tout entier. Il lui suffira de se laisser prendre dan l'engrenage des conversions successives, de s'embarqu sans retour dans la plus haute des aventures.

« On ne sait pas où ça vous mène... » disait un jo avec méfiance en montrant une église, un jeune homme q croyait à la solidité de sa vie. Et c'est vrai. Dans la co fession d'un Charles de Foucauld à l'abbé Huvelin, il avait déjà en germe la Trappe, le désert, le martyre...

« Mea culpa, mea culpa », la main frappe la poitri pour accuser ce cœur de pierre qui y est enclos, conscience écarte durement les complicités de la chair du sang et l'âme semble se faire à elle-même vengeanc La contrition est « le glaive de l'esprit » dont elle transperce. Ce « mea culpa » s'extériorise parfois chez ce tains convertis. *Je proclamerai contre moi mon inju tice...* (4). Il y a comme un besoin de s'humilier en p bliant leurs fautes.

Au début, le Seigneur ne nous montre pas habituell ment la réalité de notre péché. C'est une miséricor envers notre faiblesse qui s'exprime dans cette parc profonde du Christ de Pascal : « si tu connaissais l péchés, tu perdrais cœur ». Nous n'en saisissons qu' aspect, en quelque sorte extérieur et qui suffit cependa à provoquer notre contrition. Mais peu à peu, à mesu que l'œil de la conscience se purifie et devient délicateme lucide, à mesure surtout que la charité grandit en no il nous apparaît progressivement dans sa laideur et surto

(4) *Ps.*, 50.

ns son inanité. « Le péché c'est un trou dans l'être », épétait le Père Gardeil et ceci nous fait comprendre son aractère de manque.

Notre génération qui cherche si fièvreusement l'épanouissement de l'homme ne se souvient peut-être pas assez que a défection morale porte atteinte à la mesure, à la beauté t à l'ordre de notre nature et qu'elle défigure notre hysionomie de fils de Dieu.

Pourtant au moment de la contrition d'amour nous ublions notre propre dommage. Nous prenons conscience 'avoir blessé non plus quelque chose, mais quelqu'un. ertaines de nos actions nous semblent déicides. Entre outes les plaies du Crucifié, nous reconnaissons la nôtre, elle que nous avons faite personnellement et qui a fait aillir la goutte de sang qui nous a sauvé. Nous sentons otre lèpre s'étendre sur l'humanité toute pure du Fils e l'homme, et notre malice s'enfoncer en son cœur pour erdre son venin. « Mors et vita duello » : notre mort et otre vie se livrent en lui un combat admirable. Ainsi la ontrition qui a commencé par être un glaive contre nous-ême devient un aiguillon pour nous pousser vers le hrist et jusque dans le Christ.

Cependant la contrition ne peut pas s'arrêter à un acte i plénier soit-il : la voici qui va s'étendre sur toute la ie et se transformer en un état de componction habiuelle. *J'ai posé mes larmes devant moi,* gémissait le salmiste (5). Certes, le Seigneur a jeté nos fautes dans le ond de la mer, nous assure l'Ecriture. « Oui, répondait ne âme aimante, il a oublié, mais moi je n'oublie pas. » u moment de sa mort, saint Augustin, évêque vénéré de oute l'Eglise, avait fait écrire sur les murs de sa chambre es psaumes de la pénitence afin de les avoir constamment ous les yeux. Il y a un repentir qui ne veut pas être onsolé. On raconte que le bienheureux Carino, assassin e saint Pierre, martyr, devenu frère convers dominicain, e manquait d'emporter aux champs comme instrument e travail, la serpe avec laquelle il avait tué, voulant par i se rappeler sans cesse son crime et son pardon. Nul e peut détruire ses actes coupables. Ce qui a été, a été. Mais on peut en les pressurant par la contrition, en tirer

(5) *Ps.*, 56, 9.

une charité plus douce à Dieu que les fautes ne lui ont été cruelles. Et cette flamme qui s'allume en un cœur contrit et humilié a le pouvoir de détruire jusqu'aux « reliques » des peines temporelles.

Il est également salutaire à l'homme de sentir toujours en éveil son aptitude au mal. Les tendances qui l'ont perdu demeurent même après l'absolution comme autant de cicatrices. Ceci correspond par la faute individuelle au foyer de péché qui demeure en nous après le baptême pour la faute originelle. Impossible de s'endormir. Il faut veiller, et non seulement veiller, mais lutter activement contre ces inclinations toujours renaissantes. Le pécheur est donc dans la nécessité pressante de recourir sans cesse à son rédempteur. Il ne peut s'en émanciper. Et peut-être même des chutes renouvelées jalonneront la route comme autant de points de départ d'un nouvel élan. « J'ai compris pourquoi Notre-Seigneur me laisse retomber dans ma faiblesse, c'est pour avoir chaque fois la joie de me sauver », disait naïvement une ancienne pécheresse (les illusions sont tombées une à une et l'on se sent capable de toutes les défections). « Ceux qui pleurent sont ceux qui savent » (Ruysbroeck).

Voilà donc le converti enfermé et protégé à la fois dans la cellule de la connaissance de soi-même. Il fait fond sur sa bassesse et se sent en sécurité dans sa vérité de créature et de créature coupable. Loin d'en éprouver de l'amertume, il en fait un objet de contemplation. Sa défectibilité lui fait mesurer la parfaite indéfectibilité de son créateur, son insuffisance, sa suffisance. Toute la misère du monde vient chanter en lui : « Tu solus sanctus ». Ainsi sa faute et l'aversion du mal qui en découle ont-elles conduit son âme à devenir de plus en plus « celle qui n'est pas », condition indispensable à l'union divine.

II. — Hauteur de l'amour : action de grâces.

« Un saint, c'est quelqu'un qui se laisse détruire. » Le premier mouvement a détruit, la contrition a ramené l'homme à sa nudité originelle. Mais un saint, c'est aussi quelqu'un qui se laisse reconstruire, sur la pierre d'angle vivante et broyée : le Christ. Ceci est l'œuvre de la

ité. « Dieu est notre ami, écrivait le Père Lataste, dateur de Béthanie, et pour un ami tous les « mea pa » ne valent pas un bon « je t'aime ».

À propos de Marie-Madeleine, le Seigneur a dit en mes explicites que l'amour effaçait les fautes et qu'il nstituait la plus intime des réparations : *Beaucoup de chés lui sont pardonnés* PARCE *qu'elle a beaucoup aimé*). Mais il a laissé entendre une chose plus étonnante : st que le pardon et par conséquent le péché qui en est bjet devient cause d'amour. *Celui à qui on a plus par-nné aime plus* (7). Ce qui a été haine de Dieu pro-que l'affection à Dieu. « Mon péché est toujours devant oi, gémissait David, non pas pour me condamner, pour torturer, mais pour être cause de surabondante ré-mption. »

Le sang du Christ s'est insinué jusque dans les veines plus secrètes d'une vie et il chante une mystérieuse itation à l'amour. Celui qui se sent assumé dans sa ite et dans sa déchéance par la toute-puissance et la te-sagesse du Fils de l'homme, demeure écrasé sous ection divine. Qu'a-t-il fait pour la mériter ? Rien que mal. Mais Dieu l'a aimé le premier et parce qu'il a ardé son âme dans sa laideur. Il l'a rendue belle. C'est le créateur de beauté morale comme il est l'éveilleur fleurs dans le printemps terrestre. Nul ne serait illeur s'il n'était plus aimé.

Le pécheur expérimente non seulement l'élection, mais prédilection divine. Il se sent aimé d'un amour terrible-nt sérieux. Il prend conscience que sa justification est cieuse à celui qui l'a payée d'un si haut prix. Il y a sorte de complicité douloureuse entre le Sauveur et sauvé. Ils ont souffert ensemble, ils ont souffert l'un l'autre. Ceux qui n'ont jamais eu besoin d'un tel don ignorent le regard qui filtre entre les cils baissés la sainte Face, ce regard qui ne reproche rien et qui hire plus par sa douceur que par sa rigueur. « Tu en-ras dans le secret de mon cœur par le chemin qu'a frayé lance de ton péché. »

---

6) *Lc.*, 7, 47.
7) *Ibid.*

Signalons que cette prodigieuse montée ne pourrait s'e
fectuer sans une action particulièrement maternelle de
très sainte Vierge. Pareille à la mère au chevet de l'enfa
malade qui revient à la santé, elle préside à la conv
lescence spirituelle avec une tendresse qui n'a d'égale q
sa force. Comme immaculée, elle hait le péché, comm
co-rédemptrice, elle aime le pécheur. Elle a pleuré s
lui au pied de la croix.

Il ne faudrait pas croire pourtant que la sainteté d
convertis ait une douleur triste. Bien au contraire, sai
Grégoire le Grand, chantre de Marie-Madeleine, étudia
les degrés de la « compunctio amoris » en distingue u
qu'il appelle le « jubilus », la jubilation des repentis c
« la tristesse selon Dieu n'est jamais que la face inférieu
d'une joie suprême qui parfois peut à peine filtrer a
travers, mais qui n'en est pas moins là. »

Le plus souvent cette joie se manifeste avec véhémenc
chez les convertis. Dans leur cœur battu d'orages et rass
réné par la Parole créatrice de paix, ils connaissent un
densité de bonheur inexprimable. Derrière Marie-Madelein
et saint Paul se lève une race de rescapés *rendant grâce
à Dieu le Père qui les a rendus capables d'avoir part
l'héritage des saints dans la lumière en les délivrant d
la puissance des ténèbres pour les transporter dans l
royaume de son Fils bien-aimé par le sang duquel ils on
la Rédemption, la rémission des péchés* (8).

Ils sont tous sous le signe de la joie. *Il y a plus d
joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence qu
pour quatre vingt dix-neuf justes qui n'ont pas besoi
de pénitence* (9). Si la joie provient du sentiment de l
vie, si la joie du chrétien en état de grâce découle de l
vie divine qu'il possède en lui, la joie du converti jaill
d'une résurrection. Elle est impétueuse à la manière d'u
torrent. Cette vague de fond qui soulève et qui enlèv
a un caractère d'exultation. « Que Dieu est grand et qu'
est magnifique d'être né » (Claudel), clament ceux-là mêm
qui souhaitèrent la mort dans leur désespoir. Et dan
l'ombre de la cathédrale de Milan, un Augustin sanglot
de bonheur au chant des psaumes.

(8) *Col.*, 1, 12-14.
(9) *Lc.*, 15, 7.

Car leur joie s'exprime. Dans l'ancien Testament, elle late dans le cantique des rachetés d'Isaïe. *Pousse des s de joie, stérile, toi qui n'enfantais pas* (10).

N'est-ce pas eux ce « reste » dont le Prophète annonce délivrance dans le royaume messianique ?

En ce jour-là, le germe de Jahweh fera l'ornement et gloire des réchappés d'Israël (11), *...car de Jérusalem sortira un reste et de la montagne de Sion des réappés* (12).

Et le grand poète d'Israël nous dépeint le désert qui urit l'aridité peuplée de sources, la gloire et la fraîcheur la nouvelle Jérusalem.

On ne t'appellera plus délaissée
ni ta terre désolée
Mais mon plaisir en elle
et ta terre épousée (13).

Cette jubilation mystérieuse qui parcourt le livre inspiré ouve sa continuation dans la liturgie de l'Eglise. Elle outit à l'allégresse pascale qui n'est elle-même qu'un ant-goût de celle du ciel où « le reste », c'est-à-dire ceux i ont « lavé leur robe dans le sang de l'Agneau » antent d'une voix forte autour du trône. L'*alleluia* est de la rédemption. Les âmes des rachetés sont des âmes louange.

Cependant ils savent aussi se taire et goûter une paix i surpasse tout sentiment. Par des purifications secrètes tranquillité de l'ordre s'étendra peu à peu sur leurs issances troublées. Le regard blessé jadis par la conpiscence des yeux connaîtra l'aveuglement lumineux de foi. La puissance sensitive émancipée par la concuscence de la chair s'asservira à la pureté de l'esprit car *corps... est pour le Seigneur et le Seigneur pour le corps* 4). La volonté changée naguère par l'orgueil de la vie « volonté de puissance » deviendra « volonté d'obéisnce » au Père. Tout l'être autrefois fasciné et divisé par multiples visions du monde va se coordonner et s'uni- vers la vision. Nous avons vu les capacités de vide

10) *Is.*, 54, 1.
11) *Is.*, 4, 2.
12) *Is.*, 37, 32.
13) *Is.*, 62, 4.
14) *I Cor.*, 6, 13.

se creuser en lui par la contrition, à son tour ce vid appelle le plein de Dieu et l'évolution réparatrice doit s terminer par l'union.

Leur soif d'absolu entraîne vers la contemplation presqu tous les convertis. Ils demeurent à jamais émerveillés pa l'action divine qu'ils ont expérimentée pour leur propr compte. Leur spiritualité est avant tout une spiritualit d'actions de grâces. La connaissance du Dieu vivant s'ép nouit en eux en re-connaissance. Reconnaissance qui pa du bienfait personnel pour le dépasser et se dilater dar une gratitude universelle.

De là ce caractère de désintéressement « Jésus est heu reux, rien ne me manque », disait le Père de Foucaul Et saint Augustin lançait ce défi d'amour pur : « Seigneu si j'étais Dieu et que tu fusses Augustin, je voudrais êt Augustin afin que tu fusses Dieu ». « Gratias agimus til propter magnam gloriam tuam », « Je te rends grâ Seigneur parce que tu es toi. » Ainsi s'effectue le reto au Père, la véritable action de grâces où l'être de grâc reflue à sa source. Et montant ainsi de clarté en clarté, da « le cantique des degrés », le fils qui était mort et q est revenu à la vie, entrera dans le royaume du Fils q est mort et qui est revenu à la vie. Il sera introduit a sein de la Trinité par le Christ *fait péché afin qu'en l nous devenions justice de Dieu* (15).

Et l'homme s'enfoncera dans les ténèbres où l'on n sait plus si l'on est juste ou pénitent parce qu'on s'e oublié soi-même et que dans le désert de la divinité a perdu la trace humaine de son âme.

III. — Largeur de l'amour : apostolat.

Lorsqu'un être atteint sa perfection en retourna à son principe, il ne trouve pas seulement pour lui-mên l'abondance de vie, mais il sauve les autres êtres en le communiquant cette vie qu'il puise à la source » (P. V der Meer).

La miséricorde du Seigneur ne s'arrête pas sur c sommets d'oraison. Elle est essentiellement diffusive. Sa cesser de croître en hauteur, elle va s'étendre en largeu

(15) *II Cor.*, 5, 21.

:prit à esprit elle se propage avec une intensité qui
- échappe. N'y a-t-il pas une loi d'attraction mysté-
:se par laquelle les âmes gravitent les unes autour des
res dans le firmament invisible ?

'elle qui a dû la première étincelle de foi à l'action
iée d'une autre, inconnue, antérieure ou ultérieure à
-même, deviendra à son tour principe de résurrection
r certains êtres suspendus à sa grâce. Toutes les conver-
is individuelles s'insèrent dans le plan du Verbe sur
Eglise. L'ordre de l'univers spirituel doit l'emporter
harmonie et en précision sur l'ordre cosmique. Rien
t clos. Tout se déroule dans un cycle qui a la mesure
l'éternité.

.e pécheur que nous avons vu changer si foncière-
it sous l'emprise de l'Esprit représente toute une por-
d'humanité accrochée à son ascension. Que son apos-
t soit direct ou caché, qu'il soit mêlé au monde ou
tif d'un cloître, il est voué aux conquêtes.

)'abord parce que sa compassion ne peut s'endormir.
frères sont toujours en danger. Ils errent dans les ré-
is lointaines où il a erré jadis. Son expérience doulou-
:e lui révèle la profondeur de leurs blessures. Il vou-
t leur crier ce témoignage : « Venez et voyez ce que
Seigneur a fait à mon âme », pareil à la Samaritaine
s'en allait prêcher le don de Dieu.

our répondre à leur appel le voici qui ne va pas
ndre de se confronter avec le mal qu'il a fui si éper-
ient. Il n'en a plus peur. Il peut descendre dans
îme d'où il est monté. Mais non pas seul. Avec le
ist. Le Rédempteur et le « rédempté » s'identifient
quelque sorte par l'union grandissante de la charité.
l'œuvre de l'un devient l'œuvre de l'autre. Ce que
is fait, l'homme le fait en lui et par lui. Celui qui
é sauvé par la croix est invité à monter lui-même sur
roix pour le salut du monde. La soif des âmes brûle
i sa lèvre qui a connu le goût du péché. La souffrance
onsacre. Il est devenu assez pur pour être victime à
tour, et hostie sanglante dans la liturgie du sacrifice.
mains souillées peuvent être étendues dans les grandes
is du Crucifié et ses pieds cloués avec les siens. Tel
le plus haut des pardons.

M. M. C.

Une païenne découvre la croix

Élevée dans une famille incroyante, nettement hos à la religion catholique, M. ne fut pas baptisée. M dès la fin de ses études, sa vive intelligence se ser mal à l'aise dans cette conception étroite d'un univ matériel et d'une destinée terrestre. Alors, elle cher l'évasion, la vérité.

Avant toute autre certitude, elle acquiert celle de l'. mortalité de l'âme, et cherche à entrer en contact a l'au-delà par le spiritisme. Mais elle devine bientôt c'est jusqu'à Dieu qu'il faut remonter pour trouver clé du mystère.

Tout appui humain lui est ôté, si ne c'est celui d' amie chrétienne, mais qu'elle ne pourra rencontrer bien rarement. Isolée plus de quatre ans par la mala c'est dans une extraordinaire solitude que le Seign l'appelle, l'instruit, l'élève.

Le baptême lui étant rendu impossible par l'opposit de la famille (il finira par lui être conféré quelques maines avant sa mort), le mystère de la croix lui s comme son sacrement. A une époque où beaucoup baptisés se refusent au mystère de la croix, il est b de voir une âme non encore baptisée y trouver le sa

amour de la nature.

Ce n'est pas que le charme de la vie lui fut étranger. ous n'en voulons pour témoin que ces extraits d'une ttre parmi bien d'autres :

> Je suis allée à B. hier après-midi. Par un soleil de printemps. Ecoute, c'est fou d'être si heureux, si heureux. Le soleil d'hier m'a rendue légère comme bulle de savon. Ecoute, l'arbre tout noir sur le ciel bleu en attente du printemps, l'arbre, c'est une image merveilleuse de la création, et quel enseignement! Regarde sa lumière, suit son ossature et c'est seulement après qu'elle se coule en traits fins dans les branches. L'arbre symbole de l'ordre. Ecoute, l'eau, l'eau qui vit, qui court dans les fontaines, l'eau qui lave... Et tout, le pré, la montagne, le chemin, tout cela qui s'anime en nous, qui trouve en nous non seulement son résumé organique mais son expression spirituelle. Pour la première fois, j'ai senti à quel point l'homme enfermait en lui toute la nature, était le parfait vis-à-vis d'elle. Et Jésus brusquement a surgi. L'homme parfait vraiment.. Et j'ai su pourquoi il n'avait pas ces grands élans païens vers la nature, pourquoi elle était seulement la servante de ses paraboles. Je sais que de ce jour-là est née une autre vie. Il me semble que dans ma main j'ai presque le poids du monde. Que ma main a frôlé la robe comme jadis la femme malade. Et tout cela est si beau, si grand! Le sens vivant de l'Homme-Dieu! (17-1-43).

u'il faut quitter.

Mais son sens de l'absolu de Dieu la pousse au détaement parfait :

> Je vais immédiatement à l'absolu : le détachement parfait de soi, le complet dépouillement. (J'ai découvert les mystiques avec Maître Eckhart et en eux ma propre exigence totale), mais ce mépris complet de la création, en même temps que j'en vois la nécessité logique suivant la raison, ma vie ne l'accepte pas. (1-9-42.)

ais il faut passer par Jésus.

Mais elle connaît alors l'impuissance de la misère huine à répondre dans l'Absolu, et c'est alors que Jésus re dans sa vie :

On ne peut bien parler qu'à Dieu, on ne peut b
parler qu'à Jésus. Ce n'est qu'auprès de lui que t
est simple... Ah! comme je la comprends la facilité
la prière, je la comprends, comme on comprend ce qu
désire. Car mon Dieu à moi, s'il est Jésus, je ne le
pas. Je ne sais pas qui est Jésus. Je le demande sei
ment de tout mon cœur. Avec cette révélation et la p
complète et la grande félicité.

Mon Dieu à moi, je lui parle; ah! je lui parle, m
il est l'immuable parfait, la grande abstraction cla
si claire qu'elle en est obscure. Il n'y a rien de comm
de lui à moi. J'ai vu son rayonnement. J'en suis c
sumé de son rayonnement. Tout ce qui est en
pouvait y répondre, a voulu répondre, mais il y a c
impuissance, cette impuissance qui veut s'abolir, et l'i
que peut-être Jésus pourrait l'abolir, qu'il est peut-é
le seul à avoir cette puissance. Mais c'est un peut-é
qui se glisse, non la divine certitude. (3-11-42.)

Son sentiment de Dieu est si grand qu'elle a du
à croire que l'Absolu puisse l'aimer, elle, pauvre po
sière :

J'ai commencé de lire les méditations sur la char
Très fouillé, logique, sur un terrain qui repousse b
souvent la logique, et délicat en même temps. Seulem
vois-tu, je lis bien tout cela, je suis prise souvent mal
moi, mais je n'arrive pas à ce fait de la réciprocité d
l'amour que vous, vous mettez au premier plan. C
peut-être parce que l'amour de Dieu m'a trop entou
que je ne veux pas le voir? Mais non, je ne crois pa
son amour, au mien forcément. Et c'est peut-être
grande misère, parce que je crois à un sentiment
un état personnel, plein de souillures, de hauts, de l
de lâchetés, de reniements et tout le reste, alors
l'absolu! Mais : « c'est quelque chose d'inouï pour
créature de se sentir aimée de Dieu ». Si un jour je s
cela, réellement ! (3-43.)

Mais sa foi en Jésus lui apportera la certitude :

Nous ne pénétrons rien que par la vie. La parole
Jésus dit à sainte Thérèse, elle est sublime : « Je
donnerai un livre vivant ». Dans la mesure où nous c
prenons ce livre-là, nous participons à sa vie. Il n'
pas d'autre vie. Alors c'est simple.

Il ne faut pas que tu croies que je pense et vis
tout uniment, sans heurt, sans détour. Il y a touj

cette incertitude : mais Jésus est-il réellement le Fils unique? Tout ceci n'est-il pas un rêve et un mythe, c'est si beau? Seulement, il se trouve justement que par ce rêve, je prends moi, et nous tous, nous *prenons réalité;* il se trouve justement que la parole de Jésus me prend de plus en plus fort, et que, si je balance, à le lire tout disparaît.

Il a affirmé qu'il était ce Fils, qu'il était cette voie, et Dieu l'écoutait et l'a glorifié. Et ce qui témoigne mieux que toute preuve authentique et que toute spéculation intellectuelle, c'est ce témoignage intérieur : « Tu as les paroles de la vie éternelle ».

Alors vois-tu, c'est vrai et pour toujours : je me suis donnée à lui. Et je te le dis, parce que nous sommes liées pour toujours et par lui. Ne me parle pas de moi : tu me vois ou trop haut ou trop bas, tu ne sais que dans la prière ce que je suis. Et il en est de même pour la connaissance de toi. J'ai fait le vœu de ne plus me chercher, ni toi, mais de le chercher lui seul pour un temps. Aide-moi de toute ta prière, afin que mon abandon soit parfait. Plus tard, il permettra peut-être que j'aie quelque valeur à regarder d'après la sienne... pour l'instant, il faut que je le regarde lui seul, et je m'abandonne à son amour. Puisqu'il a affirmé être l'ultime certitude, la réalité même du Dieu vivant en cette terre, je ne m'inquiète plus de mon doute. Aide-moi : ce ne sera pas sans sursaut, ou plutôt ne t'attarde pas à moi : ne pense qu'à sa victoire. (5-43.)

ticiper au sacrifice de Jésus.

e baptême lui étant refusé par sa famille, elle s'incline :

Tu ne m'auras pas auprès de vous ces jours. Quand? Oh! mon Dieu, tout est bien, très bien. Je ne pouvais pas être baptisée sans le dire à mes parents et leur demander sinon une approbation, du moins un consentement. Refus, net.

Voilà c'est fini, c'est passé. Souffrance déjà se fait joie. (18-43.)

Mon père m'a dit : « quand tu ne seras plus à notre charge »... J'ai insisté, il s'est emporté. C'est bien douloureux pour lui. Et puis, voyant mon calme il s'est apaisé, mais a renouvelé son désir et son ordre. J'ai accepté.

Ce soir-là, il m'a été donné d'une façon particulière

de célébrer très intimement le sacrifice de Jésus. Ce s là, je sais bien que Jésus a été pour nous à l'agc (accepte cela dans le silence et ne me dis rien), j'ai r une grâce très haute. Ma foi est absolue. Par lui, sais. Je vis.

Remercie de toute ton âme. Nous ne remercier jamais assez. Comme tu me le dis, tout est dans les m de Marie. C'est très bien. (5-8-43.)

Ce sera alors l'abandon total de Dieu, combien diffi et douloureux :

Mais c'est très dur de dire : « Mon Dieu », de ne que cela; de ne vivre que cela, d'être projeté uniquem dans la foi et de ne plus rien voir quand justement va pour voir... et de ne plus se trouver, quand ju ment, en Dieu, on voudrait se trouver. Il n'y a de solation que dans le pas avancé après le précédent. n'y a de joie que dans cette perte progressive de mais ça, tu sais bien qu'on ne peut pas le dire con encouragement à qui pénètre dans l'arène. (7-11-44.)

Elle sacrifie tout, même la nature, même l'art :

Dieu demande pour être embrassé le sacrifice m de l'art. Car l'art c'est bien une vision de lui, mai travers soi, et la vision suprême veut le dépouillem parfait. L'artiste n'est pas pur, si éperdu que soit désir de pureté, car il réclame bien l'illumination, marche bien à son avance, mais il ne se résoudra jan à marcher sur lui pour écouter Dieu. Pour l'écouter croira jusqu'au bout son oreille, et sa main pour le sir. S'il va plus loin, alors il ne pourra plus être arti

Mon Dieu, quel drame, quelle vie que la nôtre!

Et quelle lumière autour de Marie, quelle lumière elle! (1-1-43.)

Je dessine beaucoup. Matériellement je m'acharne n'obtient qu'une satisfaction médiocre, mais comment dirais-je? Au fond ça m'est indifférent. Je sais que n'arriverai pas. Je comprends de plus en plus que Gogh et Utrillo soient devenus fous : nous ne pouv pas recréer la création. Le seul moyen vers Dieu lui-même et qui a une vision assez forte ne peut traduire, car Dieu ne vient pas au bout d'un pinc J'entends le cri de Van Gogh : « Que veux-tu : donné ma vie... pour arriver à ça! » Et je voudrais le Christ Sauveur pour l'absorber en moi et lui do la joie suprême. (12-1-43.)

Elle renoncera même aux lettres de son amie : elle couvrira le silence, suprême attitude de l'homme devant Dieu :

J'aurais voulu t'écrire ces jours que ça m'aurait été impossible. Est-ce que tu me communiques ton amour du silence? Et ce que je t'écrirai aujourd'hui ne te dira rien, car ma langue se délie, mais mon cœur ne peut pas se desserrer. J'en arrive à ne plus même pouvoir prier. Ma grande consolation, c'est d'être sûre que Dieu sait tout absolument et que rien n'est superflu en son œuvre. Ma grande joie, la seule raison pour laquelle j'ai encore la joie, c'est parce que je sais qu'il est. En dehors de moi est la lumière, elle est : ça suffit. (1-1-43.)

Comme on peut dire Notre Père quand on a entrevu la lumière de la croix! Non, c'est bien, c'est très bien ce silence qui va nous envelopper, me purifier... Je suis dans une grande joie bienfaisante quand je pense que tu es ma marraine, dans une autre joie à la pensée de cet éloignement qui veut m'engloutir en Dieu seul et me livrer à ta prière. Il faut prier, il faut supplier. J'ai foi. (18-8-43.)

Alors je me dis que Dieu a comblé ton âme de silence, en nous liant par le silence, ton âme de prière en nous donnant la seule prière et je donne ma souffrance avec la tienne. Quel bonheur que nous ayons un sacrifice bien réel en commun. (2-9-43.)

Elle pourra écrire le 4 août 1944 :

Depuis que je t'ai toute donnée, tu ne sais pas comme je suis heureuse, et comme tu m'es proche par moments, mais je ne te garde plus pour moi! Donner *vraiment* toute sa vie et accepter de *mourir*, à l'heure même où malade on s'acharne à vivre... Nous ne pouvons rien, rien, rien. Jésus, venez à notre secours et accrochez-nous à votre sillage par la *vraie* foi, dans l'amour *réel*, pour la plus grande gloire de Dieu.

Tout sacrifier, même la joie du sacrifice.

Mais cette joie de sacrifice n'est que passagère. La souffrance de sa solitude est terrible :

Ah! j'ai été folle, folle de douleur et encore, par moments, c'est la souffrance qui m'anéantit. Je ne crois pas que l'on puisse demander plus à une âme que l'abandon absolu, surtout dans l'absence du Seigneur et la

privation de son Eglise, surtout au contact permane des siens qui ne la comprennent pas.

Tu peux me sentir bien loin de toi : par moments, sens bien qu'aucun amour n'est en moi, c'est le pire tout. Il fallait, je crois, te dire cela, je l'ai repoussé lon temps. Moi-même je ne le regarde pas ou tente de n taire intérieurement. (9-2-44.)

La souffrance, « sacrement » de Jésus.

Dès mai 1943, elle avait compris et dit d'un mot secret de la souffrance chrétienne :

Ne donnons pas à la souffrance une valeur prop indépendante, de Jésus : mais rien n'a de valeur in pendamment de lui.

Peut-être t'avais-je énoncé mes théories sur la so france, en somme je ne l'admettais pas et mon but ét d'y échapper. Je me refusais absolument à un Dieu so frant, la Passion m'était un obstacle invincible.

Découverte! je n'en mesure pas encore la grandeu grâce à elle, je comprends ce que tu m'as écrit sur Rédemption. Il n'y a qu'une issue : « Que toi Seign ait place entière ». (8-5-43.)

Parler de souffrances! Assurément un rhumatisme crise n'a rien de folichon, mais c'est bien supportabl Dieu nous donne à notre mesure. C'est un fait que patience est mise à rude épreuve; mais c'en est un au que je n'en souffre pas tellement parce que j'aime be coup cette épreuve-là.

Elle a eu ceci de très bon, qu'elle m'a mise en prése de Jésus pour la première fois vraiment. Je ne peux désirer autre souffrance pour essayer de comprendre c douleur d'amour si haute qui nous donna Rédempti (5-43.)

Pendant une période d'accalmie, elle écrit :

Il y eut des moments de lucidité inouïe dans la douloureuse. Approche de Jésus sur la croix. Et c'est qui m'a épouvantée ensuite : cette pensée, cette horr dans le cœur d'avoir failli à son amour. J'ai frôlé p la première fois la souffrance spirituelle. Je crois mê être entrée en elle. Comment veux-tu que je me plai Je déplore seulement d'être si impure et qu'une t souffrance au lieu de me conduire directement à Jé crucifié m'ait fait défaillir et m'éloigner de lui, jusc

presque le renier. Je ne sais pas à quel point tout cela est horrible pour Marie et Jésus, sans quoi je serais anéantie devant la force de leur amour, qui n'a tenu aucun compte de ce mal et m'a redressée immédiatement. (12-8-43.)

Maintenant, oui, toutes ces heures sont lointaines. Il n'est plus question de souffrance. Reste cet enseignement bien grand que la croix de Jésus est le guide, la lumière. C'est elle qui m'a orientée, d'elle j'ai reçu la grâce et la vie à une connaissance plus profonde d'un tel mystère et d'une telle joie.

Je suis ton enfant, mieux que jamais, et nous montons vers une autre réalité, inséparablement, en Jésus crucifié. Personne ne peut comprendre une telle joie profonde en notre âme, pas même nous. Et Marie nous veille de son regard de miséricorde.

Toute ma vie s'est engouffrée dans la croix et voilà que l'unité sublime de la révélation, l'unité divine que je pressentais va se dévoilant. L'esprit peut être en repos appuyé sur une telle simplicité qui le tient, qui le détruit pour le tenir mieux. (12-8-43.)

Maintenant vois-tu, toutes ces heures si réelles sont voilées et je ne cherche pas à les revivre d'abord parce que ce n'est pas dans mes habitudes, surtout parce que ce serait mauvais de les rechercher. Jésus m'a révélé la *réalité* de sa Croix et quel respect j'en devais avoir. Quel respect... ça ne se dit pas. Vois-tu, les mots qui me parviennent à présent sont : « ne me touche pas ». (18-8-43.)

La croix reviendra, il faut qu'elle revienne. Je supplie Marie de me l'accorder, elle qui donne son enfant, qui ne demande qu'à le donner. Mais c'est terrible. Au jour de l'Ascension j'ai eu peur, j'aurais presque reculé. Après tant de souffrances... rien. Jésus crucifié. Tu comprends, n'est-ce pas? Nous n'avons d'autre espoir sur terre que Jésus en croix. Jésus sous la lèpre des injures, des crachats, du reste, de la part des païens et des siens...

Que Jésus me conduise à sa croix, sans quoi je n'aimerai ni Dieu, ni personne, et sa volonté ne sera pas faite. Il vaut mieux que nous nous quittions vois-tu, pour le temps qu'il voudra. (18-8-43.)

La croix, oui, mais pour donner la vie ».

Vois-tu, la vie nous porte. Elle me porte à la croix. Je sais bien que tout est *un* magistralement, mais Jésus a

pris corps, le Verbe s'est fait chair pour des raisons e
lentes et notre vie dépend plus particulièrement de
ou tel mystère à certains moments. Je prie Marie
ces mois qu'elle me conduise à la croix rédemptri
veux-tu secourir ma prière. Après la Passion, la c
oui, mais pour donner la vie à tous. Cela je ne le
prends pas encore... C'est trop grand, trop Dieu, pri
Jésus n'a pas voulu que je le touche. Mais un jour,
me touchera. Prions...

Dans la paix du Seigneur. Gloire. Tout pour la c
(2-9-43.)

Plus d'un an après, une année de plus de maladie et souffrance, c'est dans la nuit de la foi qu'elle accept croix quotidienne :

Il faut être bien haut dans l'amour pour que la s
france coule en vous comme en eau claire. Pour mo
reste une crispée. Parfois je me demande si je n'ai
reculé terriblement depuis deux ans, car mon pre
accueil à la souffrance fut joyeux. Mais non. Je n
crois pas. Il faut bien se rendre à l'évidence : plus
montons vers la lumière et plus le mal nous déc
Jésus en croix fut une loque : c'est un scandale.
là comme ailleurs, il est la voie, la vérité, la vie. Il
déroutera toujours, ses voies ne sont pas les nô
(7-11-44.)

Elle est alors baptisée depuis un mois :

Un tout petit mot parce que je suis bien fatig
J'ai été baptisée le 30 avec le maximum de simpl
et de discrétion. J'étais si fatiguée au retour de la
nique que j'ai osé demander un prêtre et papa a pe
sa visite...

Je suis bien plus tranquille à présent.

Je ne peux pas te dire grand'chose et puis tu sai
part cette tranquillité, cette paix, il n'y a pas gr
chose. Tu comprendras *tout* par delà ce mot. Je re
tout au Seigneur pour qu'il nous garde. (3-11-44.)

Elle mourra quatre mois plus tard dans d'atroces s
frances.

C'est ainsi que se construit le royaume de Dieu.

Chemin de Croix

pour la récitation **publique** (et privée)

Il est grand temps de remplacer dans les manuels de piété, missels, etc., le texte du Chemin de Croix qui y figure habituellement. Ce texte est usé comme un vieux tapis sur lequel on a trop marché. Mais au vrai, il a toujours été détestable. Il est vague, les sentiments en sont conventionnels, et quelques-uns même faux. Cependant on y revient toujours, parce qu'il n'en existe pas d'autre meilleur qu'on trouve aussi facilement.

Pour la méditation privée, il y en a d'admirables, par exemple celui de Claudel et celui que le Père Doguet a composé de textes scripturaires. Mais fait en commun, le Chemin de Croix exige pour chaque station une petite composition simple et continue. Les phrases trop diverses, qui manifestent les aspects multiples d'un mystère, dispersent l'attention d'une foule, alors qu'elles nourrissent la dévotion libre d'un fidèle. Les sentiments qu'expriment la plupart des méditations privées ne sont pas non plus assez communs à un grand nombre. Les auditeurs ne doivent pas seulement entendre et approuver les paroles qu'on lit en leur présence; ils doivent tout de suite

les faire *leurs*. La langue n'en doit pas être tr personnelle. Ce n'est pas assez de désirer que sentiments exprimés leur soient immédiatement acc sibles; il faut que ce soient les sentiments mêr qu'ils concevraient s'ils s'animaient en présence réalités de leur foi, sous l'impulsion de la grâce.

Réussirons-nous mieux ? Plaise à Dieu, car les fi les ont droit à une aide qui les fasse profiter d'u dévotion à laquelle ils sont spontanément atti Il ne faut pas que le commun dénominateur aussi bas qu'on le cherche d'habitude. *Commun*, une telle réalité, ne veut dire ni vulgaire, ni vid convenu. Il y a des sentiments éternels, qui s pour ainsi dire, dans le droit fil des situations of tes à la contemplation par le Chemin de la Cro les exprimer avec simplicité mais plénitude, ce être composer des textes qui donnent l'impress que chacun pourrait les faire, dont personne cep dant ne se dégoûte parce qu'ils sont *vrais*, et de vérité que sent l'âme en sa profondeur.

L'auteur de ce Chemin de Croix, un religieux tre, veut rester inconnu. Nous ne dirons même pa quel Ordre il appartient. NI LUI NI NOUS NE RES VONS AUCUN DROIT SUR LA REPRODUCTION DE TEXTES. S'ils sont ce qu'ils doivent être, ils sor de la conscience commune du peuple fidèle et ils appartiennent.

Ils ont subi déjà une épreuve diverse et assez gue. Devant faire le chemin de croix avec des ca rades prisonniers et malades, dans un hôpital, décembre 1940, leur auteur pensa d'abord à re cher seulement le texte habituel. Il s'aperçut qu'il n'en pouvait retenir qu'une seule formule, a belle, au début, l'invocation à Marie : « Qui la première fait le chemin de la croix ».

Les changements, imposés de proche en proche furent par une communion effective avec la mis

prêta donc une voix à des cœurs souffrants. De-
is, ce Chemin de Croix fut donné en des circons-
nces très différentes, et notamment dans des cathé-
rales, où l'affluence était assez considérable et où
fallait proférer les paroles avec lenteur, force, mor-
nt, à de petites communautés aussi, et en un endroit
renouvela l'épreuve chaque année durant six ans
Vendredi Saint avec la même assistance. A chaque
is, on fit des retouches, notant immédiatement celles
ue suggéraient la lecture à haute voix, l'obligation
être direct sans platitude.

Quant au fond des choses, on est resté simplement
ns le caractère du Chemin de la Croix, qui est
ne dévotion profonde, supposant et rappelant certes
hautes doctrines, mais une dévotion populaire et
nsible. Ce serait la forcer, la fausser, que de la
ire trop aller dans le sens de la contemplation du
ystère de la rédemption en sa sublimité, comme y
nvie au contraire la liturgie. Elle est une suite de
bleaux vivants, de tableaux douloureux, qui invi-
nt, directement, telle une prédication missionnaire,
une conversion ou à un progrès moral et spirituel.

Il faut, pensons-nous, varier beaucoup le parti de
tion en station. Il est bon que l'une ou l'autre ne
it qu'une évocation, tandis que telle ou telle invite
une leçon plus développée. Les expériences ont
ouvé que l'extrême diversité dans la longueur des
ktes contribue à la dévotion des participants.

Le fil conducteur, parfois suspendu, reparaissant
is loin, doit être l'expérience que chacun porte de
s propres peines ; là est le souci foncier et com-
n de tous ceux qui font le chemin de la croix.

On remarquera à cet égard la façon dont on a
ité les trois chutes. C'est jouer sur le mot d'une
on vraiment choquante que d'en prendre prétexte,
mme on fait trop souvent, pour des considérations

sur la chute morale; le sens des chutes du Christ r
peut être là.

N'en déplaise aux peintres et aux sculpteurs, nou
préférons l'Evangile à la coutume, au sujet de
Ve Station : Simon *décharge* Jésus de sa croix. Do
Calmet, si modéré toujours, se faisait dur pour « l'ir
pudence des peintres », qui allaient contre les tr
synoptiques.

Quant à la VIIIe Station, il faut absolument rev
nir à son ancienne désignation et vomir, avec
piété douceâtre des deux ou trois derniers siècles,
prétendue « consolation » qu'elle a imaginée là.

Ce Chemin de Croix est plus court que celui d
on se sert habituellement.

Bien entendu, il répugne, et si possible plus enc
que les textes liturgiques, à être débité par manièr
d'acquit. Il y a tout avantage à le lire d'une faç
lente, égale, sans effets et bien distincte, laiss
aux auditeurs le temps de se pénétrer des pensées.

■
■ ■ ■
■

Seigneur Jésus, nous venons compatir à vos so
frances rédemptrices. Chacun de nous à sa part d
la peine des hommes. Ce n'est pas assez de nous
résigner; il faut que, dans nos épreuves, nous co
munions à votre passion, pour notre salut, celui
nos frères et pour la délivrance des âmes du p
gatoire.

Sainte Marie, mère de Dieu et notre mère,
avez la première fait le chemin de la croix, obte
nous de votre Fils cette grâce de concevoir les se
ments mêmes de son Cœur. Offrez-lui nos peines
qu'elles deviennent fécondes et achèvent le mys
même de sa croix.

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

Ire STATION
Jésus est condamné à mort.

Adoramus te Christe et benedicimus tibi...

Pilate se rend parfaitement compte que le Christ st innocent. Il voudrait donc le sauver, néanmoins est bien lui qui le condamne. Car il préfère à la oix de sa conscience, sa carrière, sa tranquillité.

Jésus lui dit : *Je suis venu en ce monde pour ren- re témoignage à la Vérité; je suis la Vérité elle- même qui te parle.* Cela ne signifie rien pour Pilate : es mots ! Il ne connaît que ses intérêts d'ambitieux son habileté de fonctionnaire.

Nous lui avons ressemblé chaque fois que nous vons fait taire notre conscience pour céder aux ntimidations du monde ou aux attraits de ce qui ous était avantageux. Purifions-nous de nos fautes our recevoir le Christ : il est la vérité qui doit éclai- r nos esprits et la force qui nous permettra de moigner par tous nos actes pour cette vérité, si ésormais nous y sommes fidèles.

Pater noster... Ave Maria...
Gloria Patri...
Miserere nostri, Domine... Fidelium...

Sancta Mater, istud agas...

■ ■ ■

IIe STATION

Jésus est chargé de sa croix.

Adoramus te Christe et benedicimus tibi...

Le Christ ne nous délivre pas encore de nos épreu ves, par sa grâce, il vient les porter lui-même e nous et les rendre sanctifiantes. N'y ajoutons pas nc peines imaginaires ou nos récriminations; n'essayon pas non plus d'y échapper. Recevons-les avec le cou rage et la simplicité de Jésus, qui se charge de s croix. En les permettant, Dieu les mesure à notr vocation et aux grâces qu'il nous donne pour les sup porter. Donc confiance et courage !

Pater noster... Ave Maria...
Gloria Patri...
Miserere nostri, Domine... Fidelium...
Sancta Mater, istud agas...

■ ■ ■

IIIe STATION

Jésus tombe pour la première fois.

Adoramus te Christe et benedicimus tibi...

Jésus, épuisé par son agonie, sa flagellation, tout ses souffrances de la nuit et de la matinée, tomb aussitôt reçue la croix sur son dos déchiré. Il peut s faire de même que nos épreuves dépassent nos forc naturelles. Sans le Christ nous tomberions alors dan le désespoir, la révolte ou d'autres fautes. Avec lu notre accablement tourne au bien de nos âmes. D mandons-lui ensemble de nous rendre tellement sen blables à lui que dans nos défaillances elles-même loin de pécher, nous progressions dans la foi en s providence qui veille sur nous, dans l'espérance d la vie éternelle, dans l'amour pour Dieu et pour n frères de misère — en courage.

Pater noster... Ave Maria...
Gloria Patri...
Miserere nostri, Domine... Fidelium...

Sancta Mater, istud agas...

■ ■ ■

IVe STATION

Jésus rencontre sa Sainte Mère.

Adoremus te Christe et benedicimus tibi...

Dieu a reçu de la Sainte Vierge notre nature souf-rante et périssable, afin de pouvoir souffrir et mou-r pour nous. Soumis à toutes les conditions de ette nature, sauf le péché, il a eu besoin de sa mère our naître et pour grandir. Durant le temps où il ous révélait par sa prédication les choses de Dieu, a mère s'effaça. Mais maintenant qu'il souffre en ce orps qu'elle lui a donné, il a de nouveau besoin 'elle. Il est le premier d'entre nous; anéanti plus as que nous, il lui faut connaître le premier le éconfort que sa mère nous apportera désormais ans nos détresses. Son regard voilé de sang l'aper-oit lorsqu'il se relève de sa chute. Vierge fidèle, elle st là; elle nous fait comprendre que, si nous som-es d'autres Christs par nos souffrances, elle rem-lira désormais envers nous son rôle de mère misé-icordieuse.

Pater noster... Ave Maria...
Gloria Patri...
Miserere nostri, Domine... Fidelium...

Sancta Mater, istud agas...

■ ■ ■

Ve STATION

Simon de Cyrène décharge Jésus de sa croix

Adoramus te Christe et benedicimus tibi...

Décidément, la croix excède les forces de Jés
Le sous-officier romain arrête un homme robuste
passe. Simon revient des champs, fatigué du trav
de la journée; il croit la tâche finie. Néanmoins,
se charge du bois de bon cœur. Il en sera réco
pensé par le don de la foi, et par la sainteté de
deux fils, Rufus et Alexandre.

Acceptons de même les rudes tâches pour lesqu
les Dieu nous requiert, surtout lorsque ce sont
œuvres de miséricorde. Elles nous dérangent, el
ajoutent à notre fatigue. C'est le Christ que n
déchargeons de sa croix en nos frères. Nous
serons bénis ainsi que les êtres qui nous sont che

Plus profondément, comprenons que la croix pa
du Christ à nous. Chacun à notre tour, jusqu'à
fin des temps, nous devons la porter. Il le faut p
que nous en recevions l'efficacité salvifique.

Pater noster... Ave Maria...
Gloria Patri...
Miserere nostri, Domine... Fidelium...
Sancta Mater, istud agas...

■ ■ ■

VIe STATION

Une sainte femme essuie le visage de Jésus.

Adoramus te Christe et benedicimus tibi...

Véronique, bouleversée à la vue de ce visage soui
de sang, de sueur, de larmes, de crachats, l'ess
d'un geste très pitoyable; ce visage s'imprime p
toujours sur son linge. Que nos cœurs devienn
le linge de Véronique; que notre assiduité à conte
pler notre Sauveur dans sa passion l'imprime p

jours en nous, de telle sorte que dans tous nos res qui souffrent ce soit bien Jésus que nous connaissions.

Pater noster... Ave Maria...
Gloria Patri...
Miserere nostri, Domine... Fidelium...
Sancta Mater, istud agas...

■ ■ ■

VII[e] STATION

Jésus tombe pour la deuxième fois.

Adoramus te Christe et benedicimus tibi...

Tout déchargé qu'il est de sa croix, quelque con- lé qu'il soit par sa mère et par Véronique, Jésus si épuisé qu'il retombe. Ne nous décourageons s lorsque la vie est lourde. A mesure que l'épreuve prolonge, les forces décroissent, on chancelle. sus sait ce que c'est. Il a de nous une telle pitié il veut subir personnellement cette angoisse de pouvoir plus poursuivre la route, de s'écrouler s les coups. Par ses chutes il nous mérite la grâce ne pas tomber nous-mêmes, ou de nous relever mptement et de repartir.

Comment obtenons-nous cette grâce ? Lorsque, crai- nt de défaillir, nous refusons de nous attendrir nous-mêmes, et nous faisons appel à la force ine dans l'accomplissement coûte que coûte du oir, que mesure la providence du Père céleste.

Pater noster... Ave Maria...
Gloria Patri...
Miserere nostri, Domine... Fidelium...
Sancta Mater, istud agas...

■ ■ ■

VIIIe STATION

Jésus exhorte les filles de Jérusalem.

Adoramus te Christe et benedicimus tibi...

Des femmes se lamentent sur Jésus, avec des cr des larmes, en se frappant la poitrine. Jésus l aperçoit, se tourne vers elles, *Filles de Jérusale* leur dit-il, *ne pleurez pas sur moi ! pleurez plu sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car voici ve des jours où l'on dira : heureuses les femmes stéri et les entrailles qui n'ont pas enfanté, et les mamel qui n'ont pas nourri ! Alors on se mettra à dire a montagnes : tombez sur nous ! et aux collines cachez-vous ! Car si l'on traite ainsi le bois vert, q fera-t-on du bois sec ?*

Comment a-t-on pu appeler ces paroles une c solation ! C'est un des avertissements les plus red tables de l'Evangile : si l'on me traite ainsi, r qui suis tout rempli de la sève divine et porte plénitude la frondaison, les fruits des vertus, ne doit pas craindre le bois mort, quels ch ments attendent les âmes vides d'amour divin, st les en œuvres bonnes ? Les hommes ont rejeté visite de Dieu, ils crucifient le Christ. Lorsque cœurs se ferment ainsi à la vérité et à l'amour di la bénédiction se retourne en un châtiment : le c timent, c'est la dureté même des cœurs rebelles tous les maux qu'elle entraîne. Les sentiments plus naturels se pervertissent; on en vient à mau l'existence et à en tarir les sources. Vivant dans de ces époques malheureuses, fruits de l'apostasie chrétiens, supplions le Christ de pardonner une foi plus, de vivifier par sa grâce tant de bois mort, au de le jeter au feu. Changeons dans nos vies tou qui n'est pas conforme à sa volonté.

Pater noster... Ave Maria...
Gloria Patri...
Miserere nostri, Domine... Fidelium...
Sancta Mater, Istud agas...

■ ■ ■

IXe STATION
Jésus tombe pour la troisième fois.

Adoramus te Christe et benedicimus tibi...

Adorons l'infirmité de Jésus. Elle est causée par
os fautes. Si donc ses souffrances sont tellement
roces, c'est que nos fautes sont plus abominables
ue nous ne pouvons croire. Il les voit durant sa
assion comme dans son agonie; il voit tous les
écheurs qui refuseront sa grâce, et il tombe encore
ne fois.

Pater noster... Ave Maria...
Gloria Patri...
Miserere nostri, Domine... Fidelium...
Sancta Mater, istud agas...

■ ■ ■

Xe STATION
Jésus est dépouillé de ses vêtements.

Adoramus te Christe et benedicimus tibi...

On arrache à Jésus ses vêtements qui collaient
u sang de sa flagellation et l'on ouvre brusquement
es plaies. L'Homme de douleurs apparaît en son
bjection, dépouillé absolument de tout, de sés amis
ui ont fui, de sa beauté, de son honneur, même de
es vêtements. Quelle que soit la misère qui nous dé-
ude et nous déchire, apprenons bien de Jésus où
st la vraie richesse : dans l'obéissance pleine
amour à la volonté de notre Père des cieux, grâce à

laquelle s'accomplit notre destinée éternelle. Quan toutes les puissances du mal se ligueraient conti nous, que pourraient-elles faire, sinon nous identifi davantage au Christ ?

Et lorsque ce sont nos frères sur qui s'acharne l méchanceté des hommes ou les autres maux, hon rons pieusement en eux Jésus dépouillé. Il nous l dit, c'est lui-même que nous consolons en soulageai leurs misères. Ils manquent du nécessaire pour qu nous le vêtions lui-même; ils sont blessés afin qu nous pansions ses plaies.

Pater noster... Ave Maria...
Gloria Patri...
Miserere nostri, Domine... Fidelium...
Sancta Mater, istud agas...

■ ■ ■

XIe STATION
Le Crucifiement.

Adoramus te Christe et benedicimus tibi...

Les bourreaux clouent Notre-Seigneur à la croix Ses membres sont distendus, ses os éclatent, de crampes commencent à le tourmenter d'une façon in tolérable, les clous déchirent ses mains et ses pieds blessent les troncs nerveux sur lesquels ils frotten aux crispations des muscles, comme un archet su une corde, arrachant une souffrance horrible. Repré sentons-nous jusque dans notre corps ce que Jésus a voulu souffrir, puisque c'est à notre place qu'il l souffre. Nous demandons à la Sainte Vierge, à cha que station, de fixer fortement en nous les plaie du crucifié. Que ces plaies se fixent, en effet, dan nos cœurs de telle sorte qu'elles nous maintiennen strictement dans la volonté de Dieu, quelque doulou reuse qu'elle puisse être, comme Jésus est immobilis sur la Croix.

Pater noster... Ave Maria...
Gloria Patri...
Miserere nostri, Domine... Fidelium...
Sancta Mater, istud agas...

■ ■ ■

XII[e] STATION

Jésus meurt sur la croix.

Adoramus te Christe et benedicimus tibi...

La mission du Christ semble s'achever par l'échec plus lamentable. Lui-même se plaint d'éprouver bandon de Dieu. En réalité, c'est alors qu'il accom- notre rédemption pour laquelle il est venu sur erre. De même, si nous faisons la volonté de Dieu, épreuves les plus cruelles ne doivent pas nous oncerter. Le serviteur n'est pas plus grand que maître; le chrétien subit le régime du Christ et t au plus douloureux de la passion et de la ix qu'il obtient la résurrection, accomplit la tâche stérieuse pour laquelle il verra en paradis que u l'a créé.

Pater noster... Ave Maria...
Gloria Patri...
Miserere nostri, Domine... Fidelium...
Sancta Mater, istud agas...

■ ■ ■

XIII[e] STATION

Jésus est descendu de la croix et remis à sa mère.

Adoramus te Christe et benedicimus tibi...

u pied de la croix, Marie était courageusement out, avec la sérénité d'un prêtre à l'autel. Elle

commençait à exercer douloureusement sa charge notre mère dans l'instant même où nous étions ad tés comme enfants de Dieu. Maintenant, voici qu'e reçoit son Fils tel que nous le lui avons rendu. voici qui peut de nouveau serrer dans ses bras le p enfant qu'elle a mis au monde dans la crèche. Il de nouveau à elle. Elle commence l'office conte platif de l'Eglise qui enveloppe le Christ meurtri son amour, de son adoration, de sa prière. E pleure sur lui dans la nuit et dans le silence.

Pater noster... Ave Maria...
Gloria Patri...
Miserere nostri, Domine... Fidelium...

Sancta Mater, istud agas...

■ ■ ■

XIVe STATION

Jésus est descendu au tombeau.

Adoramus te Christe et benedicimus tibi...

Jésus est mis dans un sépulcre neuf. Il veut a des cœurs renouvelés pour y reposer. *Vous tous avez été baptisés dans le Christ Jésus,* disait s Paul aux premier chrétiens, *ne savez-vous donc que c'est dans sa mort que le baptême vous a entrer ?* Préparons-nous donc à recevoir le Christ purifiant nos cœurs et en mourant aux désirs n vais. Et repartons dans le chemin de notre croix a des cœurs généreux.

Pater noster... Ave Maria...
Gloria Patri...
Miserere nostri, Domine... Fidelium...

Sancta Mater, istud agas...

Monseigneur A. Saudreau

A direction de la *Vie Spirituelle* nous a prié d'écrire quelques pages sur l'œuvre de Mgr Auguste Saudreau, qui l a été rappelé à Dieu ces derniers mois après une vie labeur incessant au service des âmes. On sait qu'il était puis longtemps premier aumônier de la maison mère du n Pasteur et qu'il dirigeait beaucoup d'âmes consacrées à eu.

Il était le neveu du R.P. Saudreau, dominicain, et il réédita volume des *Divines Paroles* où son oncle avait réuni les is belles paroles dites par le Seigneur aux saints, en les donnant selon le dogme qu'elles exprimaient ou selon la tu qu'elles conseillaient. Ce recueil a été refondu et très gmenté par Mgr Saudreau, les textes ont été revus et les érences indiquées; il est arrivé à sa quatrième édition. gr Saudreau aimait à dire : « Toute la spiritualité se rentre là, exposée avec quelle autorité, avec quel charme, ec quelle profondeur! Aucun auteur ne sera jaloux si nous ons que ce livre, formé des paroles du Seigneur, est le re le plus édifiant, le plus suave, le plus instructif que n puisse désirer ».

Mgr Saudreau publia plusieurs ouvrages excellents : un *anuel de spiritualité*, petit livre élémentaire, clair, précis, s bien ordonné, d'une doctrine solide, austère et qui en ême temps, encourage les âmes par la pensée constante de nion à Dieu dans la charité. Dans *La voix qui mène à Dieu*, donne des conseils pratiques pour tous ceux qui aspirent une solide piété, en soulignant ce qu'est l'amour-propre ez les gens de bien, et comment ils doivent vivre des trois rtus théologales. *L'idéal de l'âme fervente* a pour but de re aspirer à la vie unitive. Il manifeste une grande connaissance de la spiritualité, une longue expérience, et expose avec beaucoup d'onction ce qu'est la fidélité à la grâce, réparation des infidélités, la pratique parfaite des vertus

théologales, de l'humilité, de l'amour des croix. C'est un li bien fait pour être lu pendant une retraite.

La vie d'union à Dieu d'après les grands maîtres est com une histoire abrégée de la spiritualité chrétienne. On y trou l'enseignement des grands maîtres sur la nature de la perf tion, sur les moyens pour parvenir à l'union intime avec Di et sur le genre d'oraison des âmes parfaites. C'est, se l'auteur, avec une habituelle conformité à la volonté divi *un état d'union amoureuse qui subsiste malgré l'aridi* « presque toutes les âmes parfaites qui, à première vue, se blent n'être pas contemplatives sont, dit-il, dans la contemp tion aride ». Il montre ensuite longuement que tel est l'. seignement traditionnel, celui des Pères grecs et des Pè latins dont les textes sont ici amplement cités.

L'auteur retrouve la même doctrine au XII^e^ siècle, cl saint Bernard, Hugues et Richard de saint Victor; au x chez saint Albert le Grand, saint Thomas, saint Bonaventur au XIV^e^ chez Tauler, et le Bienheureux H. Suzo; au XV^e^ cl saint Vincent Ferrier, Gerson, saint Laurent Justinien, l'a teur de l'Imitation; au XVI^e^ chez Louis de Blois, sainte Th rèse, saint Jean de la Croix.

Mgr Saudreau note ensuite dans le chapitre : « Déviati de la doctrine traditionnelle » que Melchior Cano manifes des préventions contre tout mysticisme, de même les adv saires du Père Balthazar Alvarès, et Rodriguez parfois se f leur écho.

Au XVIII^e^ siècle, on retrouve la doctrine traditionnelle sel laquelle la contemplation infuse, procédant de la foi vive écl rée par les dons du Saint-Esprit, est dans la voie normale la sainteté. Mais à l'occasion du quiétisme, il y a au XVII^e^ siè une réaction anti-mystique, qui vint des Jansénistes et surt de Nicole par son Traité de l'Oraison, qui avait pour but décrier l'oraison contemplative, dont il n'avait aucune exp rience; plusieurs le suivirent.

Au XVIII^e^ siècle, selon Mgr Saudreau, la doctrine traditi nelle reparaît chez le P. de Caussade, saint Jean-Baptiste la Salle, et le P. Grou. Mais la réaction se fait sentir cl Scaramelli, qui est suivi par plusieurs auteurs secondai jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle, qui n'a donné à l'Eglise auc auteur mystique de premier ordre. Cependant le Vénéra Libermann a admirablement montré dans ses écrits le chem qui conduit l'âme fidèle à la contemplation.

Mgr Saudreau conclut cet excellent ouvrage par un h chapitre : « l'union contemplative terme de la vie sp tuelle », où il résume très bien l'enseignement traditionn

recueillement habituel, et le complet renoncement disposant ne normalement à recevoir la grâce de la *contemplation fuse, souvent aride*, et l'union intime avec Dieu qui résulte cette contemplation.

Cet ouvrage de la vie d'union à Dieu d'après les grands utres se complète par un livre plus récent de Mgr Saudreau : *spiritualité moderne, progrès de la doctrine dans les cinq rniers siècles.* (1940, Bibliothèque catholique des sciences ligieuses). Il y étudie d'abord la doctrine ascétique depuis XVI[e] siècle, à nos jours, puis la doctrine mystique dans la me période. Il conclut (p. 183) : « Il semble bien qu'aujourd'hui l'accord est fait sur les points suivants qui sont s points fondamentaux de la spiritualité : la grâce grandit ns l'âme en proportion de la docilité de cette âme. Plus obéit à la grâce, plus elle devient opérante. *Chez l'âme i, fidèle et généreuse, se laisse conduire par l'Esprit-Saint squ'au vrai détachement, l'exercice des dons devient habi-el...* Elle reçoit de Dieu un amour d'attrait et d'intimité i influe sur tous ses actes ». C'est aussi la conclusion d'un tre ouvrage du même auteur : *La piété à travers les âges,* il étudie les diverses formes de prière en usage dans l'Eglise puis l'origine.

Cette doctrine est appliquée à la direction des âmes dans s *degrés de la vie spirituelle,* livre très lu dans les communautés religieuses et arrivé à sa sixième édition en 1935. nuteur y expose ce que doit être la direction des âmes dans vie purgative, la vie illuminative et la vie unitive. Il distingue bien la quiétude suave et la quiétude aride; montre e l'oraison contemplative est l'oraison normale. Les âmes faites, mais qu'elle varie suivant que domine en ces âmes, ntelligence, la volonté ou la mémoire. L'ouvrage s'achève la description de la nuit de l'esprit, par celle de l'union nsformante et par la direction appropriée à ces états.

Enfin dans *L'état mystique* (2[e] édition, 1935), l'auteur traite la nature de l'état mystique selon les Pères, d'après les teurs du moyen-âge, d'après sainte Thérèse, saint Jean de Croix et Suarez. Il conclut (p. 73) : « il y a dans tout état stique une connaissance supérieure de Dieu, qui, bien que érale et confuse, donne une très haute idée de ses incompréhensibles grandeurs, puis un amour irraisonné, mais très rieux que Dieu lui-même communique et auquel l'âme, gré tous ses efforts ne pourrait jamais s'élever ».

C'est bien la doctrine de saint Thomas et de saint Jean la Croix : l'état mystique comporte la *contemplation infuse* procède de la foi vive éclairée par les dons d'intelligence, science et de sagesse, et aussi *l'amour infus,* fruit d'une

grâce opérante spéciale, à laquelle le don de piété nous r de plus en plus docile. L'état mystique ainsi défini n'est de soi extraordinaire, il est dans la voie normale de la s teté, comme les dons du Saint-Esprit qui en sont les princ avec les vertus théologales arrivées à leur plein épanou ment ou qui s'en rapprochent.

Mgr Saudreau montre aussi justement quels sont les ments qui ne sont pas essentiels à l'état mystique : la ligat l'extase, la conscience de l'état de grâce, le sentiment d présence de Dieu. Ces éléments ne se trouvent pas en dans la nuit des sens, qui est déjà un état passif ou mysti ni dans la nuit de l'esprit; où il y a pourtant une con plation infuse élevée de l'infinie grandeur de Dieu et amour infus très ardent et purificateur comme le feu, une grande impuissance qui pourrait faire croire à l'âme sa complète pauvreté spirituelle, qu'elle est éloignée de I

Mgr Saudreau a le grand mérite d'avoir rappelé en Fr la doctrine traditionnelle, comme le faisait au même mor le P. J. Arintero, O. P. en Espagne, d'avoir montré qu se trouve dans les écrits des Pères grecs et latins, dans des docteurs du moyen-âge, et dans les œuvres des plus gr mystiques. De plus il a su donner une application pra de cette doctrine, en évitant deux excès contraires, celu vouloir conduire trop vite les âmes à la contemplation tique, et celui de combattre le désir de cette contempla comme si elle était de soi extraordinaire comme les r tions, les visions, la stigmatisation. Les ouvrages de Mgr dreau ont fait certainement un grand bien, ils sont tou très lus par les âmes intérieures et sa manière de voir, à de sa solidité, de son élévation et de sa mesure a été acc par beaucoup de théologiens et de directeurs spirituels.

fr. R. Garrigou-Lagrange, O.

Notre-Dame de Lérins

UNE ECOLE DE CHARITE AU XXe SIECLE

E me souviens d'un garçon de douze ans qui, en villégiature sur la côte d'azur, demandait à un moine de l abbaye de Lérins : « Monsieur, que faites-s dans votre métier? » — « Mon petit, lui dit le e, j'apprends à aimer le Bon Dieu ». Il y avait là, s cette réponse toute simple, la révélation du mystère ces vies contemplatives que le monde moderne est si apte à comprendre parce qu'elles sont bâties sur la Fils de saint Benoît, de saint Bruno ou de saint Ber-l, tous ont gagné leur désert pour acquérir cette perle ieuse : l'amour de Dieu.

ussi bien éprouvons-nous souvent, nous autres qui tons en ce monde face au terrible quotidien, l'impé-x besoin de converser avec ces hommes, ou du moins, nous retremper auprès d'eux dans l'unique nécessaire.

ai pensé qu'il serait peut-être agréable aux lecteurs a *Vie Spirituelle* de mieux connaître l'une de ces écoles nour : Notre-Dame de Lérins. Nul n'ignore le rôle nent que joua cette célèbre abbaye dans l'histoire ieuse de notre pays, et on peut le dire, de tout l'oc-nt chrétien. Des phalanges de savants moines et évê-sont venus à nous de cette île sainte, imprégnée plu-rs fois du sang des martyrs, nous porter le grand mes-du Seigneur. Ne serait-il pas souhaitable que nous sions à nouveau nous tourner vers cette forteresse me vers un centre de « primitive Eglise » où l'on ire encore la bonne odeur du Christ?

Debout, en pleine mer comme un phare ou une c
delle, l'abbaye présente un aspect assez neuf. Seul le p
cloître où furent martyrisés près de trois cents mo
date du septieme siècle; le chapitre et le réfectoire d
période clunisienne. La grande église dont le clo
émerge au-dessus des pins, imite d'assez près l'arch
ture de N.-D. de Citeaux. C'est là qu'aujourd hui mil
sous l'étendard du Christ et de Marie Immaculée
quarantaine de moines blancs, cisterciens de la cor
gation française que fondait à Sénanque, au siècle der
le Révérendissisme Père Dom Marie-Bernard Barn

Jadis sur le déclin du XIII^e siècle, à l'heure d
défaillance des moines bénédictins qui peuplaient l'ab
depuis sept cents ans, le Pape Célestin III avait soul
voir l'Ordre de Citeaux ressusciter dans l'île des S
la ferveur et l'austérité des observances primitives..
projet n'avait pu aboutir. Ce n'est qu'après la tourm
de la Révolution française, presque cent ans après,
les fils du Père Marie-Bernard venaient réaliser ce c
Ils débarquaient à Lérins pour y continuer la grande
dition monastique... pour ouvrir aux âmes contempla
cette école de sainteté dont le nom était connu par t
la terre. Ils allaient vaillamment se mettre à l'œuvre,
mulés par les exemples de ceux qui les avaient préc
ils relèveraient les ruines, cultiveraient la terre, ro
raient les livres qui parlent de Dieu, reprendraier
grande louange liturgique. Aussi bien nous est-il pos
aujourd'hui de venir frapper à la porte de ce mona
et d'y goûter encore cet amour fort et vainqueur
pouvaient témoigner à leurs contemporains les fil
saint Honorat ou de saint Eucher.

Entrons donc dans cette école d'amour et voyons.

Une école d'amour.

Au XII^e siècle, la France se peuple d'écoles où
enseigne les lettres profanes, l'art d'aimer selon O
C'est l'époque des troubadours et des trouvères, d'Ab
et d'Héloïse, de l'amour courtois qui souvent n'a rie
très mystique. Il y a Paris, Reims, Laon, Chartres,

ires noms célèbres mais dont les maîtres sont tous les mêmes : Cicéron, Virgile, Ovide, Horace...

iteaux, Clairvaux, Igny vont se dresser contre elles; les contre écoles, écoles où les disciples apprendront t des arts, l'art d'aimer selon le Christ, l'art de *vivre*. eur tête, nous rencontrons un maître sans égal : Ber-d, l'homme au grand cœur, le chevalier de la Vierge, charmeur des âmes.

l veut apprendre à tous ceux qui viendront frapper a porte, comment parvenir au sommet du mont « où u habite », le mystère de la porte et du chemin qui ne à la possession de Dieu, le grand passage de la terre dissemblance à la terre de ressemblance. N'est-ce pas a le secret de l'amour contemplatif, de celui qui herche Dieu directement et immédiatement ? Sous sa duite ferme et paternelle, le novice dans l'art d'aimer xerce dans la vie commune, à se débarrasser du vieux ain, à grandir dans la foi et l'humilité profonde. Celle-le conduira bientôt à l'amour parfait, celui qui est con-mité totale avec le bien-aimé, celui qui est principe source de vie pour tout le corps mystique. Voilà la nce que Bernard veut apprendre à ses fils, à tous ceux consentiront à tout abandonner pour suivre le Maître. ce dur Moyen Age, les abbayes cisterciennes se pré-teront toutes comme de grandes « écoles d'amour ».

Un désert au pays de France.

Or notre monde se meurt de ne plus posséder de con-mplatifs... pourtant, le Christ est toujours là sous le ltique de nos monastères, invitant encore les foules : *quis sitit*... Invitation à la vie de contemplation, de ère et de pénitence. C'est lui qui, au siècle dernier, cita un Dom Guéranger, un Dom Chautard, un Dom rie-Bernard, ce moine infatigable, cet « homme de la onté de Dieu » dont l'abnégation totale de lui-même un gage de la vérité de son âme. « La vie cachée, t la première pensée que j'ai eue en allant restaurer ltique abbaye de Sénanque » écrivait-il à ses fils dans première lettre sur l'esprit de la congrégation cister-

cienne de France. C'est la première colonne que posée dans notre fondation. Oui, pas d'autre but d'établir un genre de vie tout solitaire, tout caché. C pour cela que j'ai voulu que la devise des moines Sénanque fût celle-ci « Notre vie est cachée en D avec Jésus et Marie ».

La tradition lérinienne, bénédictine et cistercienne r vait en ces moines qui comme leurs pères se sépara du monde pour mieux le retrouver en Dieu, qui faisa refleurir en France les saints déserts. Quiconque acc cette île se sent au premier instant en terre chrétie et monastique, en terre cistercienne. L'abbaye est t entière conçue pour la rencontre de l'âme avec son D Solitude du lieu... le moine se trouve de tous côtés présence de l'immensité de la mer. Certes durant les m d'été l'île est quelquefois envahie, hélas, par les touris Mais la perte de la solitude totale peut-être est-elle c pensée par le témoignage rendu à ces frères en huma d'une vie d où rayonne la charité. Solitude de la cel où le moine passera plusieurs heures de sa journée c la prière secrète et dans l'étude. Solitude baignée silence qui purifie le regard et le simplifie, le délivre nos étroitesses et ouvre directement sur Dieu. « Il aura pas de moine au ciel, disait le Père Bernard, n'aura été martyr de la solitude ».

Lorsque saint Robert quitta Molesmes pour vivre plénitude l'idéal des chrétientés primitives, il choisi grand désert de Citeaux, comme saint Honorat avait c son amour de Dieu en ce désert de Lérins aux pc de France... Ainsi feront les grandes âmes qui cher ront la face de Dieu. Elles s'enfonceront dans le sile Elles quitteront le tumulte des villes, non par lâcl mais pour de plus grandes conquêtes, comme l'explora qui entend l'appel du silence, les « voix qui crient le désert ». « Laisse tout ce que tu as de trop terre à la porte du monastère, dit saint Bernard au j aspirant à la vie contemplative. Ici tout ce qui est m doit être absorbé par la vie. Il s'agit d'une vraie version des mœurs que vient opérer le moine... et voit déjà quelles en seront les armes : la prière e pénitence. »

Une terre de prière.

« L'amour de la prière, enseignait Dom Bernard, doit séder le cœur du moine tout entier... une prière ardente perpétuelle qui n'est autre chose que l'union parfaite l'âme avec Dieu ». Il désirait que ses monastères ent avant tout des demeures de contemplation; des edelles où l'esprit de prière rayonne de toutes les rres, se reflète sur tous les visages.

A. N.-D. de Lérins la grande prière liturgique saisit moine à son lever, plusieurs heures avant l'aurore. Toujours solennelle, pleine de révérence et de foi », nme aussi brève et pure afin de ne pas gêner la ferveur s frères. C'est toute la discrétion bénédictine qui dirige uvre de Dom Bernard. Après les matines de la Vierge, diatrice de toutes grâces et une demi-heure de contemtion silencieuse, débutent les matines du jour ; « Seiur que mes lèvres publient tes merveilles ». A six rises au long de la journée, la famille monastique se rouve à ce poste d'intercession, à ce conseil de Dieu, union avec le Christ, la Vierge et l'Eglise tout entière. qui dira combien cette vie liturgique stigmatise d'elleme les âmes, les assimile d'elle-même au Christ Jésus! st ce qui donne à ces âmes monastiques ce je ne sais oi de large, de spacieux qui pacifie et purifie, cet accent ternité qui nous étonne, nous autres les enfiévrés de xistence. Et quelle puissance d'imploration que ce cri la sainte Eglise proféré au nom de ces hommes, de femmes qui à quelques kilomètres de là, gagnent l'unirs en perdant leur âme!

Surtout lorsque cette prière est union à Dieu! Lorsfelle est appuyée sur les bases solides d'une vraie péniice! Certes, à N.-D. de Lérins, comme nulle part illeurs, la pénitence n'a valeur de fin; mais il est frapnt de toucher du doigt la primauté de l'amour. « Notre dre, écrivait saint Bernard à ses fils des Alpes, c'est jection, c'est l'humilité, c'est la pauvreté volontaire, béissance... le travail des mains... la paix, la joie dans sprit-Saint, mais par-dessus tout la grande école de nour » (1). Toutes les observances seraient absolument

(1) *Ep.* 142.

dépourvues de sens, si elle n'étaient profondément vé
en vue de la conquête de Dieu, dans un esprit d'enfa
de simplicité, de joie et de discrétion « de peur de dor
la mort à un citoyen alors que nous cherchons à dom
un ennemi ». (Saint Bernard.)

Dom Marie-Bernard ne veut pas accabler ses mo
sous de trop lourdes observances; il tient avant tout à
qu'ils brûlent de zèle pour leur purification intérie
« La première condition que Jésus pose pour que n
soyons ses disciples, c'est de nous renoncer. Moins il y a
du moi en nous, plus Dieu vivra en nous... Donc ne v
loir que Dieu, ne regarder que Dieu, n'écouter que Di
dans l'obéissance ».

A Lérins, ni silence, ni abstinence perpétuels, ni tra
prolongé durant plusieurs heures du jour, ni obligatio
la règle sous peine de péché; mais une vie d'obéissa
d'amour, simple et joyeuse, « qui rend l'âme chaste et l
et fait atteindre les sublimes hauteurs de la doctrine e
la sainteté ». (2). Oh! certes, la nature n'y a pas de gra
consolations; mais dans cette mort quotidienne, dan
dépouillement, se trouve la douce et ferme conduite
glorieux abbé de Clairvaux : Bernard, le doux m
d'amour. L'ascension de l'âme est illuminée des clarté
sommet où Dieu habite... Et qui ne sait d'ailleurs qu
heures cisterciennes s'écoulent sous le regard materne
celle que Citeaux a choisie comme reine et maîtres
Marie Immaculée. Il faut avoir entendu ce chant sole
et si tendre du « Salve » aux dernières heures du
pour saisir le rôle profond de la Vierge Mère dans la
de ces chercheurs de Dieu.

Pour le salut des âmes.

Il est cependant un problème angoissant qui se
normalement à l'esprit de celui qui considère de l'exté
ces écoles d'amour. « Sublime est la vocation de ceu
y cachent leur vie, leurs talents, leur sainteté... cela ne
aucun doute. Les apôtres, les enfiévrés de la vie moc
sont infiniment heureux de pouvoir venir se retre
près d'hommes qui ont tout quitté pour l'unique n

(2) *Const.* 31, 127.

re. Mais tout naturellement vient à leur esprit la ques-n des apôtres au repas de Simon : *Ut quid perditio c?* Le monde est redevenu un immense champ de mis-n; tous les cadres semblent craquer de toutes parts. nous manquons de témoins, de hérauts de Dieu, de aires de l'amour miséricordieux de Jésus. Jamais, les publicains et les prostituées » ne viendront en masse pper à la porte de ces monastères pour y chercher le ret de la joie qui demeure. Ils ont besoin comme nous, voir vu Dieu dans la chair.

Il est également certain que beaucoup de petitesses, de squineries, de retours sur soi, d'incompréhensions des ies nécessités du monde, une certaine dureté de cœur filtrent dans de nombreuses vies de contemplatifs. ulant se livrer de tout cœur à l'accomplissement du emier commandement, ils oublient parfois le second qui semblable au premier.

Alors, ces « écoles d'amour » ne sont-elles pas d'un tre âge? Je ne le crois pas. Il est certain que l'amour nos frères est la marque la moins irrécusable de notre our de Dieu, et que grandir dans l'un, c'est grandir ns l'autre. Mais saint Benoît, saint Bernard n'ont-ils s conçu la vie de leurs « écoles » en fonction de cette rité fraternelle et universelle qui élargit le cœur du ine à la dimension même du cœur de Dieu? Il faudrait à cette lumière la règle bénédictine. On serait peut-e surpris de constater comment le monastère est vrai-nt un type élargi de la famille où les uns et les autres vaillent sous le regard de l'abbé, du père, à chercher semble la face de Dieu. De telle sorte que ces moines au VI^e^ ou au VII^e^ siècles sortirent de leurs monastères ur aller porter au monde la lumière de l'Evangile ient prêts à être les témoins de l'amour. Saint Bernard XII^e^ siècle est la plus belle illustration de cette puis-ce apostolique qui se forge dans la solitude des ayes cisterciennes.

C'est que plus une âme se donne à l'amour, plus elle ient une seule et même chose avec Dieu... et Dieu amour et don de soi. Une heure vient dans toute vie templative sérieuse où la rédemption du monde se sente comme une exigence de l'amour de Dieu lui-

même. Faudra-t-il donc s'évader de la solitude et co
le monde à la conquête des âmes? Non. Qu'elle ne
duise rien aux yeux des hommes ou qu'elle se dépe
en mille travaux, peu importe. L'âme contemplative
de Dieu... C'est Dieu qui va œuvrer en elle. Aussi l
le rayonnement de ces foyers de charité est incalcula
car de telles âmes sont reines comme le Christ est roi.
moine cistercien se sent profondément lié au monde,
communion constante avec lui. Voilà pourquoi il se l
à l'amour caché, sachant qu'il travaille plus ainsi
l'avènement du royaume que mille prédicateurs
charité.

Notre-Dame de Lérins se dresse en face de toutes
villes de la côte d'azur « où Satan mène le bal », cor
un appel à la miséricorde, comme un témoignage touj
vivant de l'amour du cœur de Jésus. « Et il est exalt
me disait un jeune moine de se savoir le frère de
ces hommes, de toutes ces femmes et de pouvoir se
leur péché ». Il est tellement vrai que plus une
s'approche de Dieu, plus elle s'approche des hommes.

Mais pour cela il faut que les habitants du d
n'oublient pas la misère du monde; il faut qu'ils se liv
tout entiers à l'amour de leur premier prochain :
frères de la vie monastique; il faut qu'ils consente
quitter leur solitude, leur silence, pour accueillir ceux
croyants ou incroyants, saints ou pécheurs, vien
chercher auprès d'eux le témoignage de la charité.
cisterciens de Lérins ne prêchent pas. Ils ne sorten
leur solitude que pour des besoins exceptionnels...
le monde vient à eux. Un monde désemparé qui a b
de savoir que Dieu est *joie* et *amour*.

Mes frères cisterciens, ouvrez-nous votre école d'an
Ne cachez pas votre lumière et daigne N.-D. de Cit
conduire auprès de vous de nombreux et fervents disci

fr. M. Albert Lassus O. P.

A travers les revues

Une foi pure.

es sujets d'inquiétude ne manquent pas aujourd'hui aux sionnaires, devant la montée subite des nationalismes des s d'Asie et d'Afrique. Dans LA VIE INTELLECTUELLE (janvier 7), le docteur Aujoulat, après avoir évoqué la magnifique gression de l'Eglise en Afrique, dénonce, tel Cassandre, dangers qui la menacent aujourd'hui, devant les montées ales et nationales : il est à craindre que la vie nous enlève chrétiens que nous avons faits, selon le mot d'un évêque sionnaire. Cela est à craindre si, du moins, nous ne mon- ns pas aux « évolués chrétiens », qui attendent de nous témoignage et ce nouveau service, que l'Eglise n'est pas tre l'évolution de l'Afrique. Il faut en Afrique, nous dit Dr A., des collèges secondaires catholiques, des collèges niques, — des universités ou au moins une — des jour- x catholiques, etc. Pour finir, le Dr A., médecin-mission re lui-même, lance un vibrant appel aux laïcs. « Le temps sse, il faut faire vite, il faut voir loin », si nous ne voulons que « les missions n'apparaissent un jour comme des îlots éminés dans des territoires déchristianisés avant d'avoir pleinement chrétiens, et leurs communautés chrétiennes me des groupements détachés de la masse et exilés à l'in- eur. »

ur ce délicat problème du *nationalisme des pays de mis-* — d'autant plus délicat qu'il est pour nous, Français, s actuel — le P. de Ménasce apporte une lumière nou- et intéressante (NOUVELLE REVUE DE SCIENCE MISSION- E, 1947, fasc. 1). Il y a dans l'Eglise comme en Israël particularisme et un universalisme. Celui-ci, dans l'an- ne économie, orientait déjà les esprits vers la loi nou-

velle, tandis que celui-là « maintenait le peuple élu d
un état de relative ségrégation afin de préserver de ses
blesses le porteur de l'unique Révélation ». Dans la
nouvelle, l'universalisme s'actualise. Et ce qui succède
particularisme d'Israël, c'est la constitution épiscopale
l'Eglise. Chaque évêque, en son église locale, particula
l'unique troupeau du Christ. Et le lien est si profond
l'évêque à son troupeau, que l'Eglise d'un pays n'est
encore parvenue à la plénitude de son âge et n'a pas en
pleinement acquis ses organes essentiels, la famille et
sacerdoce chrétiens, tant qu'elle n'a pas un épiscopat indig

Mais l'homme est par nature universaliste et particular
Devant l'éveil actuel des nationalismes, l'Eglise peut
contrer d'autres particularismes qui ne sont pas tous vertu
Il n'aurait peut-être pas été vertueux d'appuyer l'expan
de l'Eglise sur l'universalisme colonisateur de son propre p
Il ne serait pas sage non plus de prendre la tête du renou
nationaliste indigène. D'où viendrait que le nationalisme
on condamne en Europe tous les excès, deviendrait en
de mission une disposition vertueuse? Contre ces deux e
il faut redire que le missionnaire n'est ni un occupant, ni
colonisateur, mais un envoyé. Il est envoyé pour prêche
foi. Dans la mesure où il n'aura été que cela, il pourra a
efficacement l'indigène à éviter « cette hypertrophie du
triotisme qui a nom nationalisme et qu'il ne s'agit pas
flatter davantage lorsqu'il est chinois ou indonésien que
qu'il est français ou allemand ». Le missionnaire n'a pas,
ménager tel particularisme national, à fournir un chri
nisme étriqué, renfermé. Il doit aider les jeunes chrétie
à acquérir cet esprit de plénitude, signe de l'Eglise, qui
donne, à elles aussi, un rayonnement missionnaire et
versel.

Cette foi pure de toute compromission, de tout alliage,
aussi bien dans nos pays qu'elle est nécessaire. C'est pour
nous dit Joseph Folliet (L'Appel de la route, nov. 1
il nous faut ici aussi une Eglise missionnaire. Nos « mas
sont païennes. Il n'est que de regarder les quelques rit
passage qu'elles demandent au christianisme pour cons
qu'elles jouent souvent dans un contexte de superstition.
l'esprit missionnaire ne se réduit pas au slogan « coller
masse ». C'est le problème du laïcat dans l'Eglise qui es
en jeu : « problème des relations des laïcs et du clergé
trouve sa solution moins dans des rectifications de fron
juridiques que dans une confiance mutuelle; problème
spiritualité propre au laïcat, problème de la responsa
du laïc, non seulement dans l'apostolat mais dans la vie

glise, dans la composition des communautés paroissiales, la liturgie et les paraliturgies, dans l'enseignement du isme, bref dans tous les domaines où il est l'auxiliaire du — mais auxiliaire ne signifie pas instrument passif ».

nous faut faire une plus grande confiance en la vérité, l'œuvre même de la vérité. L'Eglise rend témoignage Vérité et elle n'est que cela. Tout le reste est ordonné tte mission suprême. C'est ce que dit avec passion Ida erika Görres, dans sa *Lettre sur l'Eglise* (FRANKFURTER E, nov. 1946). Prolongeant une conversation qu'elle vient ir avec lui, elle écrit à un médecin non catholique. s lui avoir concédé, mais sur un autre ton, bien des s, elle ajoute : « Vous auriez dû interroger : mais pour- aimez-vous ainsi l'Eglise si vous lui voyez si peu de ? ...Ce que je puis vous dire tient en ceci : *parce qu'elle la vérité.* Cela fait trembler nos cœurs de l'inexprimable n de la rencontre de Dieu; car elle dit d'elle-même exac- nt comme le Christ : *je suis né et je suis venu pour re témoignage à la vérité.* C'est la seule raison : ôtez-la, ut le reste, toutes les autres choses que vous admirez l'Eglise, ...tout cela nous laisse froids... »

Sacerdoce et laïcat dans l'Eglise.

ASSES OUVRIÈRES et LA VIE INTELLECTUELLE (déc. 1946) se mises d'accord pour publier une récente conférence du ongar, qui porte ce titre.

P. Congar observe d'abord que l'ecclésiologie des ma- récents de théologie s'est formulée contre les grandes rs qui marquent les origines du monde moderne, erreurs méconnaissaient la constitution hiérarchique de l'Eglise. pourquoi l'ecclésiologie fut surtout une *hiérarchiologie.* Le ongar essaye de présenter les autres aspects du mystère, uels sont particulièrement sensibles nos contemporains, se les fondements d'une *pneumatologie* et d'une *laïcologie.* ici les principes invoqués. Selon une terminologie à la , le P. Congar présente dans l'Eglise une double tension ctique. D'une part, l'Eglise terrestre n'est pas encore yaume de Dieu achevé, elle n'a pas encore reçu tout *tage,* mais elle en a reçues les *arrhes,* c'est-à-dire non seu- nt la promesse, mais un commencement d'héritage, une ipation réelle. Et d'autre part, ce que nous avons *reçu* otre Seigneur, nous devons sans cesse aussi le *conquérir* mêmes. Comme la terre promise était donnée aux eux et que cependant ils devaient la conquérir.

Dans la mesure où nous possédons déjà l'héritage, sommes tous — et chacun de nous est aussi —, avec le C rois, prêtres, prophètes. Dans la mesure « où le peupl Dieu ne touche pas encore sa fin, ne vit pas encore de l définitive et se trouve encore en marche vers son héri dans la mesure où il n'a pas encore intériorisé le mystè Dieu et où, selon l'expression de saint Paul, Dieu n'est encore « tout en tous », dans cette même mesure l'Egl la qualité et la forme d'une société terrestre; elle suit logique de loi, elle a un aspect de synagogue et d'a testament ». Ce ne sont pas encore tous les membres sont rois, prêtres, prophètes, car le Christ n'est pas e tout en tous dans cette partie de la Cité qui est enc construire.

C'est pourquoi les énergies qui se trouvent dans le C et qui le font prêtre, roi et prophète, existent dans l'E sous deux formes : sous une forme diffuse et immanen tout le corps; sous une forme hiérarchique et particu nécessaire à la condition présente, mais provisoire. Le dinal Cajetan écrit : « Toute la finalité de l'Egli d'engendrer, de nourrir et de protéger la foi; le rest destiné à être lié en gerbes pour être brûlé ». Et le P. C conclut :

> Il y a, dans l'Eglise, un aspect de médiation hiér que et il y a un aspect d'immanence; il y a un a d'extériorité et d'appareil social, et il y a un aspe vie personnelle, d'une vie dont la source nous est rieure. Mais le second aspect se nourrit du pre lequel n'existe que pour lui : comme l'épi se n par la tige, laquelle n'existe que pour lui. A la fin, restera que l'épi et nous serons tous, au même tit froment de Dieu, à la mesure de ce que nous aurons et recueilli de sève.

Le P. Congar développe ces principes en une triple cation, en montrant comment le laïcat dans l'Eglise par lui aussi — ou ne participe pas encore totalement — sacerdoce, à la royauté, et au pouvoir prophétique du C

Signalons dans le même numéro de Masses ouvrières ticle intéressant du P. Hamman sur *l'homme nouveau*, nouvelle créature que nous sommes tous dans le Chris cond Adam, notre chef.

Les Convers.

Le problème des frères convers est particulièrement a du fait que les vieux ordres semblent recruter difficil leurs frères convers, et que les récentes congrégation

:at admettre qu'une seule classe de religieux. La crise
le s'explique peut-être par les origines de l'institution,
a sera reconnaissant à Dom De Clerck de nous les
:er. (REVUE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES, oct.-déc. 1946.)

ns la règle de saint Benoit, et universellement jusqu'au
ècle, il n'y a qu'une seule catégorie de religieux. Tout
)nde peut devenir moine, l'homme libre comme celui
ient d'une condition servile, et saint Benoit recommande
à l'abbé de ne pas faire acception de personne. D'où
ent alors les convers?

est utile de considérer d'abord le mot, et ensuite l'insti-
. Le mot *conversio*, d'où vient convers, désigne simple-
à l'origine, la conversion à l'état monastique, l'entrée
onastère. Mais, parmi les recrues, on devait bientôt
guer les enfants *oblati* ou *nutriti* qui dès leur jeune
taient voués à Dieu par leurs parents et élevés dans le
stère — et les *conversi*, les vocations d'adultes. Souvent
ci étaient des illettrés, tandis que les *oblati*, élevés dans
nastère, étaient *litterati*. Bientôt, on emploiera l'un pour
e les termes *conversus* et *illitteratus*.

nstitution des frères convers, telle que nous l'avons,
tait pas avant le XI^e^ siècle. L'accès aux ordres sacrés,
lébration fréquente de la messe, le développement de
e firent que les moines abandonnèrent le travail ma-
qui devait être leur principale occupation. Par ailleurs,
lue toujours plus grande des domaines exigeait un sup-
nt de main-d'œuvre. On fit appel à des serviteurs du
s : *famuli et ministri* et bientôt aussi *conversi*. Pour
n instituera une nouvelle discipline monastique : habit,
etc. Saint Jean Gualbert les emploiera pour les affaires
e traitent au dehors (*fratres exteriores*). Le silence ne
era pas imposé comme aux moines; et ils pourront porter
abits de lin. Le véritable fondateur de ces nouveaux
ux est Guillaume de Hirson qui les établit dans son
e entre 1076 et 1078 et détermina leur situation mo-
ue.

pouvons-nous conclure de cette étude?

convers n'existaient pas chez les premiers moines. Ils
é surtout nombreux au moment où les moines ont dé-
le travail manuel et où les abbayes se sont enrichies de
aux domaines à exploiter. Les grandes différences so-
et culturelles des époques seigneuriales permettaient
ent ce discernement des vocations.

ourd'hui, les « masses » ont beaucoup évolué et il n'y a
près plus d'illettrés. La situation était toute différente
150 ans encore. Il semble donc que le statut des reli-

gieux non-prêtres pourrait être adapté à un genre de v
soit plus au niveau de la culture populaire actuelle
tout en les distinguant des religieux-prêtres, par tout
suppose l'exercice du sacerdoce, ne les en sépare pas
dant par ce qui pourrait ressembler à une « mental
classe ». Les congrégations récentes semblent y être sen
Ceci dit d'ailleurs sans préjuger de l'immense patri
d'humilité et de sainteté que tous les ordres ont déjà re
chez leurs convers.

Concitoyens des cieux.

Nous n'avons pas ici-bas de nation stable (1), *Notre est aux cieux* (2). Telle est la condition des chrétie
grecs, ni juifs; mais chrétiens, hommes d'une troisième
« tertium genus », comme disaient les anciens; ressu
avec le Christ et assis avec lui dans les régions supra
tes (3), concitoyens des anges. Ce monde leur est étr
et ce n'est pas ici qu'est leur vraie vie. Le paradoxe de
du chrétien, c'est précisément cela : d'une part il est
cité et établi au ciel dans le Christ Jésus, d'autre p
continue à vivre sur terre. N'est-ce pas ce paradox
signalait le P. Congar dans l'étude que nous avons sig

Une autre étude, intéressante, de Mademoiselle A.
(*Bios angelikos*, dans DIEU VIVANT, n° 7) nous montre
ment ce paradoxe est devenu particulièrement sensib
temps des persécutions de l'Eglise primitive, et plus
dans le monachisme. La cause profonde des persé
en effet, fut l'impossibilité où était le chrétien de
grer religieusement à la Cité terrestre, c'est-à-dire à l'E
romain. L'empire, dont le fondement essentiel était
religieux, ne reconnaissait plus chez les chrétiens ses p
citoyens, c'est pourquoi il les persécutait. Avec Cons
la situation change. On peut désormais être chrétien
sacrifier ses biens, sa situation, sa famille, sa vie, app
à la cité céleste en même temps qu'à la cité terrest
risque, c'était de confondre les deux cités et d'as
celle d'en haut — qui n'est pas de ce monde — à l'emp
Constantin. Le moine porte alors le témoignage de
différence. Il quitte la cité terrestre, et, devançant la
sie, continuant le témoignage du martyr, il manifeste
réclusion qu'il n'est pas de ce monde, qu'il est concitoy
saints et des anges.

---

(1) *Heb.*, 13-14.
(2) *Ph.*, 3, 20.
(3) *Eph.*, 2, 6.

théologie du monachisme ouvre des perspectives ses. Tâchons, pour faire court, d'en indiquer ici quelques-

ord le monachisme a un caractère que Mademoi- Lamy appelle « ontologique ». Ce n'est pas d'abord acquérir des mérites, par désir de perfectionnement ou par soif d'héroïsme, que les premiers chrétiens se nt moines. C'est simplement leur caractère baptismal citoyen des anges qui exprimait ici toute sa mesure. re nouveau est né au baptême qui se manifeste ici eurement. Ce n'est pas d'abord pour se purifier, pour r, ou se mortifier, ou se punir que le moine jeûne, mais qu'ainsi, il accomplit un geste de citoyen de la cité , et montre qu'il ne vit pas seulement de pain. S'il uvre, c'est parce que son droit de citoyenneté céleste t aussi un droit de posséder s'exerce cependant tout dif- ment du droit des adamites. Il participe déjà à la sou- eté du Christ sur toute la création, et ignore le mode ssession, conditionné par le péché, des enfants d'Adam. si de suite.

Divers.

les premiers jours de l'an, une toute petite revue, ouverture grenat, mais aussi d'une belle qualité spiri- intitulée OFFERTOIRE, est née aux Editions du Feu u (9, rue G.-Flaubert). Elle est destinée aux veuves. simplement la belle leçon tirée de la vie de sainte th, d'après le livre de Mme Hoesl. Cette petite sainte, à 4 ans, mariée à 17, veuve à 20 avec 3 enfants, mourut ns dans la plus extrême pauvreté, ne conservant que nteau troué de saint François, que le petit pauvre e lui avait fait parvenir en cadeau. C'est charmant de mariage si profondément uni malgré les diverses spiri- , et où l'amour humain accompagnait sans défaillance ssance de la grâce.

ira aussi avec intérêt l'extraordinaire vie de la bien- se Anne-Marie Taïgi, mère de 3 fils et de 4 filles, arable épouse et mère, et cependant appelée à des d'oraison peu communes — dans LIFE OF THE SPIRIT, 1947).

s simplement l'importante livraison de l'ART SACRÉ sur *l'éducation artistique du clergé;* le numéro 11 MOIGNAGES, sur la liturgie, où nous avons particulière- oûté l'article de Dom Galli sur les épreuves de l'huma-

nité qui se retrouvent en quelque sorte dans les prièr
turgiques, et celui du P. Bouyer : l'achèvement de l'I
par la liturgie; La Documentation catholique (19 .
1947) qui relate les persécutions de l'Eglise en Youg
et en particulier l'odieux procès de Mgr Stepinac, a
protestation des cardinaux et archevêques de France
motion du parlement irlandais; l'appel des chrétien
mands aux chrétiens de France, et la réunion en pro
catholiques allemands, français, anglais, à Maria-Laach
Etudes (janvier 1947).

A.-M.

L'Anneau d'or ouvre une enquête sur *le clergé et*
paration au mariage. On prépare longuement et soigneu
les enfants à leur première confession, à leur premièr
munion, les adultes au baptême, les séminaristes aux
tions successives. Que fait-on pour préparer à ce gra
crement et, si l'on peut dire, à cette grande aventure,
le mariage? La fragilité de tant de foyers, se demand
neau d'or n'est-elle pas due souvent à un défaut de prép
aux grâces et aux tâches du mariage? Ne pourrait-o
niser cette préparation? Généraliser ce qui se fait d
ou là? L'enquête (1) — ou plutôt une étape importa
celle-ci adressée au clergé — pose une série de qu
groupées autour de ces trois chefs de division :

I. — Ce que fait le clergé pour la préparat
mariage.

II. — Les conséquences d'une préparation insuff

III. — Ce que devrait être la préparation au m

On voit l'intérêt de cette enquête. Nous souhaito
fiancés et époux chrétiens d'abord, mais aussi tous
prêtres, religieuses, médecins — qui s'intéressent au
à la sainteté de la famille y prennent part et se ren
ainsi mutuellement sur un sujet primordial pour l'av
la France chrétienne.

A.

(1) On pourra se procurer le texte complet de l'enqu
bureaux de l'Anneau d'or, 9, rue Gustave-Flaubert, Paris-1
quête ne constitue d'ailleurs qu'un premier déblaiement, pou
de fond du problème que M. l'abbé Caffarel, directeur de
d'Or, a confié à l'une de ses équipes de ménages.

Les Livres

Théologie et liturgie.

-V. Héris, O. P., *Le mystère de Dieu*, Ed. Siloe, Paris; 1946; 230 pp.

Les ouvragés du P. H. sont toujours une joie pour l'intelli-nce qu'ils conduisent de clarté en clarté, par une voie oureusement logique et ordonnée, jusqu'à ces saisies intui-es qui marquent le sommet de son activité. Mais l'auteur écrit pas pour nous donner des satisfactions intellectuelles; veut, par le simple exposé de la doctrine de saint Thomas, us amener à croire et à aimer davantage.

Tel est le but des pages qu'il nous présente et qui forment livre de l'amour de Dieu. « Le mystère d'un être n'est-il s celui de son amour ? ». Le Christ nous l'a révélé : Dieu l'Amour essentiel, mais « il ne garde pas jalousement ses hesses et répand sa bonté sans jamais la perdre »; il nous ée et il nous sanctifie, il nous appelle « à prendre notre rt de sa vie bienheureuse dans la société de ses trois divi-s Personnes ». Pourtant l'homme a refusé cet amour infini, péché est entré dans le monde; l'amour va se faire média-ir, rédempteur, sauveur; le Fils unique va réparer l'offense, tablir l'ordre, devenir « la clé de voûte du monde nouveau » par lui l'homme retournera à Dieu. Il y a un aspect de ce tour sur lequel on met peu l'accent d'ordinaire : c'est la nifestation de la Lumière, la manifestation de la vérité vine. Elle est le plus haut témoignage de l'amour infini, supérieur même, si on le considère en sa totalité, à l'immo-ion de la Croix. Sans doute, à la Croix, Dieu nous donne n Fils pour qu'il expie à notre place nos propres péchés et il satisfasse pour nous la justice divine. Et c'est là, à n'en s douter, une preuve éclatante de l'amour de Dieu pour le onde. Pourtant ce n'est là qu'une preuve en quelque sorte térieure, ou, si l'on veut, une conséquence indirecte qui nt à notre état de misère et de péché... Le but direct et sentiel de l'amour chez celui qui aime est de se donner en le sorte à l'être aimé que celui-ci puisse entrer en possession l'aimant, en jouir et réaliser avec lui une union parfaite. en ce sens, se donner, c'est se faire connaître... Nous aimant squ'à vouloir se donner à nous en plénitude, Dieu ne peut e nous dévoiler l'intimité de son être : c'est pourquoi il

nous appelle à entrer en sa possession par la pleine lumiè de la vision béatifique ou nous le verrons tel qu'il est. D ici-bas le but de son amour est de nous mener à cette co naissance parfaite de lui-même en nous révélant le mystère sa nature, ses desseins secrets sur le monde et sur nou mêmes, comme un ami se donne à un ami en lui ouvra son cœur. Et c'est cela que le Fils de Dieu est venu apport au monde. » (p. 227 à 229).

On voit combien pareille doctrine peut être enrichissan pour la vie spirituelle; certes, certaines pages plus philosoph ques paraîtront difficiles à maint lecteur, mais l'effort po comprendre sera largement récompensé. Il faudrait citer bi des passages : la force de la doctrine du péché, — fau contre l'amour — et de l'enfer : « c'est parce que le péche a été trop aimé qu'il mérite les châtiments qu'il encourt la description de ce sommet de la vie mystique où, dans silence et le dépouillement total du cœur, « l'âme ne s plus si elle aime ou si c'est Dieu qui aime en elle. E expérimente, dans une nudité absolue, l'éternel Amour qu'e l'Esprit divin au sein de la Trinité incréée » (p. 150); l pages consacrées à la Vierge Marie dont le silence « l'adhésion totale dans l'amour aux vouloirs éternels ».

Nous aurions aimé que le P. H. nous donnât une étu plus poussée de la miséricorde; peut-être la réserve-t-il po un autre ouvrage. Et c'est là bien petite critique d'un liv que l'on aimera à lire et à relire.

M.-L. T.

R. P. Roguet, O. P., *l'Office et les messes de Noël,* texte co plet avec introduction, traduction et notes. Editions Cerf, 136 pp., 100 fr.

Ce petit livre a pour but de permettre aux simple fidèl de célébrer, selon tout son développement liturgique, la fê de Noël et d'en revivre à fond le mystère. Aussi contient- avec le texte latin officiel, la traduction française de to les offices, depuis la messe de la vigile jusqu'aux second vêpres du jour, sans excepter les petites heures. Avant propre de Noël figure le texte de l'ordinaire de la mes dont une traduction soignée et entremêlée d'indications d crètes, facilite aux moins avertis l'intelligence des prières des rites liturgiques. De la sorte, tout est bien disposé po qu'il soit possible de suivre d'un bout à l'autre la liturg de Noël, les messes et l'office, sans avoir autre chose ent les mains que ce modeste volume. Personne ne regrette d'y trouver, en plus des textes communément reçus qu ques pièces anciennes, heureusement conservées dans le dominicain, telles que l'hymne *Veni Redemptor gentium* saint Ambroise, et la savoureuse séquence *Lætabundus.*

Dans une introduction qu'il a voulu très courte, l'autet sans s'attarder à des considérations historiques et archéol giques étrangères à son dessein, rappelle les notions qu juge indispensables à l'intelligence de la fête. Il met, tr

ment, en relief le caractère propre de cette solennité, est « beaucoup moins une commémoration du passé grand événement du présent ». Noël c'est le mystère Christ naissant tel que chaque année nous devons le re nous-mêmes. Nous croyons toutefois qu'un mot rapide l'origine des trois messes et leurs stations respectives rait pas été superflu. On saurait ainsi pourquoi, à la se de l'aurore, il est fait mémoire de sainte Anastasie.

ais ce qui fait, incontestablement, le grand intérêt de ce t livre, d'apparence si modeste, c'est le soin avec lequel teur a rendu accessibles aux fidèles les textes de l'Ecri- employés dans la liturgie de Noël, les psaumes notam- t, et la manière délicate dont il en fait apprécier les mparables richesses. Au lieu de plaquer lourdement à du latin une traduction plus ou moins exacte, d'après exte original, comme le font la plupart des manuels de é, le R. P. Roguet a suivi avec autant de fidélité que de blesse le texte liturgique, montrant par là-même tout le i qu'on peut tirer de la Vulgate, dont aujourd'hui, et à tort selon nous, on fait si bon marché. En tête de que psaume, une brève notice énonce le thème du canti- tandis que de sobres gloses explicatives, glissées discrè- ent dans la traduction française, et quelques notes, aident ieux comprendre, non seulement le texte lui-même, mais i son application liturgique au mystère de Noël (v. g. ume 90, p. 32).

isons-le nettement, le petit livre du Père Roguet est modèle du genre qu'il faut suivre pour rendre aux étiens le sens et le goût de la prière liturgique.

E. F.

M. BOVAL, O. S. B. *Les litanies de Lorette. Histoire, symbolisme, richesses doctrinales.* J. Dupuis, Charleroi et Paris, 946, 515 pp., 65 fr. belges, 200 fr. français. (Pour la rance s'adresser à M. Golley, 1, avenue Gambetta, Paris XX^e^).

a première partie de l'ouvrage nous offre quelques textes connus des laudes mariales, souvent fort belles. Vient uite un commentaire des invocations symboliques des ies de Lorette. C'est malheureusement un mélange de es dont l'intérêt est inégal, le tout noyé dans des effu- s pieuses (et couronné par des élévations en vers !) dont tirera peu de profit. Puis un long appendice pour défen- l'authenticité du miracle de la santa Casa : ce n'était t-être pas très utile. Enfin un appendice et une biblio- phie sur la médiation mariale. Comme disait La Bruyère 'est un métier de faire un livre. »

A. M. R.

VALENTINE, O. P. *Whatsoever he shall say.* (Blackfriars, xford, 1946, 5 sh.).

etite initiation à la vie spirituelle, sous forme de lettres

à une Philotée (elle s'appelle ici Theophila) dont un cc billet introduit le sujet, ou l'occasion, de chaque chapi Ces exposés, le plus souvent fidèles au ton familier de correspondance, sont riches en mises au point très simp mais d'une ferme inspiration doctrinale, par exemple l'Eucharistie. Signalons le grand cas que l'auteur fait « l'abandon à la divine Providence » du Père de Caussi et c'est justice envers un des meilleurs écrits de toute littérature ascétique. Le sens et le rôle de la liturgie d la vie spirituelle mériteraient un enseignement plus ap fondi. Sur ce point, la pensée du Révérend Père a, faute netteté, peut-être surpris Susan et David, deux amis Theophila; il est douteux que la brève réponse qui leur faite les ait satisfaits. Ces essais auront une suite : l'édit annonce une 2e et une 3e séries des « Lettres à Theophil

R. MIALHE : *Dieu nous fait signe. Intelligence des Sacreme* Paris, éditions Girard et Cie; 1946; 72 pp.

L'A. a voulu dresser un rapide inventaire de la docti et des richesses sacramentelles; il n'a pas prétendu dire, mais ses phrases courtes sont extraordinairement den et beaucoup appelleraient de plus longs développements n'entrent pas dans le cadre de cet ouvrage; puissent-e suggérer aux lecteurs d'approfondir un des aspects de foi catholique trop peu connu et si important pour notre d'enfants de Dieu. L'A. commence par mettre au clair cer nes notions que l'on a tendance à embrouiller : « théoriqu idéal », « abstrait et spirituel », « réel et matériel », « rituel et surnaturel »; puis il étudie l'organisme sacrame en faisant ressortir pour chaque sacrement trois grat idées directrices : nous sommes âme et corps, et les sa ments sont conformes à notre nature humaine; en eux p l'influence du Christ qui les a institués et agit par actuellement; ce sont des rites communautaires, ils aux mains de l'Eglise non seulement quant à leur exécu mais jusqu'au sens profond de ce qu'ils réalisent en n La conclusion de l'ouvrage insiste sur le fait que les sa ments ne sont pas des cérémonies en dehors de la vie montre quel est leur rôle dans la vie familiale.

M. L.

Dom GAZEAU, *D'une voix unanime,* Abbaye St-Martin de gugé (Vienne). 32 pp. in-8°.

Cette modeste brochure est fort substantielle. et bien tuelle. C'est tout un programme d'organisaion générale tendant à réaliser le vœu de Pie X : restaurer « le vérit esprit chrétien « en recourant à sa source première indispensable » : la participation active des fidèles au c. sacré traditionnel.

Ce cri d'alarme du saint Pontife a été répété et comm bien des fois à travers lettres épiscopales, sermons et férences, articles et volumes. Nous permettra-t-on de si

:r à notre actif « la belle part des fidèles dans la prière chantée ? »

D'heureuses réalisations en ont résulté, même à Paris. Mais combien peu ! Comment faire sortir nos fidèles « pratiquants » de ce « silence obstiné », si peu catholique ?

Dom G. répond : « Un remède trop négligé : la compétence technique ». Et ce sera l'idée maîtresse de tout son travail, encadrée d'ailleurs de beaucoup d'autres pensées fort judicieuses.

Mais pourquoi, envisageant surtout le chant collectif des fidèles, va-t-il si peu en parler ? C'est précisément parce que, s'attachant à la technique, il ne va pas s'adresser directement aux fidèles : ceux-ci feront de la technique « sans le savoir », en suivant simplement l'exemple que leur fournira une schola (ou même deux : une dans la nef), laquelle sera elle-même formée préalablement par un maître de chœur.

Le point de départ sera donc la compétence technique d'un maître de chœur, voire d'une directrice de schola.

Mais où vont-ils acquérir cette compétence ? Notre logicien n'hésite pas : dans une école normale grégorienne (E. N. G.), diocésaine (plutôt que régionale), dont le clergé paroissial et les fidèles, sous l'action épiscopale, qui la soutiendra, auront compris l'opportunité.

Une fois bien formée dans cette école... à venir (et ailleurs, en attendant), la personne choisie formera à son tour dans la paroisse un chœur ou une schola, et les enfants du catéchisme. Dom G. donne pour cela d'excellents conseils.

Mais quelle méthode suivre, pour l'enseignement ? Car il y a, surtout, deux méthodes-sœurs : celle du nombre- musical appuyée sur des ictus immatériels, qui a les préférences de Dom G. (avec l'Institut grégorien), et celle du rythme oratoire-musical, qui a les nôtres — celles de Dom Pothier (avec l'Ecole César-Franck, anc. Schola Cantorum). Toutes deux, moyennant un égal sens artistique chez le « technicien », pourront aboutir sensiblement au même résultat. Ajoutons simplement que pour que la science grégorienne soit toute bienfaisante et produise la vie, le technicien, ici et là, devra s'efforcer de ne point minimiser le rôle sensible de l'accentuation grammaticale et musicale : *Cantabis sicut pronuntiaberis.*

De même la chironomie, prévue par Dom G., devra, pour entraîner surtout les fidèles, savoir combiner ses gestes d'élans et de repos, et ne pas se contenter d'une série d'ictus phétiques risquant d'aplatir la mélodie au lieu de l'animer.

Et le clergé ? Dom G. le voit surtout « aidé ». Il note toutefois que ce serait plutôt à lui « de choisir et de former ses auxiliaires ». Mais aura-t-il pu rapporter du séminaire la conviction apostolique de la nécessité de cette « voix unanime », et une compétence technique suffisante pour présider à ses efforts ? Ce n'est pas sûr; mais il trouvera bien, aujourd'hui, les moyens de combler ses lacunes, pour être l'animateur principal de cette œuvre paroissiale.

Aussi Dom G., dans sa conclusion, convient-il que son *idée-force* de la compétence technique ne sera pas la seule condition du succès; elle devra d'abord s'appuyer « sur la principale, qui est la formation liturgique des fidèles par leurs pasteurs ».

D. L. L.

A. M. Goichon, *Le pardon,* Ed. du Cerf, 135 pp. 70 fr.

Pardonner, ce n'est pas traiter également le bien et le mal, ce n'est pas pactiser avec le mal ni se démettre de ses devoirs d'homme de bien, ce n'est pas aimer son ennemi en tant qu'ennemi c'est-à-dire en tant que désireux du mal. Le pardon, c'est « seulement la nuance dont s'accompagne l'amour du prochain envers quiconque nous a fait du mal ». A ce titre, le pardon n'est pas un épisode dans notre vie, il est aussi nécessaire et aussi obligatoire que l'amour; il est une condition de développement de notre charité.

Il fallait une très grande maîtrise de doctrine et une grande délicatesse pour traiter ce sujet auquel chacun est si sensible. Mademoiselle Goichon a vraiment cette fermeté et cette délicatesse. Ayant bien précisé le motif pour lequel nous devons tant aimer la charité : et Dieu, et nous-même, et le prochain, elle peut faire entendre que notre ennemi même peut être aimé, et même aimé de dilection. Car l'ennemi, le véritable ennemi, celui qui nous fait du mal par son péché, est encore capable de grâce. « L'ennemi est une espérance de Dieu », et si Dieu nous donne la grâce de nous élever jusqu'à son propre cœur, voici que notre ennemi aussi « nous devient cher comme une espérance » (p. 80).

Le pardon ne supprime pas la justice, encore qu'il la dépasse. Il concerne nos offenses personnelles, non celles faites à Dieu, non celles qui ne nous atteignent pas personnellement. Il demande une grande force d'âme, le don de force, beaucoup d'humilité, aussi produit-il de beaux fruits de joie spirituelle. Mademoiselle Goichon montre fort bien comment le pardon réclame cette force, parce qu'il réclame une grande douceur; et la douceur n'est pas opposée à la force, mais à l'amertume, dont triomphe le magnanime. De même l'humilité n'est pas l'avilissement, mais une des dispositions de l'âme en adoration. L'humiliation elle-même procure cette disposition spirituelle, comme la Sainte Vierge peut nous le faire comprendre.

Il faut féliciter l'auteur de ce beau livre, que nous recommandons autant par son actualité que pour son excellente doctrine.

Dom Bernardet, *Les plus beaux textes de la liturgie romaine,* Préface de Paul Claudel, de l'Académie française, Ed. du Vieux Colombier, 1946, XXVII - 304 pp., 220 fr.

Après avoir dit la place de la liturgie dans le culte et la prière de l'Eglise, Dom Bernardet retrace brièvement les

origines et l'histoire de la liturgie romaine, en montrant en même temps quelles sont ses caractéristiques essentielles. Puis, en quatre parties, les quatre livres essentiels de la liturgie sont présentés : le missel, le bréviaire, le rituel et le pontifical. Ce dernier étant le moins connu des fidèles, nous pouvons mentionner les belles prières qui sont ici choisies et traduites : le sacrement de confirmation, le sacrement de l'ordre, la consécration épiscopale, la consécration des vierges, la consécration d'une église, la bénédiction d'une cloche, l'imposition de la croix pour les croisés, l'anathème et son absolution, la réconciliation des pénitents publics.

Admirables textes ! On souhaiterait que la prière et la foi des fidèles en fussent profondément inspirées. On voudrait surtout qu'un tel livre fût inutile, du moins pour les chrétiens, mais la liturgie leur est devenue tellement archaïque que beaucoup se demanderont peut-être si ces textes sont encore actuels. Ceux-là surtout ont besoin de lire ce livre.

A. M. H.

B. GUYON, *Découverte de la messe.* Coll. « La Clarté-Dieu », Edit. du Cerf, Paris, 45 fr.

Fidèle disciple de M. Paris, l'auteur dit, en quelques pages, brèves mais riches de science liturgique et de vie intérieure, ce qu'est la messe : un mémorial, un mystère, une eucharistie, une oblation, une communion. Brochure d'initiation, commentant le texte même du canon, qu'on pourra utiliser pour les exposés catéchétiques, les sermons, cercles d'études, etc...

P. B.

JOSÉ DE WOLF, S. J., *La justification de la foi chez saint Thomas d'Aquin et le Père Rousselot.* Edition Universelle, S. A., 53, rue Royale, Bruxelles, 1946; 127 pp. 110 francs belges.

Ce livre est écrit pour les théologiens. Il intéressera moins vivement le public non initié aux questions qui se posent dans l'école. Il s'agit en effet d'une étude de détail concernant un point très précis de la théologie de la foi. Il y a une trentaine d'années, un jeune théologien de la compagnie de Jésus, dont la mort prématurée en 1915 attrista tous ceux qui attendaient de sa maturité l'épanouissement d'un réel génie théologique, le Père Rousselot, proposa une théorie, assez nouvelle à certains égards, de l'acte de foi. Voulant réagir contre des positions rationalisantes selon lesquelles la foi serait la conclusion d'une enquête d'ordre rationnel plus qu'un effet de la grâce; voulant, par ailleurs, assurer à tous les fidèles la possibilité d'accepter librement et prudemment le don de la foi, le Père Rousselot tenait — et c'était là une de ses positions les plus originales — que le discernement des motifs humains de croire ne pouvait s'opérer avec certitude que grâce aux *yeux de la foi* elle-même. Le Père R. se réclamait de saint Jean et des textes de saint

Thomas d'Aquin. Cette dernière référence fut tout de suit fort discutée. Le P. De Wolf entreprend de vider le débat par une exégèse minutieuse des textes de saint Thomas e une confrontation avec les affirmations de Rousselot. L'au teur conclut, fort justement à notre sens, que la théologie d la foi élaborée par le P. Rousselot ne saurait passer pou authentiquement thomiste. « Pas mal d'expressions du P. Rous selot ne rendent un son irréprochablement thomiste qu'à l seule condition qu'on oublie leur contexte immédiat o éloigné. » (p. 122).

A. LIÉGÉ.

B. CLÉMENT, *Notre-Dame, Reine de France*. Fontenay-le-Comt Ed. Lussaud. 155 pp.

En cet ouvrage sont groupés les faits et gestes de Mar sur notre terre française. L'auteur, un vendéen, s'arrê volontiers — et non sans raison — sur ce coin béni de noti chrétienne Vendée.

Les Français, qui n'ont ni le temps ni la possibilité d lire les études faites sur chacune des manifestations de Mère de Dieu en faveur de la France, seront heureux d trouver réunis dans ce petit volume tous les renseignemen désirés : le récit de ses apparitions et miracles ainsi que réponse de piété populaire à la prédilection de Marie, comm en témoignent sanctuaires, pèlerinages, etc...

H. M. MANTEAU-BONAMY.

Histoire.

Archives d'histoire dominicaine, Vol. 1, 260 p., Ed. du C 1946, 200 fr.

Nous ne pouvons recenser toutes les études, toutes f intéressantes du premier cahier de cette importante coll tion. Et nous nous contenterons de relever l'article P. Féret et deux autres sur la liturgie des morts dans l'Or des prêcheurs.

Le P. Féret publie ici une conférence donnée en 1944 a « Journées d'études » de la Province de France et intitu *vie intellectuelle et vie scolaire dans l'Ordre des prêcheu* La grande originalité de l'Ordre fut en effet de s'être organ au début sur le type universitaire et scolaire. Chaque c vent était une école de théologie, que fréquentaient n seulement les clercs du dehors, mais les religieux du couv eux-mêmes. Chaque couvent possédait son docteur ou l teur conventuel, et c'était loin d'être comme aujourd'hui simple titre honorifique (ou une sinécure). Chaque couve non seulement les *studia solemnia* — les couvents de jeu religieux encore étudiants — mais toutes les maisons, pos daient un maître des étudiants auquel il appartenait « s'entendre avec les frères sur le nombre et la matière

urs du lecteur et d'amener celui-ci sur ces points à la
termination la plus utile au travail et au ministère de
us ». Le prieur, enfin, devait avoir grand souci de faire
specter la discipline scolaire du couvent, et devait mon-
er l'exemple de l'assiduité aux cours. L'organisation sco-
ire comportait, pendant toute l'année scolaire (de la saint
ichel à la saint Jean-Baptiste) un cours chaque matin
rès la messe conventuelle, des exercices collectifs et des
pétitions de temps à autre.

Mais, après les ruines de la peste noire, les réformateurs
l'Ordre cherchèrent surtout à restaurer la vie régulière.
eurent quelque méfiance à l'égard du personnel scolaire
s'attaquèrent à tous les privilèges qui lui avaient été
troyés pour le meilleur accomplissement de sa tâche et
nt il avait parfois abusé. Là où la charge n'était plus tenue,
ne comprenait plus la raison d'être de tant de privilèges
l'intérieur du couvent. On peut noter cependant plusieurs
emples de survivance tenace de l'ancienne école conven-
elle aux cours des siècles suivants.

Dans sa conclusion, le P. Féret montre que si l'institution
olaire est essentielle à la structure de l'Ordre des prê-
eurs, elle ne peut disparaître qu'avec l'institution domini-
ine elle-même.

Or la structure de base de l'institution dominicaine résulte,
après les constitutions elles-mêmes, de trois éléments
sentiels : la vie régulière, l'office divin, l'étude. Chacun de
s trois éléments peut-être considéré à la fois sous son
pect collectif « par où il intéresse la structure de la col-
ctivité considérée comme telle », et sous son aspect indi-
duel. Ces deux aspects sont d'ailleurs inséparablement dé-
ndants l'un de l'autre. « Pas plus que nos pères ne con-
vaient pour eux de vie ascétique qui ne se développât dans
cadre collectif de la vie monastique, ni de vie contempla-
ve qui ne fût en continuité avec la grande prière canoniale
l'Eglise, pas davantage ne concevaient-ils que le troisième
ment essentiel de leur vie, je veux dire l'étude assidue de
vérité sacrée, pût concerner leur seule vie personnelle et
recevoir aussi bien que les deux autres, appui et stimu-
ion d'institutions appropriées ».

Le P. Féret termine en notant d'heureuse manière com-
nt nos *saintes prédications* pourraient redevenir aujour-
hui des *écoles de théologie* appropriées aux problèmes
ostoliques.

Monsieur l'abbé Philippeau qui confesse ingénuement
n'avoir jamais vu mourir ni enterrer personne » à l'inté-
ur de nos couvents dominicains, présente cependant une
le étude, (non moins vraie pour être livresque), sur *la
urgie dominicaine des malades, des mourants et des morts.*
te liturgie présente l'originalité et le privilège d'avoir
intenu un état d'esprit « liturgique » tout à fait primitif
premier âge chrétien, en effet, vivait sous un régime de
sacration intégrale » où tout était religion. Les actes eux-
mes, aussi terre à terre qu'on les suppose, se transforment

en objets de prière et en matière liturgique. Tels les repa
le travail, le soin des malades, etc... La toilette funèbre ell
même était un rite qui avait son cérémonial et ses formul
propres et qui se faisait en public. Plus tard, au contrair
on distingua (et la distinction ira en s'accusant toujou
davantage) entre les actes irrémédiablement profanes et l
actes religieux. La liturgie consistera alors à dire des prièr
avant ou après l'action, ou bien à organiser un office q
d'aucuns célèbrent d'un côté pendant que les autres s'acqui
tent par charité du travail à faire. En ce qui concerne
sépulture, le divorce est aujourd'hui définitif, au rit romai
entre le travail funèbre des préposés civils aux sépultur
et la prière pour les morts. Chez les dominicains, au co
traire, on a conservé quelque chose de la manière primitive
« le dernier soubresaut de chaque agonie suspend la v
tout entière de la communauté rassemblée en hâte auto
du mourant, pour ne reprendre son activité normale qu'
retour du cimetière ». Que l'on nous permette en passant
signaler sur ce sujet une petite brochure du P. Chauvin
La liturgie de la mort dans l'Ordre de saint Dominique (42 p
En dépôt à la librairie du Cerf). En un style vivant et pa
fois lyrique, elle illustre bien la science de M. l'abbé Pl
lippeau.

Sans quitter la liturgie des morts, relevons en fin de volu
une note *pour l'histoire de l'office des morts chez les frèr
prêcheurs*. L'auteur P. R. montre comment il se fit que l
frères prêcheurs qui au XIII[e] siècle se trouvaient *en de*
de la pratique courante de l'Eglise se trouvent aujourd'h
au delà. Les premiers frères avaient abrégé ici comme a
leurs. Mais aujourd'hui l'ordre se trouve distancé par tou
les autres institutions religieuses ou ecclésiales.

Signalons simplement dans ce premier Cahier, des étud
sur *Le dominicain Jean de Mailly et la légende dorée, l'h
manisme et la Réforme au collège Saint-Jacques de Paris, 1
cordaire et Rousseau, Une correspondance inédite du P. L
cordaire, Les armoiries de l'Ordre des frères prêcheurs, et*

RAYMOND CHRISTOFLOUR, J. DE PESQUIDOUX, etc., *Maisons
villages de France,* deuxième série, Ed. R. Laffont, 19
300 pp.

C'est la seule préface de M. R. Christoflour : *petite phi
sophie de l'habitation,* qui nous intéresse ici. L'auteur s'él
contre une conception trop purement utilitaire de l'habi
tion. Autrefois, nous dit-il, l'œuvre d'art n'était pas fa
expressément pour charmer les yeux, mais pour les ouv
aux vérités éternelles. Il importait donc grandement qu'
fût soumise dans ses détails à des propositions et des no
bres dont dépendaient non seulement son agrément sensi
mais son efficacité spirituelle. Toute œuvre humaine ay
part à notre salut, la plus chétive demeure ne s'élevait
sur le sol antique sans que son emplacement, son plan,
orientation fussent reconnus conformes à des nécessités lit
giques dont notre âge oublieux a conservé vaguement la r
moire dans la bénédiction pastorale que reçoivent encore
nouveaux logis ».

A. M. P

H. VERBIST, *Où en est le problème du suaire de Turin ?* brairie universitaire, Louvain, 1946; 12 pp.

es quelques pages ne veulent être qu'un compte rendu ectif de l'état actuel de la question; le suaire de Turin ève tant de discussions passionnées que l'objectivité artiale est chose méritoire. Dans l'état actuel de nos nerches, il est impossible de dire s'il s'agit d'une préise relique ou d'une vaste mystification, mais les nomux travaux scientifiques; « confrontés sans parti-pris » nous rennent :

» Que l'histoire ne connaît aucun texte sûr, permettant firmer l'existence à travers les siècles d'un suaire dans uel aurait été enveloppé le corps du Christ, dont il aurait dé l'empreinte; mais aussi que l'histoire ne possède aucun ment pour nier formellement l'existence d'un tel linceul.

» Que, pour expliquer le suaire de Turin, il faudrait chan l'interprétation habituelle du quatrième évangile, chanent que, jusqu'ici, aucune preuve n'impose.

» Que le suaire de Turin est un fait unique, qui a forcé miration de la médecine, mais l'examen n'est pas terminé.

» Qu'il est matériellement assez facile de reproduire age du suaire.

M.-L. T.

Ecriture sainte.

OSTY, professeur à l'Institut Catholique de Paris, *Les pîtres de saint Paul,* traduction nouvelle sur le texte iginal. Editions Siloé, Paris, 1945.

è GESLIN, *Une paroisse au 1er siècle, les deux Epîtres aux rinthiens,* texte latin, traduction sur le grec, commentaire, olume 17e de la Demi-heure d'Ecriture Sainte), chez l'aur, Sées (Orne).

oici deux volumes qui aideront à lire saint Paul, les lecs qu'effraierait un commentaire trop touffu ou trop érudit. ans une introduction générale, qui ne vise pas à appro ir tous les problèmes, le chanoine Osty retrace les gran étapes chonologiques de la vie et des écrits de saint Paul, campe de manière vivante le portrait de cette âme riche, ionnée, active et mystique à la fois, dont quelques lettres circonstance ne cessent de susciter l'intérêt. La traduction sé à être claire, correcte et fidèle, ne se permettant ni araphrase, ni les suppressions : on la lira avec plaisir. ue épître est précédée d'un plan et suivie de notes : ord une mise en place du cadre historique, puis des ications de détail brèves, mais substantielles. Quelques ages des Actes des Apôtres traduits en appendice achède faire de ce volume un instrument de travail pratique.

M. l'abbé Geslin continue, à l'usage surtout du clergé par sial, sa présentation des livres de l'Ecriture, dont quelq fascicules ont été appréciés jadis par la *Vie Spiritu* (XIV, 95; XXVII, 105). On retrouvera la même méthode. texte est analysé (presque trop, peut-être) grâce à des table synoptiques, puis commenté en s'inspirant ici des ouvra du père Allo. Souhaitons que ces deux volumes aident t ceux qui ont le désir de nourrir leur vie spirituelle à l thentique parole de Dieu.

M. L.

Divers.

XAVIER ENGELHARD, *Sagesse de Violaine*. Le drame de la son et de l'amour vu à travers l'œuvre de Claudel. P Editions de la Revue des Jeunes; 1946; 48 pp.; 40 fr.

L'A. recherche, dans l'Annonce faite à Marie, « l'hist de la vocation à la sainteté », cette sainteté qui paraît aux yeux du monde et qui pourtant, plus que toute a démarche, obéit aux véritables exigences de la raison huma Violaine a été docile à l'amour qui la sollicitait, elle soumise à l'apparente folie du sacrifice; la joie parfait possède, cette joie du Saint Esprit qui est « comme un dé dement de sève, un épanouissement irrésistible de l' sous la poussée de la vie montante, dans la sérénité e liberté de l'amour ».

Th. DEMAN, *Pour une vie spirituelle objective*, Proc. du clergé 24 pp., 15 fr.

Les lecteurs de *la Vie spirituelle* seront heureux de ret ver dans cette petite plaquette l'article qu'ils ont tant g dans *la Vie spirituelle* de septembre 1944.

L'Action catholique dans les milieux indépendants. J. I. C Paris, 1944.

Cette brochure nous fait connaître l'histoire, le but, méthodes, le zèle pour le Règne de Dieu de la Jeunesse i pendante chrétienne féminine.

M.-L.

L.-M. DUMESTE, *Panégyrique de sainte Marie-Madeleine* provençal, avec traduction française (Marseille, 21 pp.)

M. BAUDRY, *Nos frères les malades*, Angers, 40 pp. Rééd corrigée et complétée de l'article paru dans la *Vie Spiriti*

La librairie de l'Arc a ouvert 3 collections hagiographiq Coll. *Hérauts du Christ* : R. ZELLER, *sainte Claire d'A* 64 pp., 25 fr.; Coll. *Missionnaires et fondateurs : Une fo trice en Birmanie, sœur Marie Gertrude du Sacré-Cœur*, 3 18 fr.; Coll. *Nos saints patrons* : O. HABERT, Saint L 32 pp.; P. LESOURD, *Sainte Monique*, 28 pp.; H. BORDI *Saint-Jean-de-la-Croix*, 30 pp.; J. BAUDRY, *Saint Bernard*, 3 (Couvertures illustrées, 16 fr.).

VIENNENT D'ARRIVER A LA REVUE

R. HAMEL, *La vie liturgique*, Ed. des Moines Bénédictins, nada.

P. FLORAND, *Jean-Sébastien Bach*, Ed. du Cerf, Paris, 220 fr.
M. DUBARLE, *Les sages d'Israël*, Ed. du Cerf, Paris, 250 fr.
hommes du Moyen-Age, Ed. du Cerf, Paris, 160 fr.

LIVRES REÇUS

RICHAUD : *Méditations à l'usage des Pèlerins de la Salette*, aris, Bonne Presse, 48 pp.; 24 fr. (réédition).
M. ROGUET, O. P. : *Savez-vous vous confesser ?* Paris, brairie de l'Arc, 1946, 52 pp.; 15 fr. (réédition).
noine RAY : *Un « Surhomme »; le saint Curé d'Ars.* Rapide ynthèse du fait apologétique d'Ars. Vitte, Lyon; 1946; 80 pp.
N SALLES, *Notes et Souvenirs.* Paris, Bonne Presse, 1946; 92 pp.; 90 fr.
AUBRY : *Le maître obéi.* Paris, Bonne Presse; 1946; 200 pp.; 0 fr.
IS BOTHIER, industriel : *Climat chrétien;* Ed. de Mared-ous, 1945; 176 pp.
VICTOR HOX : *Garcia Moreno, tertiaire,* président et martyr. d. Lethielleux, 1945; 62 pp.
N-DENIS BONNET : *Un apôtre de la Très Sainte Vierge. Le ère Charles de Foucauld,* Ed. Bonne Presse du Midi, Vai-ons-la-Romaine, (Vaucluse); 1946; 46 pp.
RGE RIGAULT : *Saint Jean-Baptiste de la Salle. Les saints e France;* Bonne Presse; 1946; 142 pp.; 30 fr.
RICE BESSODES : *Ce qui manquait à Yvonne...* Ed. Macabet ères, Vaisons-la-Romaine, (Vaucluse); 80 pp.
. LELOTTE, *Pour mieux se confesser* (édition spéciale pour unes filles), Ed. Foyer Notre-Dame, Bruxelles, 38 pp.
. LELOTTE, *Pour mieux se confesser,* Ed. Foyer Notre-Dame, ruxelles, 38 pp.
ré BÉGUIN, *La vraie libération,* Imprimeries réunies de Sen-, 1945, 204 pp., 65 fr.
AURAL, *De l'adolescence au Mariage,* Ed. Spes, 1946, 48 pp., fr.
. BERTHET, *Chemin de croix à l'usage du séminariste,* Le-lielleux, 1946, 32 pp., 10 fr.
. DENECHEAU, *Cantiques à la Messe de Mariage,* en vente ez l'auteur, Chapelain de Vaillé, par Nueil-sur-Layon -et-L.), 1946, 20 pp., 10 fr.
. FABRE, *La jeune fille chrétienne,* Bonne Presse du Midi, 0 pp.
SSY, *Dans un vase d'argile,* Bonne Presse du Midi, 124 pp.
acts en Terres d'Afrique, Ed. C. R. E. E. R., Meknès, 1946, 6 pp., 80 fr.

Le pape Pie XII et la guerre, Casterman, 1946, 126 pp., 4
P. et C. DELILE, *Sillage,* Casterman, 196 pp., 66 fr.
Le diocèse de Tournai sous l'occupation allemande, Casterm
1946, 396 pp., 90 fr.
R. LORTAL, *Morale sociale familiale,* Aubanel, 1946, 392
200 fr.
E. DAUTAIS, *Leçons élémentaires de Morale sociale,* Téqui,
190 pp., 120 fr.
Abbé CHARBONNIER, *Distractions dans les prières,* Imp. du
varais, 1946, 16 pp., 12 fr.
Abbé HARANG, *L'école libre,* Lib. de l'Arc, 1946, 48 pp., 1
Dom DE MONLÉON, *Le dogme de l'Immaculée conception,*
de l'Arc, 1946, 36 pp., 15 fr.
I. F. GORRES, *Von der Verehrung der Heiligen,* Herder,
Freiburg im Breisgau, 46 pp.
R. SCHNEIDER, *Gedanken des Friedens,* Herder, 1946, 152
Dr H. SCHNEIDER, *Kirche, Bibel und Abstammungs-Lehre,*
der, 1946, 30 pp.
Katholisches Kirchenblatt, nr 8, 1946, Herder.
M. MULLER, *Das Christliche Menschenbild,* Herder, 1945, 63
Mit Brennender Sorge, Herder, 1946, 104 pp.
F. BUCHNER, *Der Eid des Hippokrates,* Herder, 1945, 32 p
Wir aber sind nicht von denen, die da weichen, Herder,
100 pp.
J. GELIN, *Nüremberg* 1943-45, Jeunesse de l'Eglise, 104
68 fr.
L. DOUCY, *Introduction à une connaissance de la famille*
Familiales de France, 1946, 208 pp., 200 fr.
O. PHILIPPON, *La liberté d'enseignement,* Impr., 18, rue R
Lons-le-Saunier, 36 pp., 10 fr.
O. DE BOUVEIGNES, *Ecoute s'il conte,* Ed. Mimosa, Anvers, 18
25 fr. belges.
J. DERVALLIÈRE, *Contes bleus,* J. de Gigord, 1945, 96 pp.,
J. DERVALLIÈRE, *Contes roses,* J. de Gigord, 1945, 96 pp.,

TRADUCTIONS

Abt Dom CUTBERT BUTLER, O. S. B., *Wege christlichen Le*
Coll. Licht vom Licht, Ed. Benziger, Einsiedeln 1945, 32
P. DE CAUSSADE, S. J., Hingabe an Gottes Vorsehung,
Licht vom Licht, Ed. Benziger, Einsiedeln 1945, 320 p
Mgr G. CHEVROT, Unsere heilige Messe, Coll. Licht vom
Ed. Benziger, Einsiedeln 1945, 416 pp.

28617. — Imp. LAHURE Paris. — 31.1064
— Le gérant de cette publication : —
R. P. Plé, 29, Bld de Latour-Maubourg, Paris-7
Dépôt légal : Premier trimestre 1947. - N° d'ordre : 10.6